
ANDOVER-HARVARD LIBRARY
AH 24YF $

PETITE BIBLIOTHÈQUE

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE.

IMPRIMERIE A. L. VIGNIER,
Maison de la Poste.

PETITE BIBLIOTHÈQUE

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE,

PUBLIÉE PAR

TIM.-FR.-AUG. GONTHIER,
Ministre du St. Evangile.

TOME II.

Docteurs de l'Église du quatrième siècle.

LIVRE I.

ARNOBE, LACTANCE, ALEXANDRE, EUSÈBE, HILAIRE, ATHANASE.

GENÈVE,
MADAME SUSANNE GUERS, LIBRAIRE, RUE DE LA CITÉ, 219.

PARIS,
J. J. RISLER, LIBRAIRE, RUE DE L'ORATOIRE, 6.

1832

PETITE BIBLIOTHÈQUE

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE.

Docteurs de l'Église du quatrième siècle.

LIVRE PREMIER.

SECTION I.

NOTICES BIOGRAPHIQUES.

I.

Arnobe.

Au commencement du 4e siècle, vivait à Sicca en Numidie un professeur de rhétorique nommé Arnobe. Il était païen. Ses talens l'avaient rendu célèbre. Il n'était pas moins connu par ses préventions contre le Christianisme, qu'il attaquait sans relâche. Mais en outrageant la foi des fidèles, il ne pouvait s'empêcher de rendre, au fond de son cœur,

hommage à leurs vertus ; il ne contemplait pas sans admiration le courage héroïque avec lequel ils affrontaient le martyre. Un sentiment, qu'il s'efforçait en vain d'étouffer, lui disait qu'il y avait dans ce courage si calme, si simple, et si soutenu, quelque chose qui ne pouvait venir de l'homme, qui devait être donné d'en haut. C'était là *un aiguillon* que le Seigneur avait déposé dans son ame, pour triompher de ses préjugés contre l'Evangile. Il ne put *regimber* toujours *contre* cet *aiguillon* [1]; il finit par devenir chrétien.

Qui n'admirerait dans la conversion d'Arnobe le pouvoir sans bornes du Très-Haut, qui subjugue quand il lui plaît et comme il lui plaît ses ennemis les plus acharnés? Et qui oserait juger en définitive un seul de ses frères, à quelque degré d'infidélité qu'il semble être parvenu, en songeant que bientôt peut-être ce même homme le surpassera en foi, en piété, en vertus? Sachons attendre *les momens du Seigneur* [2], sans les prévenir jamais par nos jugemens inconsidérés; et n'oublions point que si nous avons reçu le don inestimable de la foi, *c'est un don* [3] de pure miséricorde auquel nous n'avions aucun droit, et dont il serait

[1] Act. IX, 5.— [2] *Id.* I, 7.— [3] Eph. II, 8, et Rom. XII, 3.

aussi injuste que dangereux de s'énorgueillir.

Cependant les chrétiens de Sicca ne pouvaient croire à la conversion d'Arnobe, tant il s'était montré leur fougueux adversaire; ils craignaient, en le recevant dans leurs rangs, de ne recevoir qu'un faux frère se rapprochant d'eux pour mieux leur nuire. Arnobe ne se dissimulait pas qu'il avait donné de trop justes motifs à de telles craintes; et il voulut les dissiper. Il se hâta, dans ce but, de composer et de publier ses *Sept Livres contre les Gentils*. Après cette abjuration éclatante du polythéisme, après ce témoignage de sa vive admiration pour la religion de Jésus, les portes de l'Église lui furent ouvertes.

Il est à regretter toutefois qu'il ait composé trop tôt son ouvrage, dans un temps où il était bien dépris des extravagances du Paganisme, où il les battait victorieusement en ruine, mais où il n'était pas suffisamment instruit des doctrines chrétiennes. Il les avait étudiées dans les entretiens de quelques fidèles, dans les écrits de quelques apologistes de notre religion sainte, mais point assez dans leur véritable source, dans la Parole de Dieu. On ne rencontre dans son ouvrage aucune citation de l'Ancien Testament, et fort peu du

Nouveau. La science du salut y est présentée avec je ne sais quel tempéramment philosophique qui la dépare et l'affaiblit. On trouve de plus dans cet écrit des erreurs positives et graves. Croirait-on qu'en parlant de l'ame, Arnobe avance « qu'elle n'a point été « créée par Dieu; qu'elle est trop faible, trop « bornée, trop indigente, pour avoir reçu l'ê- « tre d'un Dieu principe fécond de tous les « biens; qu'elle n'est ni mortelle ni immor- « telle de sa nature; qu'elle peut mourir si « Dieu, par une grace particulière, ne la con- « serve; et qu'en effet celles des impies et des « infidèles meurent [1] ? » Hâtons-nous d'ajouter qu'à côté de telles propositions, et d'autres également fâcheuses, de nombreuses pages attestent le sentiment profond qui entraînait Arnobe vers le Dieu qui venait de lui être révélé, vers le Sauveur divin dont il commençait à apprécier les inestimables bienfaits. Il eût fallu seulement qu'après avoir reçu ces premières graces, il en eût sollicité de nouvelles et de plus complètes, et les eût attendues avant que d'écrire. Nous avons dit quel fut le motif qui l'engagea à trop se hâter. Aussi, sans répéter, un peu trop complaisam-

[1] Arnobe, *Sept Livres contre les Gentils*, liv. II.

ment peut-être, avec Le Sueur, que « si l'on « rencontre quelques fautes dans son ouvrage, « comme véritablement il y en a, on les par« donnera aisément à un homme qui, lors« qu'il écrivit ces livres, n'avait pas encore « reçu le baptême [1]; » et en insistant avec Jérôme sur « la précaution avec laquelle on doit « le lire, choisissant ce qu'il a de bon et reje« tant ce qui ne l'est pas [2], » nous n'aurons garde de taire que ce fut pendant la persécution de Dioclétien, alors qu'une profession franche de la foi exposait aux plus grands périls, qu'il publia son Apologie du Christianisme [3]. Il y avait là du courage. Et si trop de précipitation à se déclarer chrétien l'a entraîné dans quelques erreurs, il faut convenir que le moment qu'il choisit pour se montrer tel est un bel éloge de la sincérité de sa foi, quelque imparfaite qu'elle fût encore.

Jérôme l'a parfaitement jugé sous le rapport littéraire en l'accusant d'être « inégal, « diffus, et dépourvu de méthode [4]. » Au milieu de ces défauts, on trouve dans son livre

[1] Le Sueur, *Hist. de l'Église et de l'Empire*, tom. II, pag. 179.
[2] Jérôme, *Lettre à Tranquillin.*
[3] Voyez son livre v^e^.
[4] Jérôme, *Lettre à Paulin.*

des pages qui se distinguent par une véritable élégance, et d'autres, par une énergie remarquable.

La conversion d'Arnobe, et son Traité contre les Gentils, voilà tout ce que nous connaissons de lui. On a avancé, mais sans preuves suffisantes, qu'il fut promu à l'état ecclésiastique quelque temps après son entrée dans l'Église. On lui a attribué, mais à tort, des *Commentaires sur les Psaumes :* cet ouvrage est d'un autre Arnobe, qui vécut un siècle après lui. On ignore et l'époque et les circonstances de sa mort. Seulement on sait (nous venons de le voir) que, *tison arraché du feu*, il fut appelé à la connaissance et à l'amour de l'Evangile, après lui avoir voué une violente haine : c'en est assez pour bénir la miséricorde du Seigneur et pour célébrer la toute-puissance de sa grace.

II.

Lactance.

Quelques auteurs ont écrit que Lactance était originaire d'Italie ; d'autres d'Afrique :

le sentiment de ces derniers est le plus vraisemblable. Il étudia l'éloquence sous Arnobe, et ne tarda pas à surpasser son maître. Sa réputation le fit appeler à Nicomédie, alors résidence des Empereurs [1], pour y professer la rhétorique; c'était vers l'an 290. Il resta longtemps engagé dans les erreurs du Paganisme où il était né. Il paraît que ce fut la persécution excitée par Dioclétien contre les fidèles, qui l'amena à la foi chrétienne. Admirable vertu d'une religion née au pied d'une croix, qui, pour attirer à elle une multitude toujours croissante d'ignorans et de savans, d'hommes simples et d'hommes distingués par les plus beaux dons de l'esprit, n'avait besoin que des tortures, des bûchers, des échafauds prodigués à ses sectateurs, et de la douceur, de la patience, de l'inébranlable constance dont le Seigneur revêtait ceux-ci au milieu de leur cruel martyre! N'y a-t-il pas là une grave instruction qu'il faut se garder de perdre de vue, et qui révèle aux chrétiens de tous les âges où est leur véritable force; qui leur apprend que, s'ils ne peuvent déployer assez de courage lorsqu'ils sont appelés à défendre

[1] Dioclétien avait fixé son séjour dans cette Capitale de la Bithynie, de préférence à Rome.

les doctrines confiées à leur foi, ils ne peuvent assez s'oublier lorsqu'il ne s'agit que de se défendre eux-mêmes contre les attaques dont ils peuvent se voir les objets ?

En devenant chrétien, Lactance renonça à la chaire de rhétorique qu'il occupait ; et à cette époque où de violens combats étaient livrés à la religion qu'il venait d'embrasser, il éprouva le besoin d'employer tout son temps et ses talens à la défendre. Il commença par composer dans ce but son traité *De l'ouvrage de Dieu*. A une sorte d'obscurité qui règne dans cet écrit, et qui contraste avec la parfaite clarté qui distingue ses autres productions, on sent qu'il écrivait dans des jours difficiles où il croyait devoir envelopper sa pensée de quelques voiles. Il cessa d'user des mêmes précautions dans ses *Institutions divines* qu'il publia plus tard, au commencement du règne de Constantin : les idées qui se trouvaient renfermées en germe dans son premier ouvrage, sont ici pleinement développées. Sept livres intitulés *De la fausse religion*, *De l'origine de l'erreur*, *De la fausse sagesse*, *De la vraie sagesse*, *De la justice*, *Du véritable culte*, *De la vie bienheureuse*, et qui sont comme autant de traités séparés, réunis

sous un titre commun, composent ces *Institutions*. C'est la production la plus remarquable de Lactance, et celle qui a fondé surtout sa réputation. On l'a beaucoup vantée; et me permettra-t-on de le dire? on l'a trop vantée. J'y trouve, il est vrai, de belles leçons de philosophie religieuse et morale, teintes de Christianisme; mais j'y cherche en vain ces doctrines essentiellement *évangéliques* [1] qui remuent l'ame tout entière, qui la consolent, la changent et la régénèrent. Jésus y est bien représenté comme un Docteur céleste, qui a fait descendre sur la terre la vérité et la sagesse jusque-là méconnues des humains, qui a imprimé à ses leçons l'autorité sacrée de ses exemples; mais j'ai besoin de bien d'autres graces! Plus, en effet, on me découvre complètement mes devoirs, et plus on me fait rougir d'y avoir été de tant de façons infidèle. Plus on me montre sous son vrai point de vue ma haute destination, et plus l'on ajoute à mon découragement lorsque j'essaie de m'en rapprocher, et que, malgré tous mes efforts, je me retrouve toujours à si grande distance de cette destination glorieuse. Non, non, ce

[1] Qu'est-ce que *l'Évangile*, si non la *bonne nouvelle* de notre salut par Christ?

n'est pas un Législateur seulement qu'il me faut, c'est encore, c'est avant tout un SAUVEUR[1]; un Sauveur assez miséricordieux pour daigner *compatir* à mes innombrables *misères*[2]; assez puissant pour me décharger du poids insupportable de mes fautes[3], et pour me *réconcilier avec mon Père céleste*[4]; assez riche pour faire tomber *de sa plénitude* sur mon indigence *grace sur grace*[5], et après m'avoir *lavé* de mes *souillures*[6], pour m'arracher encore à la servitude du péché, pour me faire marcher d'un pas sûr dans la voie de ses commandemens. Voilà, ah! voilà Celui dont *mon ame a soif*[7]; et voilà Celui que l'Évangile me montre dans toutes ses pages. Aussi ne puis-je relire assez souvent, méditer assez avidement ces pages merveilleuses où j'apprends que, lorsque j'étais *mort dans* mes *fautes*[8], Christ m'a *cherché*[9]; que, lorsque j'avais rompu l'alliance qui m'unissait à mon Créateur, à mon Bienfaiteur suprême, Christ a daigné *faire ma paix avec lui*[10]; que, lorsque je m'étais fermé le ciel par mes ingratitudes, mes rébellions, mes souillures sans nombre, Christ

[1] Luc, II, 11.—[2] Héb. IV, 15.—[3] Matth. XI, 28.—[4] Rom. V, 10.—[5] Jean, I, 16.—[6] Ézéch. XXXVI, 25.—[7] Ps. XLII, 3.—[8] Eph. II, 5.—[9] Luc, XIX, 10.—[10] Col. I, 20.

n'en a rouvert *l'accès* [1] ; et que, lorsque je me sens comme accablé par *la loi du péché* qui règne en moi [2], lorsque je me trouve incapable *de pratiquer le bien que je voudrais faire* [3], Christ veut être lui-même ma force [4], et par sa *vertu* toute puissante subvenir à ma déplorable *faiblesse* [5]. A ces déclarations solennelles, émanées de Celui qui est la Vérité et la Fidélité même, la paix rentre en mon ame ; je sais où est ma délivrance, où la chercher, où la trouver : il ne me reste qu'à aimer de toutes les puissances de mon ame Celui qui m'a tant aimé, qu'à m'abandonner avec une confiance sans réserve à ses directions bienfaisantes, qu'à solliciter avec assiduité ses graces, et qu'à y correspondre fidèlement.

Ce ne sont pas de telles vues qu'offrent les *Institutions divines* de Lactance.—Qu'on jugé de ma surprise, disons mieux, de ma tristesse, lorsque, arrivé à son IVe livre, y rencontrant cette interrogation : « Pourquoi, nous demande-t-on, cet abaissement de l'Homme-Dieu ; « pourquoi et ces souffrances et ces ignominies de la croix ? [6] » ne doutant pas que là

[1] Eph. II, 18. — [2] Rom. VII, 23. — [3] *Ibid.* 19. — [4] Phil. IV, 13. — [5] 2 Cor. XII, 9.
[6] Au chapitre XXII du livre IV.

enfin je trouverai la *bonne nouvelle* de l'expiation de nos offenses par un Sauveur plein de miséricorde clairement annoncée, là encore je n'entends parler que de la consécration donnée par la plus belle des morts aux sublimes leçons que Christ a fait ouïr pendant sa vie : mais pas un mot de la fin essentielle de cette mort! pas un mot de notre rançon effectuée par elle! Après un tel mécompte, il faut se hâter de revenir à l'Evangile, pour y retrouver ces doctrines de miséricorde et de grace qui remplissent l'ame d'une si douce paix.

Lactance avait beaucoup étudié Cicéron; c'était son maître et son modèle. Il a eu la gloire d'approcher assez de sa manière, pour être mis par quelques critiques d'abord après lui pour le talent; par quelques autres, à côté de lui; et par quelques enthousiastes, au-dessus même de lui [1]. Ce dernier jugement a droit assurément de surprendre. — L'orateur romain était tellement présent à l'esprit de Lactance, que des réminiscences de ses ouvrages lui reviennent sans cesse, et qu'il les

[1] *Lactantius stylum Ciceronis effigiavit, vel, ut quibusdam placet, supergressus est.* Pic de la Mirandole.

mêle aux sujets qui les comportaient le moins. En veut-on un exemple? Il s'agit de la crucifixion du Sauveur :

« En butte aux plus indignes traitemens, Jé« sus-Christ n'ouvre pas même la bouche « pour se plaindre. Ses bourreaux finissent par « l'attacher sur un bois infâme entre deux « brigands. Il meurt par le supplice de la « croix. Où trouver une abondance de lar« mes égale à l'atrocité de cet attentat? Par « quelles expressions en retracer l'énormité? « Ce n'est pas ici la mort d'un Gavius, et cette « croix élevée sur le promontoire de Sicile, « que Cicéron a décrite avec l'éloquence du « sentiment le plus passionné et toute la cha« leur du génie, quand il s'écriait que *c'était « le plus monstrueux de tous les crimes, d'a« voir condamné un citoyen romain, contre « toutes les lois, à mourir par ce genre de sup« plice.* Gavius, bien qu'innocent, était un « homme mortel; et celui qui avait commandé « son exécution n'avait aucun sentiment d'é« quité. Mais un Dieu attaché sur une croix « par les mains d'un peuple qui se vantait d'a« dorer Dieu et de redouter ses jugemens, est« ce là un forfait qu'on puisse définir? Quelles « couleurs assez vives, quel pathétique assez

« puissant, quelle éloquence assez féconde,
« pour déplorer convenablement cette mort [1]? »

Qu'au lieu de nous transporter au promontoire de Sicile, Lactance n'eût pas quitté le Calvaire; qu'au lieu de nous parler de Gavius, il se fût placé, lui pauvre pécheur comme tous les enfans d'Adam, au pied de cette croix où allait s'accomplir le prodige d'une miséricorde qui n'a pas de nom ici-bas; que, l'ame altérée de cette miséricorde, il nous eût dit Qui allait s'offrir en sacrifice, à quelle gloire il avait renoncé pour cela, à quelles souffrances il n'hésitait pas à se dévouer; et pour qui il s'exposait à de telles douleurs, et pourquoi il les endurait; qu'il nous eût montré le Monarque des cieux et de la terre apaisé dès ce moment envers ses enfans ingrats et rebelles, les cieux rouverts à tous ceux qui embrassent avec foi ce grand moyen de salut; qu'il nous eût parlé de l'amour infini qui a accompli ces merveilles, je ne dirai pas avec des transports de reconnaissance proportionnés à son étendue, (qui le pourrait?) mais du moins avec l'émotion d'une ame profondément émue, n'eût-il pas composé un tableau tout autrement pathétique que le sien, et ce qui im-

[1] Lactance, *Institutions divines*, liv. IV, ch. XVIII.

porte bien davantage, un tableau plus évangélique et plus vrai?

C'est à l'empereur Constantin, appelé des ténèbres du Paganisme à la bienfaisante lumière de l'Evangile, et qui venait de mettre un terme aux cruelles persécutions dont les fidèles avaient été si long-temps les objets, que Lactance dédia ses *Institutions divines*. «Prince,» lui dit-il en les terminant, «aujourd'hui que l'Arbitre du monde vous a «appelé à relever le règne de la justice, à «étendre vos soins paternels sur tout le genre «humain, les mensonges de la superstition «sont réduits au silence. Grace à la sagesse de «vos lois, nous ne sommes plus réputés des «malfaiteurs et des impies, parce que nous «adorons le vrai Dieu. Les ténèbres dont la «vérité fut si long-temps couverte sont dissi-«pées; et l'on ne nous condamne plus comme «des hommes souillés de crimes, nous qui «redoutons jusqu'à l'ombre même du crime. «Le nom du Dieu que nous servons n'est «plus pour nous un opprobre, un titre de «diffamation, quand nous seuls rendons à la «Divinité l'hommage qui lui convient; quand, «au lieu d'aller chercher nos dieux dans la «poussière des tombeaux, nous ne reconnais-

« sons que le seul Dieu vivant et véritable.
« C'est lui, c'est sa providence souveraine qui
« vous a fait monter à ce comble de puissance,
« afin que vous fassiez triompher la vraie re-
« ligion, en déconcertant les perfides conseils
« de ses ennemis; afin que vous réformiez les
« mœurs; que vous vous montriez le père de
« tous vos sujets, en leur facilitant l'entrée dans
« les voies du salut; que vous réduisiez les pervers
« à l'impuissance, en les abattant sous votre
« main victorieuse; que vous manifestiez à tout
« l'univers ce que c'est que la Majesté divine.
« Ils voulaient, ces défenseurs de cultes sacri-
« léges, anéantir le culte du Dieu unique qui
« règne dans le ciel; ils ont été renversés, ils
« ne sont plus. Et vous, zélateur fidèle de son
« nom, vous jouissez au sein de toutes les
« prospérités d'une gloire immortelle. . . . Le
« Seigneur a voulu vous associer à l'œuvre de
« la régénération du genre humain par l'éta-
« blissement de sa religion. Nous ne cessons
« de lui demander, par les plus ferventes priè-
« res, qu'il daigne vous soutenir de sa toute-
« puissance, vous qu'il appelle à soutenir le
« poids de tout l'empire; et qu'il vous pénètre
« d'une volonté ferme qui vous porte à per-

« sévérer sans cesse dans l'amour de son saint « nom. »

On aime entendre un pareil langage. — Et qu'on n'infère pas des passages où Lactance invite Constantin « à faire triompher la vraie « religion, en déconcertant les perfides con« seils de ses ennemis; à réduire les pervers « à l'impuissance, en les abattant sous sa main « victorieuse, » qu'il eût la moindre pensée de pousser l'Empereur à quelques mesures violentes pour amener ses sujets à la profession extérieure du Christianisme: rien n'était plus éloigné de ses sentimens. Parmi les écrivains de son temps, il en est peu qui se soient montrés plus antipathiques que lui à toute contrainte en matière de foi, qui aient professé d'une manière plus ferme le dogme sacré de la liberté des consciences: c'est même là un des titres qui recommandent le plus sa mémoire.

Outre les deux ouvrages de Lactance dont nous avons parlé, il en a publié trois autres qui nous sont aussi parvenus: un *Abrégé des Institutions divines*, où il ne se borne pas à résumer son grand travail, mais où il présente diverses idées nouvelles, souvent intéressantes; un traité *De la colère de Dieu*, dirigé contre les Epicuriens; et un discours *Sur la*

mort des persécuteurs, où il rappelle les jugemens du Seigneur sur les princes qui persécutèrent l'Église. D'autres écrits composés par lui sont perdus. Il en est un (ses *Deux livres de Lettres à Démétrien*) qu'on n'est pas sans espoir de retrouver peut-être un jour dans la poussière de quelque bibliothèque peu compulsée jusqu'ici : au moins en 1573 en existait-il encore divers exemplaires.

Les ouvrages de Lactance ont un vrai mérite littéraire. On y trouve une grande clarté, une méthode rare chez les écrivains de cette époque, un heureux enchaînement de pensées qui les fortifie les unes par les autres, et un charme de style qui rappelle, quoique d'une manière affaiblie, les belles compositions du règne d'Auguste. Depuis Jérôme qui le premier a vanté son *éloquence cicéronienne* [1], on ne s'est pas lassé de surnommer Lactance le *Cicéron chrétien*.

Plût à Dieu qu'il eût moins étudié l'orateur latin, et davantage l'Évangile ! Combien ses ouvrages y auraient gagné ! Les formes en auraient été moins attrayantes peut-être ; le fond en serait plus irréprochable. Outre les

[1] Lactantius quasi quidam fluvius *eloquentiæ tullianæ*. Jérôme, *Lettre à Paulin*.

graves omissions que nous avons déja signalées, des doctrines éminemment évangéliques que son sujet l'appelait directement à traiter, et sur lesquelles il se taît, on ne peut disconvenir qu'il ne se soit exprimé plus d'une fois d'une manière au moins fort incorrecte sur la divinité du Fils de Dieu et sur celle du Saint-Esprit. Je ne parle pas de certaines opinions qu'il a empruntées à quelques uns de ses devanciers, sur de prétendues amours des anges avec les filles de la terre, etc., etc., parce que ces opinions n'ont aucun danger, tombées comme elles le sont depuis longtemps dans un profond oubli. En résumé, et pour conclure, il faut répéter avec Jérôme, qu' « il est bien plus heureux à renverser les « systèmes (du Paganisme) qu'il combat, qu'à « établir la vérité qu'il défend[1]. »

Il me tardait d'arriver à ce qui recommande essentiellement le nom de Lactance, à la conduite qu'il tint à la cour. Appelé sur la fin de sa carrière (vers l'an 317) dans les Gaules par l'empereur Constantin, qui lui confia l'éducation de Crispe, son fils aîné, il lui fut donné de résister aux divers piéges auxquels l'exposait sa situation nouvelle. Dans

[1] Jérôme, *Lettre à Paulin.*

le séjour des distractions bruyantes, il se renferma scrupuleusement dans la sphère de ses devoirs. Entouré d'hommages que lui attiraient son esprit et le crédit dont il jouissait auprès de l'Empereur, il se montra humble. Bien qu'il ne tînt qu'à lui de jouir des dons de la fortune, rapproché comme il l'était de la source des graces, il fit paraître le plus complet désintéressement, et vécut dans un état voisin de l'indigence: c'est ce qu'atteste Eusèbe, son contemporain[1]. — Son élève répondit aux soins qu'il lui prodiguait; mais il eut la douleur de le voir périr, victime des calomnies de l'impératrice Fausta, sa belle-mère.

On n'a rien de certain ni sur le lieu ni sur l'année de la mort de Lactance: l'opinion la plus probable est qu'il finit ses jours à Trèves, vers l'an 325.

[1] Eusèbe de Césarée, dans sa *Chronique*, année 318.

III.

Alexandre,

ÉVÊQUE D'ALEXANDRIE.

Les annales de l'église ne fournissent aucuns renseignemens sur la personne d'Alexandre jusqu'au moment où il fut nommé évêque d'Alexandrie, vers l'an 313. Mais si la plus longue portion de sa vie est demeurée inconnue, il n'en a pas été de même de sa carrière pastorale. Ce fut alors, et sous ses yeux, dans sa propre église, que prit naissance l'hérésie arienne, source de tant de dissentions et de si longs scandales. Au milieu des graves circonstances où il se trouva placé, on le vit déployer des vertus qui ne sont pas toujours réunies, une rare prudence, une grande charité, et une fidélité à toute épreuve [1].

C'est ici le lieu de le demander : est-ce bien pour en faire le sujet de vaines investigations, que nous a été révélé le *grand mystère de piété*,

[1] Théodoret, *Hist. de l'Église*, liv. I, chap. II.

Dieu manifesté en chair[1]? Qui dit mystère ne dit-il pas une vérité brillant aux cieux dans tout son éclat, mais qui ne peut descendre sur la terre qu'enveloppée de quelques nuages, vu la faiblesse de notre vue ? En doit-elle être moins reçue avec une pleine foi, dès qu'elle est clairement proclamée par Celui qui est LA VÉRITÉ, et qui seul se connaît lui-même et connaît toutes choses?

Que le Très-Haut, ému de pitié pour les malheureux enfans d'Adam, tous *éloignés* de lui, tous devenus ses *ennemis par* leurs *pensées* et leurs *mauvaises œuvres*[2], ait envoyé son Fils sur la terre : que Celui-ci ait revêtu notre nature ; et que, devenu l'un de nous, sans cesser d'être Dieu, il ait pu, grace à la *plénitude* de vertu qui *résidait en lui*[3], se charger du poids immense de nos transgressions et des châtimens qu'ils méritaient ; qu'il ait daigné s'en charger ; que, par son immense sacrifice, il ait réconcilié avec son Père tous ceux qui s'attachent à lui du fond de leur cœur : c'est là assurément un mystère, un grand et profond mystère ; mais, hâtons-nous de l'observer, (et que ne s'en est-on constamment souvenu !) c'est un mystère

[1] 1 Tim. III, 16. — [2] Col. I, 21. — [3] *Ibid.* II, 9.

tout d'amour, d'un amour ineffable, qui nous ouvre des perspectives jusqu'alors inconnues, qui nous fait découvrir dans l'Auteur adorable de notre être des trésors de compassion dont nous n'aurions jamais eu l'idée; et qui, nous révélant enfin à quel point il nous aime, rallume en nous (si nous ne résistons pas obstinément aux appels de sa grace,) les flammes d'un amour qui s'y était complètement éteint, nous remplit d'une amère confusion d'avoir si long-temps méconnu Celui que nous ne pourrons jamais aimer comme il mérite de l'être, et nous entraîne à lui rendre notre cœur tout entier. — Etudier un pareil mystère avec les seules facultés de notre esprit, si étroites, si bornées, serait s'y perdre. A l'amour seul est donné d'en mesurer les bords, je dis les bords, car les Intelligences célestes elles-mêmes n'en peuvent *sonder le fond* [1].

Or que Celui qui *est venu chercher et sauver ce qui était perdu* [2], soit véritablement et pleinement DIEU, c'est ce que découvrent déja les résultats de son séjour sur la terre. Le monde entier était plongé dans le mal; *toute chair avait corrompu sa voie* [3]; une épouvan-

[1] 1 Pierre, I, 12. — [2] Luc, XIX, 10. — [3] Gen. VI, 12.

table corruption, toujours croissante, menaçait la société d'une dissolution prochaine. Et c'est alors, c'est de pareils élémens que Jésus fait sortir un peuple chez lequel tout se trouve renouvelé, les opinions, les sentimens, et les œuvres; qui s'adonne à la piété, à la justice, à la miséricorde, à la tempérance, avec autant d'ardeur qu'il en avait mis jusque-là à suivre ses convoitises honteuses; qui étonne tout œil qui le contemple par le spectacle de vertus dont on n'avait pas même alors l'idée; et qui, bientôt, se compose d'hommes de toute tribu, de toute langue! — Si c'est là une œuvre humaine, si ce n'est pas l'œuvre manifeste d'un Dieu et d'un Dieu tout puissant, je ne sais plus à quels signes il faut reconnaître le pouvoir divin.

Mais que Jésus soit Dieu et *Dieu au-dessus de toutes choses*, *béni éternellement*[1], c'est ce que nous atteste surtout la Bible tout entière, tant les livres de l'Ancien Testament que ceux du Nouveau. On comprend que ce n'est pas ici le lieu de rassembler les textes innombrables qui mettent cette vérité dans tout son jour. Toutefois, quand on ne lirait dans l'Écriture que ces seuls passages: *Le Fils nous a été*

[1] Rom. IX, 5.

donné, et on l'appellera l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort et puissant, le Père d'éternité, le Prince de la Paix[1]*; et c'est ici le nom qu'on lui donnera, l'Éternel notre Justice*[2]. *Que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père*[3]*; qu'au nom de Jésus tout ce qui est dans les cieux et sur la terre et sous la terre fléchisse le genou*[4]*; que tous les anges de Dieu l'adorent*[5]*;* (or *il est écrit: Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu le serviras* LUI SEUL[6]). *Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et cette Parole était Dieu; toutes choses ont été faites par elle*[7]*; Il est avant toutes choses, et toutes choses subsistent par lui*[8]*; tout a été créé par lui et pour lui*[9]*; En lui réside corporellement toute la plénitude de la Divinité*[10]*; Celui qui m'a vu a vu mon Père*[11]*; Mon Père et moi ne sommes qu'un*[12]*; Je suis le premier et le dernier*[13]*; Je suis l'Alpha et l'Oméga, le commencement et la fin, dit le Seigneur* QUI EST, QUI ÉTAIT, ET QUI SERA, *le Tout puissant*[14]*;* quand, dis-je, on ne trouverait dans nos saints livres que ces seules dé-

[1] Esaïe, IX, 5. — [2] Jérém. XXIII, 6. — [3] Jean, V, 23. — [4] Phil. II, 10. — [5] Hébr. I, 6. — [6] Matth. IV, 10. — [7] Jean, I, 1, 3. — [8] Col. I, 17. — [9] *Ibid.* I, 16. — [10] *Ibid.* II, 9. — [11] Jean, XIV, 9. — [12] *Ibid.* X, 30. — [13] Apoc. I, 17. — [14] *Ibid.* 8.

clarations, y aurait-il moyen (alors qu'on les médite avec simplicité de cœur, avec un esprit dégagé de préjugés et de systèmes arrêtés d'avance) de méconnaître la suprême et éternelle Divinité du Fils de Dieu, qui s'y trouve établie d'une manière si décisive?

Sans doute Celui qui *comme Dieu* est descendu du ciel, a revêtu notre *chair mortelle* en paraissant ici-bas; et par l'union de ses deux natures ne formant plus qu'une personne, il a pu devenir notre parfait *Médiateur*, et accomplir tous les offices attachés à cette qualité merveilleuse. Ainsi Jésus a réuni trois caractères, celui de Dieu, celui d'homme, et celui de Médiateur ou d'Homme-Dieu. Les Écrivains sacrés sont appelés à nous le montrer tour-à-tour sous ces trois faces; et chaque fois ils approprient leurs expressions, inspirées d'en haut, au rapport sous lequel ils nous le présentent. Mais en nous entretenant de son humanité quand il n'y a lieu de ne nous entretenir que d'elle, infirment-ils en rien sa Divinité? Pas plus que vous ne refuseriez une ame à l'un de vos semblables, en parlant d'une fonction qui concerne uniquement son corps. Et n'est-il pas vrai que, soit que vous désigniez quelque acte de son intelligence ou

quelque acte de sa nature corporelle, c'est toujours son nom que vous employez simplement sans y ajouter aucune périphrase explicative, parce que ce que vous dites de lui indique assez nettement à laquelle de ses deux natures vous faites en ce moment-là allusion?

Qu'on daigne y prendre garde : après tout ce que Christ a fait pour nous, après la charité ineffable qui l'a porté à ne reculer devant aucun sacrifice pour assurer notre salut, lui contester la dignité suprême que l'Écriture lui assigne formellement, serait un acte d'ingratitude qui doit révolter tout ce qui porte un cœur d'homme. Ce n'est pas tout; ce serait ébranler, disons mieux, ruiner nos plus chères espérances, toutes nos garanties de félicité éternelle; car quel moyen aurait eu une créature, aussi éminente qu'on la suppose, d'opérer l'immense rachat de nos ames?

Il fallait bien aux fidèles des premiers âges une pleine foi dans la parfaite divinité de leur auguste Chef, et dans la toute-puissance de sa force toujours prête à les soutenir, pour qu'ils osassent affronter comme ils l'ont fait le plus cruel martyre, pour qu'ils pussent et souffrir et mourir ainsi qu'ils en ont offert

au monde le merveilleux spectacle. Aussi
s'était-il encore élevé au milieu d'eux auc
contestation sur cet important sujet [1]. Qua
enfin, Artémas, puis Paul de Samosate, os
rent manifester des doutes sur la Divinité du Sauveur, quels cris d'improbation ne se firent pas aussitôt entendre ! — Un concile s'assemble à Antioche. Paul de Samosate y comparaît. A la vue des saints confesseurs de la Divinité de Christ qui l'entourent, il rougit de lui-même, il cherche et réussit à donner le change sur ses opinions. Mais c'est pour les laisser bientôt reparaître. Un nouveau concile se réunit encore (l'an 271) à Antioche. Cette fois Paul est convaincu de refuser au Fils de Dieu la dignité suprême qui lui appartient; et d'une commune voix, il est retranché de l'église [2]. Ses opinions avaient eu peu de partisans. C'était à Arius qu'il était réservé de les reproduire plus tard en les modifiant, de les propager, de devenir le chef d'une secte dont les erreurs ont traversé les siècles, et d'attacher ainsi à son nom la plus triste des célébrités.

En repoussant avec force les doctrines

[1] Sozomène, *Hist. de l'Eglise*, liv. I, chap. XV.

[2] Eusèbe de Césarée, *Hist. ecclésiastique*, liv. VII, chap. XXVII, XXVIII, XXIX, XXX.

Arius, quelques écrivains ont enveloppé dans une commune et égale flétrissure sa personne. Soyons plus juste, et tâchons d'être vrai. Reconnaissons avec le judicieux Fleury « qu'on croyait voir en lui de la vertu et du « zèle [1]. » Ajoutons qu'à un extérieur imposant il unissait des manières affables [2]; qu'il possédait des connaissances variées [3]. Il n'est pas moins certain, d'une autre part, qu'il avait un esprit inquiet, remuant [4], avide de renommée; qu'il était peu scrupuleux sur les moyens de parvenir à ses fins; qu'un vif orgueil possédait son ame. Prêtre dans l'église d'Alexandrie, jaloux d'en devenir l'évêque, il n'avait pu pardonner à Alexandre de lui avoir été préféré [5]. C'était un levain de mécontentement qui fermentait sans cesse en lui. Et bientôt, une étude inexacte des Saintes Écritures et une dangereuse soif de célébrité le poussèrent dans la déplorable carrière où il s'engagea. Ce fut secrètement d'abord qu'il répandit ses opinions sur la personne du Sauveur,

[1] Fleury, *Hist. ecclésiastique*, tom. III, pag. 71.
[2] Epiphane, *Panarion* (ou *Préservatif contre les hérésies*), hérés. 69.
[3] Socrate, *Hist. de l'Eglise*, liv. I, chap. V.
[4] *Ibid.*
[5] Théodoret, *Hist. de l'Eglise*, liv. I, chap. II.

qu'il osa lui contester sa Divinité suprême, le rabaisser au rang de créature; mais quand il eut acquis quelques disciples et qu'il se vit soutenu par eux, il leva le masque : cela arriva vers l'an 321 [1]. A la vue de l'ivraie qui s'introduisait dans le champ confié à ses soins, Alexandre ressentit une vive douleur. Il savait toutefois qu'un Pasteur, animé de l'esprit de son Maître, doit s'efforcer de ramener les errans dans la bonne voie, doit employer à leur égard tous les moyens possibles de persuasion, d'exhortations, d'instructions tirées de la Parole, avant que d'en venir à un fâcheux éclat ; il suivit scrupuleusement cette voie. Il ne manque guère, en de pareilles circonstances, d'esprits ardens qui voudraient recourir de suite aux dernières extrémités, qui traitent de faiblesse tout effort tenté pour prévenir une triste rupture. Tel fut Coluthe, prêtre d'Alexandrie. Il se sépara de son évêque, l'accusant de ménagemens indignes de la cause sainte qu'il avait à soutenir [2]. Et pourtant, Alexandre montra s'il savait être ferme,

[1] En assignant cette date aux premières manifestations publiques de l'hérésie arienne, j'ai suivi l'opinion de Jérôme, qui paraît la plus vraisemblable.

[2] Fleury, *Hist. ecclésiastique*, tom. III, pag. 71.

dès que la fermeté devient un devoir. Pour Coluthe, il prouva qu'il est plus facile de condamner injustement les autres, que de se garder soi-même de chute; il tomba dans des erreurs qu'il s'efforça de répandre; mais la secte à laquelle il inspira ses opinions ne tarda pas à s'éteindre.

Cependant Alexandre avait épuisé tous les moyens de ramener Arius à la foi orthodoxe. Conférences particulières[1], conférences publiques avec d'autres membres de son clergé[2], appels à la Parole sainte si précise sur le point en débat, considération du scandale qu'allaient offrir au monde païen les chrétiens divisés entre eux, tout avait été mis en œuvre par l'Evêque d'Alexandrie. Arius n'en persistait pas moins dans ses sentimens et dans la volonté de les répandre[3]. Alors Alexandre crut devoir convoquer un concile dans sa ville épiscopale. Près de cent évêques d'Afrique et de Lybie s'y rendirent. Arius parut au milieu d'eux; et là encore, il se montra novateur obstiné, inaccessible à toutes les lumières qui lui furent offertes. Il ne restait plus aux évêques

[1] Epiphane, *Panarion*, hérés. 69.
[2] Rufin, *Hist. ecclésiastique*, liv. 1, chap. 1.
[3] Théodoret, *Hist. de l'Eglise*, liv. 1, chap. 11.

fidèles d'autre parti à prendre que de retrancher de leur communion celui qui s'efforçait d'infecter l'église de ses erreurs et de troubler sa paix [1].

Dès ce moment, Arius ne garda plus de mesure. Et lui et ses adhérens accablèrent Alexandre d'injures et de calomnies [2]. Les infidèles triomphaient. Le temps était passé où ils étaient contraints de répéter à l'aspect des chrétiens : « Voyez comme ils s'aiment ! » Ils se riaient des dissentions survenues au milieu d'eux, ils les jouaient en plein théâtre [3].

L'éclat qu'Alexandre avait eu tant à cœur d'éviter était accompli ; et comme il voyait Arius infatigable à répandre ses opinions, il écrivit aux divers évêques de la chrétienté une lettre circulaire, pour les instruire de ce qui se passait dans son église, et pour les inviter à se tenir sur leurs gardes, à repousser les nouveautés pernicieuses qu'on s'efforçait d'introduire, appuyant sur de nombreuses cita-

[1] Alexandre d'Alexandrie, *Lettre aux Evêques de la chrétienté.*

[2] Alexandre d'Alexandrie, *Lettre à Alexandre, évêque de Constantinople.*

[3] Eusèbe de Césarée, *Vie de Constantin*, liv. II, chap. LXI ; Socrate, *Hist. de l'Eglise*, liv. I, chapitre VI.

tions de la Parole sainte la condamnation de ces graves erreurs.

De son côté, Arius se rendit en Palestine. Le long de sa route, il mit tout en œuvre pour gagner de nouveaux partisans. Aux uns, il exposait sans ménagemens son système; aux autres, il ne le montrait que mitigé. Quelques personnes se laissèrent séduire par lui: il est si doux à l'orgueil de croire entrer en possession de vues qui ont échappé jusque-là à la perspicacité commune!

Le plus distingué des adhérens d'Arius fût Eusèbe, évêque de Nicomédie. Ce prélat était allié à la famille impériale; il habitait la ville où la cour résidait d'ordinaire; il était doué d'un esprit délié, subtil, rompu à l'intrigue[1]: sous tous ces rapports, c'était pour Arius la plus désirable des conquêtes.

Ce dernier ne se refusait aucun moyen de répandre plus sûrement ses doctrines. Pour les faire circuler au milieu de toutes les classes de la société, il imagina de les introduire dans des chants, que l'on finit par répéter

[1] Il l'avait suffisamment prouvé par la manière dont il était venu à bout de passer de l'évêché de Béryte à celui de Nicomédie, malgré les lois ecclésiastiques qui s'y opposaient formellement.

jusque dans les banquets les plus dissolus[1]. Dans l'une de ces poésies, la plus tristement célèbre, et qui est intitulée *Thalie*, on lisait : « Voici ce que j'ai appris de ceux « qui ont la sagesse de Dieu en partage, qui « sont sages en toutes choses. J'ai marché sur « leur traces dans une parfaite conformité de « sentimens, moi devenu si célèbre dans le « monde entier. » Ainsi parlait de lui-même, celui qui ne rougissait pas de contester au Sauveur sa gloire infinie!

Malheureusement ses prétentions à la célébrité n'étaient que trop fondées. Quelque déplorable que fût la sienne, elle croissait chaque jour. Les lettres dont il inondait le monde chrétien, de concert avec Eusèbe de Nicomédie, faisaient connaître de plus en plus ses sentimens[2]. Alexandre, de son côté, n'avait garde d'oublier ses devoirs. Non moins actif qu'Arius, mais pour la plus sainte des causes, il écrivait aussi de toutes parts[3] pour redresser les faits qu'on s'efforçait de falsifier, pour dévoiler le venin des fausses doctrines qu'on avait l'art de cacher

[1] Athanase, *IIe Discours contre les Ariens.*
[2] Socrate, *Hist. de l'Eglise*, liv. I, chap. VI.
[3] *Ibid.*

sous des expressions captieuses, pour rappeler les sentimens invariables de l'Eglise sur le point de doctrine qui était en contestation, et surtout pour faire retentir les déclarations solennelles de l'Ecriture qui attestent avec tant de force, et de tant de manières, la Divinité éternelle de notre *grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ* [1]; déclarations que l'esprit de parti peut s'efforcer de tordre, mais qu'il ne saurait anéantir; contre lesquelles on verra se briser tous les raisonnemens humains, impuissans à en dénaturer l'énergie, et qui conserveront de siècle en siècle toute leur vertu pour établir la vérité sur une base inébranlable.

Cependant les discussions soulevées si témérairement par Arius continuaient à agiter le monde chrétien [2]. Non-seulement en Pa-
« lestine et en Egypte, mais par tout l'Orient,
« éclataient dans l'église des divisons intesti-
« nes beaucoup plus nuisibles à la religion
« que les attaques des plus violens persécu-
« teurs. On argumentait en tous lieux sur les
« mystères les plus relevés. Ce n'étaient plus
« seulement les ecclésiastiques qui en dispu-

[1] Tite, II, 13.
[2] Théodoret, *Hist. de l'Eglise,* liv. I, chap. VI.

« taient. Les personnes du siècle les moins « instruites, les marchands sur les places et « dans leurs boutiques, les gens de métier, « de petites ouvrières laissant l'aiguille et le « fuseau, prêchaient ou dissertaient avec assu- « rance, comme si la suffisance et l'enthou- « siasme eussent tenu lieu de savoir [1]. » — Ainsi se perdait la vie chrétienne; ainsi l'on apprenait à contester, et l'on oubliait d'aimer: et pourtant, quelle est la fin de la religion de Jésus, si ce n'est d'établir en nos cœurs, sur les ruines de l'égoïsme qui nous dessèche, et des passions honteuses qui nous dégradent, le règne de l'amour; d'un amour souverain pour Celui que nous devons souverainement aimer, pour notre Dieu-Sauveur, et d'un amour cordial pour tous les hommes nos frères?

Ce fut un triste spectacle que celui qu'offrit l'Eglise à Constantin, au moment où il assurait sa paix extérieure aussi bien que celle de l'Empire, par la dernière et complète défaite de Licinius, au moment où il s'asseyait seul sur le trône impérial. Le monde alors voyait avec un vif étonnement, après trois siècles de cruelles persécutions dirigées contre

[1] Bérault-Bercastel, *Hist. ecclésiastique*, tom. i, pag. 53.

les fidèles, le pouvoir suprême tombé entre les mains d'un Prince qui venait d'embrasser les doctrines évangéliques si long-temps méconnues, si long-temps poursuivies. Ce devait être *un temps de rafraîchissement*[1] pour l'Eglise, où les moyens de répandre de toutes parts *la bonne nouvelle*, de faire connaître l'Evangile, étaient offerts, semblaient assurés; et les hommes, toujours habiles à tourner les graces de Dieu en dissolution, en faisaient un temps de tristes débats, de violens orages!

Un fait qu'on n'a point assez remarqué, et qui éveille de graves réflexions, c'est que ce furent les dissentions excitées par Arius, à l'époque même où Constantin prenait en main les rênes de tout l'empire, et où il lui importait d'y faire régner la concorde et la paix, qui le poussèrent à s'immiscer dans les affaires de l'Eglise. Et qui dira toutes les conséquences, et les fâcheuses conséquences de cette première invasion du pouvoir civil dans un ordre de choses purement spirituel?

Ce qui est certain, c'est que le mal allait croissant, que les esprits s'aigrissaient chaque jour davantage; et que, témoin des discordes qui troublaient la paix de l'état, Constan-

[1] Act. III, 20.

tin crut devoir intervenir pour les faire cesser. Nouveau converti, il n'était pas encore instruit des doctrines chrétiennes aussi pleinement qu'il eût été à désirer; et à Nicomédie où il faisait alors sa résidence, il était continuellement obsédé par Eusèbe, évêque de cette ville, qui lui répétait, que les disputes dont il gémissait roulaient sur une matière peu essentielle, que le fond de la religion n'y était nullement intéressé, et que le meilleur parti qu'il eût à prendre était d'interposer son autorité entre Alexandre et Arius, et de les engager l'un et l'autre à garder un silence absolu sur le dogme qui les divisait [1].

Constantin le crut; il écrivit à Alexandre et à Arius une lettre qui leur était commune, et dont voici quelques passages :

« En examinant l'origine de vos débats, « j'en ai trouvé le sujet bien léger, et je n'ai « pu comprendre qu'on s'en occupât avec une « si vive chaleur. Vous, Alexandre, vous « avez demandé à vos prêtres leur sentiment « sur un point de la loi; et vous, Arius, vous « avez émis dans cette occasion des idées « qui n'auraient jamais dû entrer dans votre « esprit, ou y rester ensevelies si elles s'y fus-

[1] *Hist. du Concile de Nicée*, pag. 61.

« sent élevées. Et voilà d'où viennent vos dis-« sentions ; voilà ce qui agite l'Eglise tout en-« tière ! Ah ! suivez l'avis que vous donne l'un « de vos *compagnons de service* [1]; agissez « comme vous auriez dû agir dès le commen-« cement; mettez de côté ces questions oiseu-« ses. Elles peuvent exercer la subtilité de « l'esprit : mais il y a un véritable danger à les « proposer au peuple. Dans ces sortes de su-« jets, on ne peut trop se garantir de la dé-« mangeaison de parler. Vous êtes, au fond, « dans lés mêmes sentimens : ainsi ne faites « nulle difficulté de vivre dans une même « communion. Qu'il n'y ait plus de schisme « entre vous. Non que je veuille vous con-« traindre à une parfaite uniformité d'opinion « sur la question qui vous divise : mais n'en « demeurez pas moins unis, quellesque soient « les vues différentes que vous pouvez avoir « sur un point d'une aussi faible importance « que celui - là. Reprenez les sentimens d'a-« mitié que vous aviez l'un pour l'autre. L'af-« fection devient souvent plus vive après une « réconciliation, qu'elle ne l'était avant la « rupture [2].

[1] Apoc. XIX. 10.

[2] Eusèbe de Césarée, *Vie de Constantin*, liv. II, chap. LXIII.

C'était donc une question frivole, selon Constantin, que celle qui troublait dans ce temps-là l'Eglise! Il s'agissait cependant de savoir si Jésus-Christ était vrai Dieu ou simple créature; si le culte qu'on lui rendait était ou non un culte idolâtre; si le dogme auguste sur lequel repose l'édifice de notre foi et de nos espérances, qui vivifie le système chrétien tout entier, et lui prête sa vertu toute puissante pour régénérer les ames, devait rester debout avec la Parole sainte qui le proclame, ou s'il pouvait être renversé.— Au reste, l'Empereur ne tarda pas à s'élever à des vues plus saines sur ce sujet, à la suite des entretiens qu'il eut avec Osius, évêque de Cordoue [1]. Ce Prélat, le plus vénéré de ceux que possédait l'Eglise à cette époque, qui avait eu la gloire de souffrir pour la foi pendant la persécution de Maximien [2], se rencontrait alors à Nicomédie. — Constantin l'invita à se rendre à Alexandrie, et le conjura d'employer, pour rendre la paix à la chrétienté, tous les moyens que lui fournissaient sa piété, ses lu-

[1] *Hist. du Concile de Nicée*, pag. 64.

[2] Eusèbe de Césarée, *Vie de Constantin*, liv. v, chap. XLIII.

mières, et la haute considération dont il jouissait [1].

Mais ce fut en vain qu'Osius travailla avec tout le zèle dont il était capable à cette œuvre sainte [2]. Arius était revenu à Alexandrie, il y avait gagné de nouveaux partisans; malgré sa déposition, il avait repris les fonctions qu'il remplissait jadis dans une des églises de cette ville [3]: enflé par ses succès, il se montrait plus que jamais épris de ses doctrines, avide de les soutenir et de les répandre. Aussi tous les efforts d'Osius pour le ramener à la foi évangélique, échouèrent-ils devant son obstination [4].

Les passions des hommes servent plus qu'ils ne le croient à l'accomplissement des desseins merveilleux de la Sagesse divine. Il ne fallait pas qu'une question aussi vitale que celle qui agitait en ce moment l'Eglise, restât sans une solution solennelle. Comme des germes d'erreur s'étaient déja répandus de toutes parts; comme l'on se trouvait dans une de ces époques de transition grave, où le Chef du monde civilisé, devenu chrétien, allait

[1] Sozomène, *Hist. de l'Eglise*, liv. I, chap. XVI.
[2] Socrate, *Hist. de l'Eglise*, liv. I, chap. VIII.
[3] *Hist. du Concile de Nicée*, pag. 68.
[4] Théodoret, *Hist. de l'Eglise*, liv. I, chap. VII.

attirer à la profession extérieure de sa foi une foule d'esprits serviles, toujours pressés d'adopter ou de paraître adopter les opinions de leur Maître; comme une immense ivraie allait ainsi se répandre dans le champ du Père de famille, il importait, avant que ce pernicieux mélange eût lieu, tandis que la grande masse des chrétiens l'était encore par conviction et non par bienséance, tandis que plusieurs représentans du christianisme persécuté demeuraient debout et pouvaient être ouïs, il importait, dis-je, que l'élite des serviteurs de Christ fût convoquée; et que d'une voix forte, destinée à traverser les siècles, ces disciples fidèles proclamassent quelle avait été l'opinion constante du monde chrétien jusques à eux sur la personne du Sauveur, quelle était la leur propre; qu'ils renversassent, et pour leur âge et pour les âges suivans, les interprétations fausses par lesquelles on s'efforçait ou l'on s'efforcerait de dénaturer les enseignemens de l'Ecriture sur ce grand point de notre foi. — Telle fut la conséquence de l'opiniâtreté que montra Arius à repousser tous les soins que prit, pour rétablir la paix dans l'Eglise, l'illustre évêque de Cordoue.

Celui-ci ne fut pas plutôt de retour à Nicomédie, qu'il représenta à Constantin la nécessité où l'on était d'opposer à un grand scandale, toujours croissant, un grand remède; et de convoquer dans un Concile universel les principaux chefs de l'Eglise, afin que les doctrines controversées fussent débattues devant eux et décidées par la Parole sainte [1]. L'Empereur embrassa cet avis, malgré les efforts d'Eusèbe de Nicomédie pour l'en détourner [2]. Nicée, ville de Bithynie, fut le lieu choisi pour la réunion des évêques [3].

« L'on vit alors le premier exemple d'une « société existant en divers climats,... mandant ses députés de tous les coins de l'univers à traiter des affaires qui ne concernaient que sa vie morale et ses relations « avec Dieu [4]. » Dans cette circonstance solennelle, tout ce que les Eglises de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, possédaient d'hommes distingués par leur piété, par leur savoir, par

[1] Sulpice-Sévère, *Hist. Sacrée*, liv. II, chap. LV.

[2] *Hist. du Concile de Nicée*, pag. 84 et 85.

[3] Nicée était à dix lieues de Nicomédie, où résidait alors la cour, comme on l'a vu plus haut.

[4] M. de Chateaubriand, *Etudes ou Disc. hist. sur la chute de l'Empire romain, la naissance et les progrès du christionisme*, tom. II, pag. 13 et 14.

leurs vertus, fut appelé à Nicée et s'y rendit [1]. Trois cent dix-huit Evêques s'y trouvèrent réunis [2]; ils étaient accompagnés d'une foule de simples pasteurs, de diacres et d'autres ecclésiastiques [3]. Parmi eux on remarquait Potamon, évêque d'Héraclée sur le Nil, et Paphnuce, évêque de Thmuis dans la Haute-Thébaïde, qui, dans la persécution de Galère, avaient eu l'un et l'autre l'œil droit crevé et le jarret gauche coupé; Spiridion, évêque de Trimithonte en Chypre, mutilé de la même manière pendant la persécution de Licinius; Paul de Néocésarée, dont les deux mains conservaient les traces des lames ardentes qui y avaient été appliquées; Jaques de Nisibe surnommé le sage [4], Léonce de Césarée en Cappadoce, Eustathe d'Antioche, Amphion d'Epiphanie, qui, sous les tyrans idolâtres, avaient été les objets de persécutions cruelles; et d'autres saints confesseurs de la foi, long-temps relégués dans les mines, d'où Constantin les avait rappelés. Parmi les

[1] Socrate, *Hist. de l'Eglise*, liv. I, chap. VIII.

[2] Théodoret, *Hist. de l'Eglise*, liv. I, chap. VII et XI.

[3] Socrate, *Hist. de l'Eglise*, liv. I, chap. VIII.

[4] On trouvera dans la III[e] Section de ce volume, sous les numéros XII, XIII et XVI, quelques fragmens des sermons de ce digne serviteur de Christ.

pasteurs que n'avaient pas frappé les persécutions, mais que leur foi et les dons éminens qu'ils avaient reçus ne rendaient pas moins recommandables, on citait le prélat auquel cette notice est consacrée, Alexandre d'Alexandrie, que les Pères du concile n'ont pas fait difficulté d'appeler *leur maître* dans la lettre qu'ils adressèrent aux Églises avant leur séparation; Athanase, l'un de ses diacres, jeune encore, qui révéla dès ce moment au monde les dons admirables de foi, de zèle, de rare pénétration, de puissant raisonnement, qui lui avaient été départis; Nicaise évêque de Die dans les Gaules, qui avait paru avec distinction dans un Concile tenu précédemment à Arles; Asclépas de Gaza, qui n'avait cédé un moment aux séductions des Ariens que pour se relever noblement de sa chute, et pour soutenir avec plus de zèle les saines doctrines de la foi; le vénérable Osius dont nous avons déja parlé, et à qui fut déféré l'honneur de présider le Concile, etc., etc. Divers évêques étrangers à l'empire romain (bien que cet empire renfermât alors presque tout le monde civilisé), se rendirent également à Nicée: Jean, évêque en Perse, Théophile, évêque des Scythes, Arostane, évêque

de la Haute Arménie, furent de ce nombre[1]. Ainsi toute l'Eglise chrétienne allait assister par ses représentans aux graves débats qui devaient s'ouvrir. Plusieurs laïques demandèrent la permission d'y prendre part, et l'obtinrent[2]. Il n'y eut pas jusqu'à des philosophes païens qui se montrèrent jaloux d'en devenir spectateurs[3]. Arius ne comptait dans l'assemblée que 22 évêques[4] partisans avoués ou secrets de ses erreurs[5].

Le jour fixé pour la première séance publique des Pères du Concile était arrivé[6]; c'était le 19 juin de l'an 325. Au milieu de la salle immense préparée pour les recevoir, sur un trône magnifique, était déposé le livre de nos divines Écritures[7], placé devant eux comme pour leur rappeler sans cesse en présence de qui ils allaient parler, et à l'autorité de qui

[1] Eusèbe de Césarée, *Vie de Constantin*, liv. III, chap. VIII.

[2] Socrate, *Hist. de l'Eglise*, liv. I, chap. VIII.

[3] Sozomène, *Hist. de l'Eglise*, liv. I, chap. XVIII.

[4] Fleury, *Hist. ecclésiastique*, tom. III, pag. 108.

[5] Leur nombre se réduisit à dix-sept, cinq d'entre eux étant revenus franchement aux doctrines orthodoxes, pendant les discussions qui eurent lieu sur ce sujet dans le Concile.

[6] Quelques conférences préparatoires avaient eu lieu auparavant. Arius y avait été entendu.

[7] *Hist. du Concile de Nicée*, pag. 111.

uniquement il leur était permis d'avoir recours. Ils occupaient les places assignées à chacun d'eux, lorsque l'Empereur entra. En ce moment, tous se levèrent en témoignage de respect. Constantin s'approcha du petit siége en or qui lui était destiné; il ne s'assit que sur l'invitation des évêques : ceux-ci s'assirent après lui [1].

Alors un des prélats (Eustathe d'Antioche[2]) prit la parole. Ce fut pour bénir Dieu du repos qu'il avait accordé à son Église, après de longues et terribles persécutions; pour admirer la miséricorde dont il usait envers les siens, en les appelant à vivre désormais sous le sceptre d'un Prince éclairé des lumières de la foi, et pour exprimer le vœu ardent que cette foi, qu'on était libre enfin de professer sans alarmes, fut garantie de toute atteinte et conservée dans sa pureté parfaite.

Constantin parla après lui; et dans un discours qui n'était dépourvu ni de dignité ni de mesure, il témoigna aux Pères sa joie de se trouver au milieu d'eux, et son pressant désir que la paix fut, par leur moyen, rendue à l'Église[3].

[1] Socrate, *Hist. de l'Eglise*, liv. I, chap. VIII.
[2] Théodoret, *Hist. de l'Eglise*, liv. I, chap. VII.
[3] Eusèbe de Césarée, *Vie de Constant.* liv. III, c. XII.

Après trois siècles d'hostilité de l'autorité suprême contre la foi évangélique, voir le chef de l'état assis dans les rangs même des disciples de Christ, s'occupant de leurs intérêts qui lui étaient devenus communs avec une vive sollicitude, était un spectacle assurément bien nouveau, et qui (nous dit Eusèbe[1]) charma vivement l'assemblée. Je ne doute pas que plusieurs Pères n'aient éprouvé ce sentiment; mais d'autres, jugeant de plus haut ce qui se passait sous leurs yeux, n'auront-ils point éprouvé une secrète inquiétude, en voyant l'Empereur intervenir de sa personne au milieu de discussions purement religieuses? C'était un précédent grave, d'une portée immense, et dont les funestes conséquences ne tardèrent pas à se faire sentir. A la Parole seule, interrogée avec un esprit de sincérité, d'humilité et de prière, appartient la solution des questions qui viennent à émouvoir l'Eglise; mais il ne faut pas que l'épée du Souverain soit là, prête à être jetée dans les bassins d'une balance qui ne doit recevoir que des raisons, ou plutôt que les déclarations de l'éternelle Vérité.

[1] Eusèbe de Césarée, *Vie de Constantin*, liv. III, chap. VI.

Au surplus, il faut en convenir, et les plus illustres témoignages en font foi, aussi longtemps que les débats durèrent, Constantin se montra tel qu'il devait paraître, simple fidèle et non monarque : jamais un mot de sa part ne troubla la liberté des discussions qui fut aussi pleine que possible [1].

Cependant Arius avait été appelé au sein du Concile. On l'invita à exposer ses sentimens, en les appuyant des raisons qu'il jugeait propres à les faire valoir. Il usa largement de cette permission. Et il ne rougit pas d'avancer que Celui qui, d'après le témoignage exprès de l'Ecriture, *était au commencement* [2], « avait commencé d'exister ; » que Celui *par qui et pour qui tout a été créé* [3], « n'était qu'une créature ; » que Celui *en qui réside corporellement toute la plénitude de la Divinité* [4], « n'était point Dieu véritable, mais seu« lement un être enrichi d'une vertu divine ; » que Celui qui *est le même hier, aujourd'hui et éternellement* [5], « était sujet au changement ; « et que s'il est demeuré *saint et sans tache* [6],

[1] Athanase, *I*er *Discours contre les Ariens* ; Ambroise, *Lettre XXI*, *à l'empereur Valentinien*.

[2] Jean, I, 1. — [3] Col. I, 16. — [4] Col. II, 9. — [5] Hébr. XIII, 8. — [6] *Ibid.* VII, 26.

« ç'a été par un effet de son libre arbitre, qu'il « aurait pu faillir comme nous [1]. »

A l'ouïe de ces propositions, les Pères du Concile jetèrent un cri d'indignation; « ils se « bouchèrent les oreilles, lorsqu'ils entendi- « rent parler de la sorte[2]. » Quelques-uns voulaient que l'on condamnât à l'instant même une doctrine aussi attentatoire à la dignité suprême du Fils de Dieu, aussi opposée aux enseignemens qui nous ont été donnés d'en-haut, aussi contraire à la foi constante des Églises. D'autres soutinrent, avec raison, qu'il importait de réfuter de telles opinions, avant de les vouer à l'anathème[3]. De saints organes de la vérité, armés du glaive de la Parole, se chargèrent de confondre Arius. Ils le suivirent dans ses argumentations captieuses; ils distinguèrent ce qu'il s'efforçait adroitement de confondre; ils ramenèrent à leur sens naturel et simple les passages qu'il citait en faveur de ses doctrines. Ils reconnurent que puisque Christ avait daigné revêtir nôtre chair mortelle, plus d'une fois les Ecrivains sacrés avaient dû nous parler de son huma-

[1] Athanase, Ier *Discours contre les Ariens.*
[2] *Ibid.*
[3] Rufin, *Hist. ecclésiastique,* liv. 1, chap. v.

nité; que puisqu'il avait été Homme-Dieu et notre Médiateur céleste, plus souvent encore ils avaient dû nous le présenter sous ce rapport si touchant, si précieux pour nous; mais, riches de cette multitude innombrable de textes de l'un et de l'autre Testament où la nature divine, les perfections divines, les opérations divines, les noms divins, les honneurs divins, tout ce qui appartient au Dieu suprême et éternel est attribué de la manière la plus explicite à notre *Emmanuel*, à *Dieu manifesté en chair*, ils demandèrent si c'était la religion de la Bible que l'on tenait à conserver, ou si l'on prétendait en établir une nouvelle; si l'on voulait être disciple de l'Esprit saint et de ses révélations augustes, ou se forger une vaine et humaine croyance. Dans ces graves discussions se distinguèrent Alexandre d'Alexandrie, Eustathe d'Antioche, Macaire de Jérusalem, Marcel d'Ancyre [1], et, d'une façon toute particulière, le jeune Athanase [2].

On comprend que le petit nombre d'évêques qui suivaient les erreurs d'Arius ne demeurèrent pas inactifs au milieu de ces dé-

[1] *Hist. du Concile de Nicée*, pag. 132.
[2] Socrate, *Hist. de l'Eglise*, liv. 1, chap. VIII.

bats. Ils employèrent toutes les ressources de leur esprit (quelques-uns en avaient beaucoup), tous leurs moyens d'intrigue (plusieurs y étaient habiles), tout l'ascendant qu'ils croyaient avoir sur l'esprit de Constantin (Eusèbe de Nicomédie, leur chef, en avait effectivement [1]), pour soutenir leur cause et la faire triompher. Enfin, voyant que leurs espérances étaient vaines, que la foi de la presque totalité des Pères du Concile était appuyée sur le rocher de la Parole et ne pouvait être ébranlée, qu'ils ne seraient nullement soutenus par l'Empereur dont les croyances s'étaient épurées et affermies au milieu des graves discussions dont il venait d'être le témoin [2], que la condamnation de leurs erreurs était certaine, ils imaginèrent, afin de détourner l'événement qu'ils redoutaient, de composer eux-mêmes un symbole, où, sous des expressions captieuses, ils semblaient se rapprocher de l'opinion de leurs collègues; ils présentèrent ce symbole au Concile, demandant qu'il fût adopté. Mais ce n'était pas une foi aussi ferme que celle des Pères de Nicée, qui pouvait se

[1] Sozomène, *Hist. de l'Eglise*, liv. 1, chap. xv.

[2] Voyez-en la preuve dans la *Lettre de Constantin à l'Église d'Alexandrie*, citée par Socrate dans son *Hist. de l'Eglise*, liv. 1, chap. ix.

laisser prendre à un tel artifice. Le formulaire des Eusébiens [1] fut repoussé et lacéré [2]. L'immense majorité des évêques fidèles avait seule le droit de dresser un tel acte; et la pureté de ses croyances en garantissait l'exactitude. On s'occupa de ce travail.

Au milieu des discussions orageuses qu'il souleva, et où les Eusébiens montrèrent peu de sincérité, où ils acceptèrent certaines déclarations proposées pour établir la divinité du Sauveur, parce qu'ils trouvaient le moyen d'en éluder la force par le sens qu'ils leur prêtaient [3], les Pères du Concile, fatigués d'une duplicité qui se reproduisait sans cesse, voulant couper court à toute espèce de subterfuge, jaloux d'exprimer la parfaite identité de substance du Père et du Fils par un terme qui fût à l'abri de toute fausse interprétation, adoptèrent celui de *consubstantiel*, comme ne

[1] Ou des partisans que l'hérésie arienne avait au sein du Concile, et qui étaient dirigés par Eusèbe de Nicomédie. Au surplus, dans le IVe siècle, les adversaires de la Divinité éternelle de Jésus-Christ furent appelés indifféremment *Ariens* ou *Eusébiens*, du nom de leurs deux chefs.

[2] Théodoret, *Hist. de l'Eglise,* liv. I, chap. VII.

[3] *Ibid.* chap. VIII.

laissant aucun nuage sur la vérité sainte qu'ils étaient appelés à défendre[1].

Mais les Eusébiens jetèrent de hauts cris; ils prétendirent qu'une telle expression ne pouvait être admise, n'étant employée nulle part dans l'Ecriture; que c'était une de ces nouveautés profanes condamnées d'avance par l'Apôtre. On leur répondit que c'étaient les nouveautés en fait de doctrines, telles que celles qu'ils s'efforçaient de faire prévaloir, qui étaient hautement condamnées, et non les expressions nouvelles devenues nécessaires pour confondre de nouvelles erreurs; qu'au surplus, le terme contre lequel ils s'élevaient si fort n'était pas aussi nouveau qu'ils auraient aimé le faire croire, puisque d'anciens docteurs, révérés de l'Eglise entière, tels que Denys évêque d'Alexandrie et Denys évêque de Rome s'en étaient servis, et pour le même cas, pour exprimer les rapports d'égalité qui existent entre le Père et le Fils[2]. Aussi, malgré leurs clameurs, ce mot fut-il conservé.

La profession de foi des Pères de Nicée, qui fut rédigée, à ce que l'on croit, par Osius[3], était conçue en ces termes:

[1] Rufin, *Hist. ecclésiastique*, liv. 1, chap. v.
[2] Athanase, *Lettre aux habitans de l'Afrique*.
[3] *Hist. du Concile de Nicée*, pag. 145.

« Nous croyons en un seul Dieu, Père « tout-puissant, Créateur des choses visibles « et invisibles :

« Et en un seul Seigneur Jésus-Christ, Fils « unique de Dieu, engendré du Père, c'est-à- « dire de son essence, Dieu de Dieu, lumière « de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, engen- « dré et non pas créé, consubstantiel à son « Père, par qui tout a été fait et dans les cieux « et sur la terre; qui, pour l'amour de nous et « pour notre salut, est descendu du ciel, s'est « incarné, s'est fait homme, a souffert; qui « est ressuscité le troisième jour, qui est « monté au ciel; et qui viendra juger les vi- « vans et les morts :

« Et au Saint-Esprit.

« L'Eglise universelle et apostolique con- « damne et frappe d'anathème tous ceux qui « osent dire que le Fils de Dieu n'a pas tou- « jours été, qu'il n'était point avant que d'ê- « tre engendré, qu'il a été créé, qu'il a été « tiré d'une autre substance et d'une autre es- « sence, qu'il est sujet à l'altération et au « changement [1]. »

[1] Basile, *Lettre à l'Église d'Antioche*. — Et après avoir rapporté ce symbole, Basile ajoute : « Si les « Pères n'ont rien défini touchant le Saint-Esprit,

Tous les évêques du Concile, à la réserve de dix-sept [1], signèrent ce symbole dans une merveilleuse union d'esprit et de cœur. Les dix-sept opposans murmurèrent, protestèrent; mais bientôt douze d'entre eux, craignant que leur opposition ne leur nuisît dans l'esprit de l'Empereur, joignirent leur signature à celle de leurs collègues [2]. Il ne resta donc plus que cinq évêques réfractaires, Eusèbe de Nicomédie, Théognis de Nicée, Maris de Calcédoine, Théonas et Second de Lybie [3]: encore les trois premiers finirent-ils par souscrire le symbole, ayant appris que Constantin était disposé à sévir contre ceux qui se sépareraient de la foi du monde chrétien, exprimée par les Pères de Nicée [4].

Ce Prince venait effectivement de le déclarer. Autant il avait montré de sagesse en se gardant d'influencer en aucune manière les décisions du Concile, autant il entra alors dans une étrange et funeste voie, en prétendant donner aux décisions qui avaient été ar-

« c'est que ceux qui ont osé dire qu'il n'est qu'une « créature, n'avaient point encore paru. »

[1] Sozomène, *Hist. de l'Eglise*, liv. 1, chap. xx.

[2] *Hist. du Concile de Nicée*, pag. 149 à 151.

[3] Socrate, *Hist. de l'Eglise*, liv. 1, chap. VIII.

[4] Sozomène. *Hist. de l'Eglise*, liv. 1, chap. xx.

rêtées par les Pères, l'appui de son bras séculier. — Il relégua en Illyrie Arius et les deux évêques qui étaient demeurés attachés à ses opinions [1]; il condamna au feu les écrits de l'hérésiarque; il promulgua la peine de mort contre ceux qui conserveraient ses ouvrages [2].

A de tels actes, le cœur se serre, on ressent une amère douleur; on croit voir dans cette première violence exercée par un Prince chrétien pour l'intérêt prétendu d'une religion qui ne se fonde que sur l'amour, qui ne repousse rien avec autant de force que toute espèce de contrainte, le germe de ces longues et déplorables violences que, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, et presque toujours dans un sens opposé à la foi orthodoxe, les puissans de la terre n'ont pas craint d'employer contre ceux qui ne partageaient pas leurs doctrines. Pour soulager sa

[1] Rufin, *Hist. ecclésiastique*, liv. 1, chap. v.

[2] « Que s'il se trouve quelque livre d'Arius, nous « voulons qu'il soit brûlé, afin que sa détestable « doctrine soit abolie et qu'il ne passe aucun monu- « ment de lui à la postérité. Quiconque aura été « convaincu d'avoir caché un livre d'Arius, au lieu « de le brûler, sera puni de mort. » *Edit de Constantin*, rapporté par Socrate dans son *Hist. de l'Eglise*, liv. 1, chap. ix.

tristesse, on n'a d'autre ressource que d'ouvrir l'Evangile, que de méditer de nouveau cette belle, cette admirable réponse du Sauveur à deux de ses apôtres qui voulaient faire tomber le feu du ciel sur un bourg des Samaritains qui avait refusé de le recevoir : *Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés. Le Fils de l'Homme n'est point venu pour faire périr les hommes, mais pour les sauver* [1].—Ah! c'est ainsi que toujours on se repose des écarts des disciples ou de ceux qui se donnent pour tels, en reportant ses regards sur le MAÎTRE.

Cependant la tâche des Pères du Concile n'était pas terminée. Ils avaient à mettre fin aux contestations qui s'étaient élevées sur le jour où il convenait de célébrer la fête de Pâque, contestations qui subsistaient depuis près de deux siècles [2]. Après un examen convenable, ils arrêtèrent que cette grande fête se célébrerait dans toute l'Église le dimanche qui suit la pleine lune après l'équinoxe du printemps [3].

Quelques points de discipline les occupè-

[1] Luc, IX, 55, 56.

[2] Voyez dans notre précédent volume les pag. 42, 43, 68 et 69.

[3] Eusèbe de Césarée, *Vie de Constantin*, liv. III, chap. XIV.

rent ensuite. Ils rédigèrent un certain nombre de *canons* ou de réglemens ecclésiastiques sur des matières plus ou moins importantes [1]. On agita alors la question, s'il conviendrait d'astreindre au célibat les pasteurs. Quelques évêques, séduits par l'idée de perfection attachée à cet état, penchaient pour cette opinion. Mais un vieillard blanchi au service de son Maître, dont la vie passée dans le célibat avait offert un modèle accompli de pureté, le vénérable Paphnuce [2] se leva; et, dans un discours plein de force, il rappela que *le mariage est honorable pour tous les hommes* [3], que la continence absolue est un don de Dieu qui n'est pas accordé indistinctement à tous, et que vouloir en faire une condition du ministère évangélique, serait ouvrir la porte aux plus nombreux, aux plus déplorables abus. Toute l'assemblée se réunit à son sentiment [4].

Les Pères du Concile ne voulurent pas se séparer sans avoir annoncé à l'Église d'Alexandrie ainsi qu'à celles de l'Egypte et de la Ly-

[1] Théodoret, *Histoire de l'Eglise*, liv. I, ch. VIII.
[2] Il a déja été parlé de lui pag. 48 de ce volume.
[3] Hébr. XIII, 4.
[4] Socrate, *Hist. de l'Eglise*, liv. I, chap. II; Sozomène, *Hist. de l'Eglise*, liv. I, chap. XXIII.

bie, où l'Arianisme avait pris naissance, et par elles à toutes les Églises de la chrétienté, le résultat de leurs délibérations. « Nous avons « jugé convenable, » leur écrivirent-ils, « de « vous faire part de ce qui a été agité, exa« miné, et résolu dans le saint Concile assemblé « par la grace de Dieu, et par les soins de notre « religieux empereur Constantin, à Nicée. « On s'est occupé avant tout de l'impiété d'A« rius et de ses adhérens; et, d'un commun « accord, l'on a condamné sa doctrine, et les « blasphêmes qu'il n'a pas rougi de faire en« tendre, en avançant que le Fils de Dieu a été « tiré du néant, qu'il fut un temps où il n'é« tait pas, que par un effet de son libre ar« bitre il aurait pu se porter au bien et au « mal, et en l'appelant une créature. Le « saint Concile n'a ouï qu'avec une douleur « profonde ces propositions impies, et les « a vouées à l'anathème. Vous aurez appris, ou « vous ne tarderez pas à apprendre le traite« ment qui a été infligé à Arius : nous n'en « dirons rien ici, crainte de paraître insulter « à son malheur. — Alexandre, notre bien« aimé frère et collègue vous donnera connais« sance, à son retour, des autres décisions

« prises par le Concile ; il y a eu une très-
« grande part : nous pouvons l'appeler notre
« maître. Nous vous annoncerons cependant
« encore que le différend relatif au jour où
« il convient de célébrer la fête de Pâque
« a été heureusement terminé ; nous sommes
« convenus que désormais nous la solenni-
« serons tous à la même époque. Réjouissez-
« vous donc de l'heureux succès que le Sei-
« gneur a daigné accorder à nos travaux, de
« l'extirpation de l'hérésie, et du rétablisse-
« ment de la paix dans l'Eglise. Recevez avec
« le sentiment du plus profond respect et de
« la plus vive affection Alexandre votre évê-
« que et notre collègue, qui, dans un âge
« aussi avancé que le sien, n'a redouté aucune
« fatigue afin qu'une heureuse harmonie fût
« rétablie au milieu de vous, et dont la pré-
« sence ici nous a comblés de joie. Unissez
« vos prières aux nôtres, pour demander à
« Dieu que les saints réglemens que nous
« avons arrêtés soient observés constamment
« et religieusement, puisqu'ils sont (nous
« le croyons du moins), selon le bon plaisir de
« Dieu notre Père, de Jésus-Christ son Fils
« unique notre Seigneur, et du Saint-Esprit,

« à qui soit gloire aux siècles des siècles.
« Amen [1]. »

Ce fut le 25 août de l'an 325 que se sépara le Concile [2]. Alexandre se hâta de retourner dans son Église. On vient de voir en quels termes les Pères de Nicée parlaient de lui à son troupeau; et l'on comprendra aveo quelle joie il fut reçu à Alexandrie par tout ce qui portait un cœur fidèle. Cependant la tâche à laquelle il avait été appelé ici-bas, et qu'il avait remplie avec une fidélité soutenue, était près de son terme. Le Seigneur, dont il n'avait cessé de confesser le nom et la gloire, se disposait à le retirer à l'ombre de ses ailes, à lui faire contempler de près sa majesté infinie. Cinq mois après son retour à Alexandrie, ce pieux évêque fut soustrait aux orages qui avaient troublé ses derniers jours, il alla jouir d'un merveilleux repos auprès de son Maître [3].

Occupé, jusqu'à la fin, de son Église; ne se dissimulant pas que les nouveautés dangereuses qui y avaient été introduites, et qui

[1] Socrate, *Hist. de l'Eglise*, liv. I, chap. IX; Théodoret, *Hist. de l'Eglise*, liv. I, chap. IX.

[2] Eusèbe de Césarée, *Vie de Constantin*, liv. III, chap. XIV; liv. IV, chap. XL et XLVII.

[3] Théodoret, *Hist. de l'Eglise*, liv. I, chap. XXVI.

avaient germé dans bien des ames, exigeaient les sollicitudes, non - seulement d'un pasteur fidèle, mais d'un pasteur distingué par ses talens et par son zèle, il désigna, avant de mourir, Athanase pour son successeur [1]. C'était perpétuer après sa mort le bien qu'il lui avait été donné de faire pendant sa vie; c'était léguer à son troupeau le plus puissant défenseur de la vérité chrétienne que l'Eglise possédât alors.

« Alexandre n'a pas eu son sang à répandre « pour la profession de la foi, » a dit Athanase; « mais sa constante ardeur à combattre « l'hérésie, les persécutions qu'il a eu à essuyer « de sa part jusque dans la vieillesse la plus « reculée, lui ont mérité tous les hommages « que nous décernons aux saints confesseurs [2]. » Théodoret parle de lui en termes non moins honorables [3].

Les seuls écrits qu'Alexandre ait publiés, sont des lettres, au nombre de soixante et dix [4]. Malheureusement il ne nous en reste que deux. Dupin n'hésite pas à les proclamer

[1] Sozomène, *Hist. de l'Eglise*, liv. II, chap. XVII.

[2] Athanase, *Lettre aux évêques d'Egypte et de Lybie*.

[3] Théodoret, *Hist. de l'Eglise*, liv. I, chap. II et III.

[4] Epiph. *Panarion*, hérés. 69.

« un chef-d'œuvre en leur genre [1]. » Elles font regretter vivement celles qui nous manquent: l'on y trouverait d'importans documens sur les temps orageux où l'évêque d'Alexandrie a vécu, et ce qui serait bien préférable, de nouveaux témoignages de sa foi si éclairée, si ferme et si pure.

IV.

Eusèbe,

ÉVÊQUE DE CÉSARÉE [2].

Voici un homme sur le compte duquel l'opinion a été singulièrement partagée, et n'est

[1] Dupin, *Nouv. Biblioth. des auteurs ecclésiast.* ive siècle, part. 1re, pag. 159.

[2] Quatre évêques du nom d'Eusèbe ont vécu dans le ive siècle, et ne doivent pas être confondus; Eusèbe, évêque de Nicomédie, dont il a été question dans la notice précédente, et que nous avons vu à la tête du parti arien; Eusèbe, évêque de Verceil, recommandable par sa piété et son dévouement aux doctrines orthodoxes; Eusèbe, évêque de Samosate, distingué par les mêmes qualités; et Eusèbe, évêque de Césarée en Palestine, dont nous allons nous occuper maintenant.

point encore pleinement assise. Cette diversité de jugemens ne tiendrait-elle pas au point de vue sous lequel on l'a étudié? Ceux qui l'ont envisagé surtout comme auteur, qui se sont occupés essentiellement de ses ouvrages, ont conçu pour lui les préventions les plus favorables; ils n'ont pu contempler sans une sorte d'entraînement et ses nombreux travaux, et les services qui lui a été donné de rendre à la cause du Christianisme; ils auraient voulu qu'il n'existât en lui aucune tache; ils se sont efforcés de le disculper des accusations dont il a été l'objet. Ceux en échange, qui ne l'ont guère connu que par les controverses ariennes dans lesquelles ils se trouva malheureusement engagé, scandalisés de la conduite qu'il y a tenue, ont parlé de lui avec une grande défaveur, souvent avec amertume. Selon les premiers, c'est presque un saint, (ils ne manquent pas de citer le *Martyrologue d'Usuard*, où il est noté comme tel); selon les seconds, c'est un infidèle. La vérité n'est pas dans ces jugemens extrêmes.

On a peu de détails sur les premiers temps de la vie d'Eusèbe. Il naquit vers l'an 267. Il fit ses études à Antioche. Il fut consacré prêtre

par Agapius, évêque de Césarée. Il ouvrit dans cette dernière ville une école qui ne tarda pas à devenir célèbre. Il eut le bonheur de se lier étroitement avec Pamphile, que des connaissances étendues, et une foi vive, couronnée plus tard par le martyre, ont recommandé au souvenir de la postérité.

Lorsque Dioclétien eut ordonné contre les fidèles cette terrible persécution qui dura huit ans [1], et qui fit couler des flots de sang, Eusèbe fut jeté en prison avec son ami Pamphile. Ce dernier n'en sortit que pour être conduit à la mort [2]. Eusèbe fut épargné.

Une grave inculpation lui a été intentée. On a prétendu qu'il conserva ses jours par la plus insigne lâcheté, en sacrifiant aux idoles. Cette inculpation me paraît absolument fausse.

Ce fut l'an 313, c'est-à-dire deux ans après la fin de la persécution, qu'Eusèbe fut nommé évêque de Césarée. Est-ce bien dans un moment où rien de ce qui s'était passé pendant la tempête qui venait d'agiter l'Église n'avait pu tomber dans l'oubli, est-ce dans la

[1] Depuis l'an 303 à l'an 311.

[2] Eusèbe associa le nom de son ami au sien lorsqu'il eut eu le malheur de le perdre : il se fit appeler Eusèbe-Pamphile.

ville même où la prétendue apostasie dont nous parlons devait avoir eu lieu, est-ce avec les sentimens qu'éprouvaient les fidèles pour ceux qui avaient renié leur foi dans les jours d'orage, qu'Eusèbe aurait été promu à une charge aussi éminente que celle d'évêque? Peut-on le croire?

Eusèbe assista plus tard au Concile de Nicée. Il se rangea sous la bannière de son parent, Eusèbe de Nicomédie. Ses adversaires, c'est-à-dire presque tous les Pères du Concile, dont plusieurs connaissaient parfaitement ses antécédens, auraient-ils manqué de rappeler son délit s'il eût existé, et d'affaiblir ainsi l'appui qu'il prêta d'abord à la cause arienne? Ils ne le firent pas. N'est-ce pas un nouveau gage de son innocence sur le fait qu'on lui impute?

Ce ne fut que dix ans plus tard, au Concile de Tyr, que, pour la première fois, on songea à le lui reprocher, si l'on en croit Epiphane [1]. Il est heureux pour la mémoire d'Eusèbe de n'avoir eu, parmi les auteurs anciens, qu'un seul accusateur de cette époque de sa vie, et un accusateur aussi peu renommé pour son esprit de critique qu'Epi-

[1] Epiph. *Panarion*, hérés. 68.

phane. Certes, on n'imaginera pas que celui-ci, homme d'une piété exemplaire, ait inventé l'anecdote qui nous occupe. Son seul tort est de l'avoir trop facilement accueillie. Et s'étonnera-t-on qu'elle ait pu circuler dans le monde chrétien? Qui ne sait avec quelle facilité se propagent, dans les temps de luttes religieuses, les accusations les plus hasardées contre les hommes qui se trouvent en évidence? Les adversaires de la vérité ne se font pas faute de pareilles armes, ils y recourent sans trop de scrupule. Les fidèles rougiraient d'y avoir sciemment recours : mais pèsent-ils toujours assez mûrement les inculpations qu'on a pu élever contre ceux qui leur sont contraires? ne les accueillent-ils jamais trop complaisamment? ne les répètent-ils jamais trop légèrement? Et n'est-ce pas là une de ces innombrables misères dont ils ont à gémir devant Dieu, dont ils doivent lui demander instamment d'être délivrés; toute atteinte portée à la vérité et à la charité étant une brèche aux habitudes de sanctification qui doivent caractériser le racheté de Christ?

Parmi les auteurs modernes qui ont reproduit le récit d'Epiphane (ils sont nombreux), j'en trouve un qui l'appuie sur la considération

suivante : « Eusèbe a renié momentanément « la foi chrétienne ; car il ne dit mot, dans « son *Histoire ecclésiastique*, de ceux qui se « rendirent coupables d'une lâcheté pareille. » Or j'ouvre cette Histoire, et je lis (liv. VIII, chap. II) : « Je ne parlerai ni de ceux d'entre « nous qui ont été ébranlés par la violence « de la persécution, ni de ceux qui ont fait « un complet naufrage dans la foi et qui sont « tombés dans une honteuse apostasie : il me « paraît plus utile et pour moi et pour ceux « qui viendront après nous, de décrire les « combats de ceux qui ont rendu un noble té- « moignage à la vérité. » — J'ai transcrit d'autant plus volontiers ces lignes, qu'elles me semblent compléter l'apologie d'Eusèbe. Les eût-il tracées s'il eût sacrifié aux idoles ? ne se serait-il pas prudemment renfermé dans le silence qu'on lui attribue si gratuitement ?

Que ne puis-je le justifier également des torts de sa conduite pendant les controverses ariennes, le disculper de toute adhésion aux nouveautés dangereuses qu'on travaillait à introduire, et des actes de faiblesse pour ne pas dire de dissimulation, de jugement inconsidéré pour ne pas dire d'injustice, qui lui sont reprochés ! Mais les faits sont là, ils

sont avérés; je ne puis les taire. Seulement je les rapporterai aussi brièvement que possible, heureux d'échapper promptement à une tâche pénible à remplir, lorsqu'il s'agit d'un homme digne de considération à d'autres égards.

Eusèbe se déclara pour Arius dès le commencement de son schisme [1]. Au Concile de Nicée, il continua à soutenir sa cause [2]. Quand il vit qu'elle était en défaveur auprès de l'empereur Constantin, il l'abandonna, et fut le premier [3] des quinze évêques qui se décidèrent à signer la confession de foi qu'ils avaient d'abord repoussée [4]. Ne se dissimulant pas le tort que sa conduite lui faisait auprès de son Église, il lui adressa une lettre justificative [5] où l'on regrette de trouver plus d'une allégation inexacte [6]. Quand il vit que la cause arienne reprenait quelque faveur à la cour,

[1] *Lettre d'Arius à Eusèbe de Nicomédie*, citée par Théodoret dans son *Hist. de l'Eglise*, liv. I, chap. V.

[2] Théodoret, *Hist. de l'Eglise*, liv. I, chap. VIII.

[3] Epiphane, *Panarion*, hérés. 68.

[4] Voyez pag. 60 de ce volume.

[5] On la trouve dans l'*Hist. de l'Eglise* par Socrate, liv. I, chap. VIII, et dans *celle de Théodoret*, liv. I, chap. XII.

[6] Voyez-en le détail dans l'*Hist. du Concile de Nicée*, pag. 468 à 474.

par la haute protection que lui prêtait la princesse Constantia, sœur de Constantia et veuve de Licinius [1], il reprit ses premiers erremens. Au Concile convoqué par la faction arienne à Antioche l'an 330, il coopéra à la déposition d'Eustathe évêque de cette ville, indignement calomnié, et dont le véritable crime était un attachement profond aux doctrines orthodoxes [2]. Les Ariens ayant commencé à ourdir contre Athanase, qu'ils regardaient avec raison comme le plus ferme défenseur de la foi évangélique, cette longue suite de basses intrigues et de noires calomnies dont ils l'abreuvèrent si long-temps, Eusèbe eut le malheur de se ranger au nombre des adversaires de ce grand homme. Il signa sa condamnation au Concile de Tyr tenu l'an 335 sous l'influence arienne [3]. Il fut l'un des six évêques qui se rendirent auprès de Constantin pour solliciter son bannissement [4].

Voilà où de funestes engagemens, où des relations étroites avec des hommes qui avaient pris la vérité et ses défenseurs en

[1] Socrate, *Hist. de l'Eglise*, liv. I, chap. XXV.

[2] Théodoret, *Hist. de l'Eglise*, liv. I, chap. XXI, et Sozomène, *Hist. de l'Eglise*, liv. II, chap. XIX.

[3] Sozomène, *Hist. de l'Eglise*, liv. II, chap. XXV.

[4] Hermant, *Vie de saint Athanase*, tom. I, p. 350.

haine, où cette espèce de vertige que l'on gagne en respirant habituellement une atmosphère imprégnée de l'esprit de parti, purent entraîner l'évêque de Césarée. Ne nous appesantissons pas sur ces faits : quel avantage en résulterait-il ? Il vaut mieux faire un retour sérieux sur nous-mêmes, et conjurer le Seigneur de nous accorder son *esprit d'affranchissement*, qui nous garde de toute influence autre que la sienne, de toute attache à quelque autorité humaine que ce puisse être, et qui nous fasse marcher incessamment sous son regard, avec l'unique désir de lui plaire. C'est la conclusion que je tirerai pour mon compte des tristes détails où j'ai dû entrer.

Après ce qu'on vient de lire, après l'appui qu'Eusèbe prêta si complaisamment aux partisans de l'Arianisme, on s'étonnera peut-être de me voir reproduire ici la question si souvent répétée et même de nos jours [1] : « Eusèbe « était-il Arien » ? On s'étonnera davantage encore si j'ajoute qu'à cette question, ainsi posée, la réponse n'est pas très-facile. Elle ne le

[1] « L'orthodoxie de cet évêque sera toujours un « problême embarrassant », vient d'écrire en dernier lieu encore M. Guillon, *Bibliothèque choisie des Pères de l'Eglise*, tom. v, p. 126. (Edit. in-8°).

devient que lorsqu'on songe aux diversités de doctrine qui se manifestèrent au milieu de la secte arienne dès sa naissance, bien que ses adhérens marchassent encore sous le même étendard; diversités qui ne tardèrent pas à les ranger en des camps fort opposés. C'est que, tandis que la vérité est une, l'erreur, qui n'a aucun point d'appui, se montre aussi variée que les imaginations des hommes: on la voit se produire sous mille modes différens. Elle entraîne certains hommes fort loin des révélations célestes, elle en retient d'autres plus près des confins de la foi évangélique. Ainsi les Ariens furent bientôt distingués en *Ariens purs*, qui prétendaient que le Fils de Dieu était une créature, à la vérité plus excellente que toute autre, mais douée d'une nature entièrement dissemblable de celle de son Père; et en *semi-Ariens*, qui lui reconnaissaient une essence semblable, non la même. Compter Eusèbe parmi les Ariens purs, serait une injustice réelle, qu'il est impossible de partager dès qu'on a lu avec quelque attention ses écrits: mais nier qu'il ait été semi-Arien serait se montrer ou aveuglé par de singulières préventions en sa faveur,

ou bien étranger à la connaissance de sa vie et de ses ouvrages.

On a vu quelle ligne de conduite il tint au milieu de la grave question qui agita de son temps l'Église : un homme attaché aux doctrines orthodoxes en eût-il suivi une semblable ? Et quant à ses ouvrages, ce qu'ils ne disent pas et ce qu'ils disent l'accusent également.

Et d'abord, n'est-il pas fort surprenant que cet auteur, écrivant l'histoire de l'Église, l'enrichissant de tous les faits qui avaient quelque importance, la continuant jusqu'à son temps, s'arrête précisément à l'époque où s'ouvrit le Concile de Nicée, comme si la condamnation des erreurs qui y furent anathématisées lui eût été trop pénible à reproduire.

Plus tard, il écrivit la Vie de Constantin. Là il fallait bien, de toute nécessité, parler de ce fameux Concile. Mais que fait Eusèbe ? Il s'étend sur un objet très-secondaire qui y fut discuté et arrêté, sur la décision prise relativement à la célébration de la fête de Pâque ; et il se tait sur la grande question qui occupa essentiellement les Pères, sur la question arienne.

Ainsi son silence trahit déja ses opinions.

Mais une foule de propositions semées dans ses écrits les découvrent plus clairement encore. Ce n'est pas qu'il ne mette de l'adresse et beaucoup d'adresse à les produire. Son esprit fin, délié, subtil, le servait merveilleusement à cet égard. Toutefois il en dit assez, il use trop souvent d'expressions qu'avec la meilleure volonté possible on est hors d'état de ramener à un sens orthodoxe, pour qu'on puisse se méprendre sur ses sentimens. Qu'on lise en particulier ses *Cinq livres contre Marcel d'Ancyre*; et qu'on nie qu'il ait été semi-Arien.

Sur d'autres points des doctrines chrétiennes, sur la divinité du Saint-Esprit, par exemple, on le voit pareillement faillir. Sur la grace, il s'exprime tantôt d'une manière très-orthodoxe, tantôt d'une manière moins exacte.

Je n'étendrai pas plus loin ces observations critiques. Je crois avoir relevé ce qu'il y a surtout à blâmer dans le caractère et les productions d'Eusèbe. Il me tarde d'arriver à ce qui recommande sa mémoire, à la plus grande portion de ses écrits.

Le plus précieux pour nous, sans contredit, est son *Histoire ecclésiastique*. — Il va nous

exposer lui-même le plan qu'il a suivi dans cette composition importante.

« Je me propose d'écrire la succession des « Evêques depuis les Apôtres jusqu'à nos jours; « de noter ce qui s'est passé de plus considé- « rable pendant cet intervalle de temps dans « l'Église ; de parler des hommes qui ont an- « noncé la Parole de Dieu de vive voix et par « écrit, de ceux qui entraînés par l'erreur ont « annoncé de fausses doctrines, et comme des « loups ravissans ont dévasté le troupeau du « Seigneur, des calamités qui ont fondu sur « les Juifs en punition du crime qu'ils avaient « commis contre le Sauveur, des persécutions « que les Païens ont suscitées à la religion chré- « tienne, des saints martyrs qui ont répandu « leur sang pour sa défense, et de la haute « protection que cette religion divine n'a cessé « de recevoir d'en haut: je commencerai par « l'incarnation de Jésus-Christ, notre Sauveur « et notre Maître. Mon entreprise est hardie, « elle est au-dessus de mes forces : aussi con- « jure-je Dieu de m'y conduire comme dans un « chemin désert qui n'a encore été frayé par « personne. Quelques Mémoires particuliers « sur un certain nombre d'événemens, voilà « tout ce que nous possédons sur ces temps

« écoulés ; ce sont de faibles lumières qui ap-
« paraissent de loin en loin pour éclairer
« quelques époques : je recueillerai dans ces
« Mémoires tout ce qui pourra convenir à mon
« sujet. Le travail auquel je me livre me pa-
« raît d'autant plus opportun, que personne
« encore, que je sache, ne songe à en entre-
« prendre un semblable [1]. »

Il avait le sentiment de la haute mission dont il s'était chargé ; il dit ailleurs :

« Les autres historiens ont eu à raconter
« des combats, des victoires, des trophées,
« les grandes actions des capitaines et des sol-
« dats qui ont répandu leur sang pour la con-
« servation de leurs biens et pour la gloire de
« leur patrie. Mais moi, qui ai entrepris l'his-
« toire d'un état tout céleste et divin, je dé-
« cris des guerres saintes qui conduisent à la
» seule paix véritable, à la paix spirituelle ;
« des combats livrés pour la défense, non des
« possessions passagères de ce monde, mais
« de la vérité qui est éternelle ; des trophées
« érigés contre les puissances invisibles ; des
« couronnes incorruptibles et éternelles [2]. »

[1] Eusèbe de Césarée, *Hist. ecclésiastique*, liv. I, chap. I.

[2] *Ibid.* liv. v, Préface.

Pour juger de quelle importance est pour nous ce travail d'Eusèbe, il faut réfléchir à l'immense lacune qui existerait dans les annales du Christianisme, s'il n'eût pas été entrepris. Car c'est l'évêque de Césarée qui nous a transmis la plupart des renseignemens que nous possédons sur le second et le troisième siècle de l'Église, et sur la fin du premier. Que d'actes importans il nous a conservés! que de détails touchans sur les combats et la fin des martyrs! que de lettres d'un puissant intérêt! que de fragmens précieux des écrivains anciens dont les œuvres ont péri! que de trésors, en un mot, nous offre cette histoire!

Telle est l'exactitude qui la distingue, que les historiens ecclésiastiques venus après Eusèbe, Socrate, Sozomène, Théodoret, etc., n'ont pas même songé à revenir sur les temps explorés par lui, n'ont pas cru pouvoir rien ajouter à ses recherches, et ne commencent leurs récits que là où finissent les siens.

Que dans une production d'aussi longue haleine, il se soit glissé quelques erreurs, c'est ce qu'il était presque impossible d'éviter: mais elles ne sont ni nombreuses ni graves, et portent sur quelques dates plutôt que sur les faits.

D'autres compositions historiques ont encore occupé Eusèbe. On a de lui :

Une *Chronique* présentant les faits les plus mémorables arrivés chez toutes les nations depuis le commencement du monde jusqu'à la 20e année de Constantin. L'ouvrage original est perdu ; il nous en reste une traduction latine de Jérôme, continuée jusqu'au 6e consulat de Valentinien et de Valens.

Une *Vie de Constantin* en 4 livres. Qu'on n'y cherche pas de l'impartialité : l'auteur avait flatté Constantin pendant sa vie, il le flatte après sa mort, et ne donne qu'une idée inexacte de ce que fut ce prince. « On ne se « trompera pas sur son compte, » a dit Fleury avec son sens droit ordinaire[1], « en croyant « le mal qu'en dit Eusèbe, et le bien qu'en « dit Zosyme[2] ». Rien de plus juste : seulement je ne sais trop de quoi se composerait une histoire de cet Empereur, qui se trouverait réduite à ces seuls élémens.

Un *Panégyrique de Constantin*. Voilà le titre qu'il aurait fallu donner à l'écrit précé-

[1] Dans son *Hist. ecclésiastique*, tom. III, p. 232.

[2] Zosyme, écrivain païen du ve siècle, auteur d'une Histoire romaine, s'est montré le détracteur passionné des empereurs chrétiens, surtout de Constantin et de Théodose.

dent. Celui-ci est l'un des plus faibles qui soient sortis de la plume d'Eusèbe. Il y règne peu de méthode, beaucoup de diffusion ; la marche en est constamment ralentie par de longues discussions théologiques.

Si l'on veut chercher le talent d'Eusèbe là où il s'est déployé avec le plus d'avantage, il faut lire sa *Préparation évangélique* et sa *Démonstration évangélique*. Dans les xv livres de sa *Préparation*, il renverse les superstitions païennes, il en montre toute la folie[1] ; il conduit ses lecteurs à la première révélation, donnée au peuple hébreu, et il en fait sentir l'excellence[2]. Puis, dans sa *Démonstration* il prouve (en s'adressant d'une façon particulière aux Juifs) qu'on ne peut admettre la divinité des livres de l'Ancienne Alliance, et les étudier avec un esprit libre de préventions, sans être irrésistiblement amené à la foi chrétienne. « Car, du commencement de ces livres à la fin, que retrouve-t-on sans cesse, si ce n'est Jésus-Christ ? Partout on le voit ou figuré ou prédit. Les oracles, les cérémonies, les grands personnages de la loi n'annoncent que lui. Adam nous parle de la

[1] C'est la matière des six premiers livres.
[2] C'est le sujet des neuf derniers livres.

postérité innombrable dont ce divin Sauveur devait être spirituellement le père; Abel, de son innocence et de son martyre; Noé, de la réparation du genre humain opérée par lui; Abraham, des bénédictions merveilleuses attachées à sa personne; Melchisèdec, de sa souveraine sacrificature; Isaac, de son sacrifice; Jacob, des élus dont il est le chef; Joseph, de la haine violente de ses frères selon la chair; Moïse, de sa qualité de législateur; Job, de ses souffrances et de son abandon; la plupart des Prophètes, des persécutions dont il ne cessa d'être l'objet; David, de sa royauté et de ses victoires; Salomon, du nouveau temple qu'il s'est consacré dans le cœur des fidèles; Jonas, de ses trois jours de sépulture et de sa résurrection. Les tables de la loi, la manne du désert, la colonne lumineuse, le serpent d'airain, la Pâque, proclament à l'envi les graces sans nombre dont il devait être la source. Et ce qu'il y a de plus admirable, c'est que les divers événemens de sa vie se trouvent annoncés dans ces mêmes livres avec une exactitude incomparable. Le temps où il devait paraître, la famille dont il devait naître, le lieu où il devait venir au monde, son précurseur, ses prodiges, ses opprobres, le genre de sa mort, les cir-

constances de son supplice, le triomphe de son Église, tout avait été raconté un grand nombre de siècles avant l'événement. Et Jésus ayant réalisé toutes ces prédictions, ayant réuni dans sa personne les traits en apparence inconciliables sous lesquels les prophètes avaient représenté le grand Libérateur des humains, il ne reste aucune excuse à l'incrédulité de la synagogue». — Il faut lire cet ouvrage pour bien juger du jour qu'il répand sur les livres de l'Ancien Testament. Partout Eusèbe y retrouve le divin *Chef et le consommateur de notre foi* [1]. Si, dans un petit nombre d'occasions, il tombe dans quelques sens un peu forcés et arbitraires, le plus souvent ses explications sont simples et parfaitement naturelles. Son style, qui, dans ses autres écrits, est assez lâche, et sans éclat, prend dans celui-ci quelque chose de ferme, d'animé, de digne, qu'il semble emprunter aux livres merveilleux dont il avait dû se nourrir pour la composition de son travail. Malheureusement il ne nous est parvenu qu'incomplet. Des vingt livres dont se composait cette *Démonstration évangélique*, il ne nous reste que les dix premiers.

[1] Hébr. XII, 2.

Un grand nombre d'autres écrits sont sortis de la plume d'Eusèbe : un *Traité contre Hiéroclès*, philosophe païen; *Trente livres contre Porphyre;* un livre des *Topiques;* une *Nomenclature des peuples suivant les livres des Hébreux;* une *Topographie de la Judée et du temple;* une *Concordance des quatre Evangélistes;* un *Cycle pascal;* des *Commentaires sur les psaumes;* des *Commentaires sur Esaïe*, en dix livres; *Cinq livres sur l'Incarnation; Cinq livres contre Marcel d'Ancyre;* une *Apologie d'Origène*, à laquelle avait coopéré son ami Pamphile; une *Vie de Pamphile.* La plupart de ces ouvrages ne sont pas arrivés jusqu'à nous; et nous ne les connaissons que par Jérôme, qui les cite fréquemment, qui en transcrit des fragmens plus ou moins considérables, et qui paraît s'en être utilement servi dans la composition de ses propres ouvrages.

Pour suffire à de pareils travaux, il fallait un homme aussi laborieux qu'Eusèbe; pour traiter avec succès des sujets fort divers, il fallait une instruction aussi forte que la sienne. Que n'a-t-il uni, dans toutes ses productions, à l'érudition dont il était abondamment pourvu, une parfaite pureté de doctrine! et pourquoi faut-il répéter avec Jérôme: « *Vir*

« *doctis simus Eusebius; doctissimum dico*,
« *non catholicum;* » « Eusèbe fut un homme
« éminemment savant, je dis éminemment sa-
« vant, et non pas orthodoxe.[1] »

Il mourut vers l'an 338; d'autres disent vers l'an 340.

V.

Hilaire,

ÉVÊQUE DE POITIERS.

On ne peut lire, sans un vif intérêt, ce que nous raconte Hilaire de sa conversion à la foi chrétienne, dans son 1er livre *de la Trinité*.—Il était né à Poitiers, d'une des familles les plus considérées de la Gaule, mais encore païenne. Il avait fait d'excellentes études, et avait acquis des connaissances variées et nombreuses. Il avait uni son sort à celui d'une femme chérie, et en avait eu une fille nommée Apra. Ne pouvait-il pas se juger heureux? Oui, si, comme il le crut un instant, « l'état

[1] Jérôme, *Apologie contre Rufin*.

« le plus désirable est le repos dans l'abon-
« dance. » Mais que ce repos devient à charge à celui que tourmentent sans cesse de nouveaux désirs, et qui ignore où est la source de la vraie paix! Et que cette abondance devient fastidieuse à celui qui n'a pu jouir des biens de la terre sans s'en lasser, sans en reconnaître la vanité, le néant! D'ailleurs, ainsi que l'observe Hilaire, « un tel bonheur nous « est commun avec les brutes ». Il ajoute : « Je « compris bientôt que la félicité de l'homme « devait être plus relevée, et je la cherchai « dans l'étude de la vérité et dans la pratique « de la vertu ». — C'était là un rayon de lumière qui lui arrivait au sein des ténèbres du Paganisme où il était encore retenu ; c'était une première grace qui lui était accordée, et qui pouvait devenir pour lui d'un prix immense s'il ne la repoussait pas. Bien qu'il ne sût point encore par qui elle lui était départie, il se garda de l'étouffer, comme tant d'hommes qui, de même que lui, se sentent saisis d'un secret et inexprimable malaise au milieu des joies mondaines qu'ils poursuivent ; à qui se trouve révélé, par le vide de ces fausses joies et par les amertumes qui les accompagnent, qu'une plus noble destination

était la leur; mais qui dédaignent cet avertissement, et se replongent dans la vie d'étourdissement et de déception dont ils ont pris la funeste habitude. Ainsi n'agit point Hilaire : ce ne fut pas en vain que retentit au fond de son cœur la voix secrète qui lui disait que les biens d'ici-bas ne pouvaient le rendre heureux, et que son premier soin devait être de connaître l'Auteur de son existence. Il se livra à cette étude. Il eut promptement découvert « l'extravagance de tout ce « que les Païens enseignaient touchant la Di- « vinité »; et il vint jusqu'à reconnaître « qu'il « ne pouvait y avoir qu'un Dieu unique et « éternel ». Mais tout demeurait vague dans les idées qu'il se formait de ce grand Etre et des rapports qui l'unissaient à lui; car il n'appartient plus à l'homme depuis sa chute, de trouver Dieu, de le connaître tel qu'il est; il ne peut recevoir cette connaissance que de Dieu même. Heureusement, les livres de l'Ancien Testament tombèrent alors entre les mains d'Hilaire; il les étudia avidement; et il nous apprend avec quel saisissement, « avec « quels bienheureux transports, il lut dans les « écrits de Moyse cette déclaration de l'Eter-

« nel lui-même : JE SUIS CELUI QUI SUIS[1] ; et « dans Esaïe : *Le ciel est mon trône, et la terre « est le marche-pied de mes pieds*[2] ; et dans les « psaumes, ces paroles du Roi-Prophète ins- « piré d'enhaut : *Où irai-je loin de ton Es- « prit ? Où fuirai-je loin de ta face ? Si je « monte aux cieux, tu y es ; si je me couche « dans le sépulcre, t'y voilà. Si je prends les « ailes de l'aube du jour, et que je me loge à « l'extrémité de la mer, là même ta main me « conduira, et ta droite me saisira. Si je dis : au « moins les ténèbres me couvriront ; voici, la nuit « même sera une lumière tout autour de moi*[3] ». « Ces paroles, » continue Hilaire, « me firent « comprendre que Dieu est au-delà de tout, en « tout, partout : que tout lui est soumis ; qu'il « est la source de toute beauté, et la beauté « souveraine et incompréhensible ». — Ce fut un grand rafraîchissement pour son ame, que de tenir ainsi immédiatement du Seigneur la révélation de ses perfections infinies ; et toutefois, la paix n'était point devenue son partage. Plus il trouvait de charme à méditer les merveilleux attributs du grand Etre qu'il avait appris à connaître, plus il goûtait de bonheur

[1] Exode, III, 14. — [2] Esaïe, LXVI, 1. — [3] Ps. CXXXIX, 7, 8, 9, 10 et 11.

à s'approcher de lui par ses pensées, et plus il désirait vivement de lui être véritablement et pleinement uni dans le ciel. Mais dès qu'il rentrait en lui-même, que d'indignité, que de misère, que de souillures il y rencontrait! et comment espérer de pouvoir jamais atteindre au bien suprême qui était devenu l'objet de tous ses vœux?—« J'étais livré », ajoute-t-il, « à « ces perplexités cruelles, quand les écrits des « Evangélistes et des Apôtres me firent trou- « ver plus encore que je n'eusse osé espérer, « surtout le commencement de l'Evangile se- « lon saint Jean, où j'appris que Dieu avait un « Fils qui lui est coéternel et consubstantiel; « et que ce Fils, le Verbe de Dieu, avait dai- « gné se faire homme, afin que l'homme pût « devenir enfant de Dieu ». Dès que Christ lui eût été révélé avec toute la plénitude de vertu qui réside en lui, avec l'immense miséricorde dont il a été ému envers nous, alors, mais alors seulement, il se sentit *soulagé*, alors il trouva *le repos de son ame*[1].

Nous venons de voir (comme l'a dit un des écrivains les plus distingués de notre époque) Hilaire « faire lui-même, pour ainsi « dire, la confession de son esprit, en mon-

[1] Matth. XI, 27, 28.

« trant comment il est passé du mépris des « plaisirs sensuels à la recherche de la Divi« nité ; de cette recherche à la croyance d'un « seul Dieu; de cette croyance à celle d'un « divin Médiateur[1] ». Mais ne serait-ce là pour nous qu'une contemplation fugitive? la laisserions-nous passer sans un retour sérieux sur nous-mêmes? Si nous étions encore les esclaves du monde; si nous n'avions pris encore nul souci de notre ame immortelle; si nous n'avions point encore cherché et trouvé Christ, unique source de la paix dès ici-bas, du bonheur pour l'éternité, ne nous laisserions-nous point éclairer par l'exemple d'Hilaire? Ah! ce n'est pas lui seulement, c'est une foule innombrable de témoins qui, de tous les points de la terre, se lèvent à la fois pour nous certifier que leur vie n'a été qu'une longue agitation, et trop souvent qu'une pénible amertume, tant qu'ils ont été le jouet des intérêts périssables d'ici-bas; qu'ils n'ont goûté de joies véritables et intimes que du moment où ils ont connu leur Sauveur, et que par lui ils ont pu porter un regard as-

[1] M. Villemain, de l'Acad. franç., *Nouveaux Mélanges historiques et littéraires*, tom. II, pag. 318. (Edit. in-18).

suré sur les biens infinis, éternels, dont il leur a acquis la possession; que toutes choses leur semblent une vile poussière en comparaison de sa connaissance et de l'amour qui les unit à lui[1]; qu'ils n'échangeraient pas cette connaissance et cet amour contre tous les trésors que le monde pourrait leur offrir. Est-elle à dédaigner (qu'on daigne y réfléchir!) cette expérience qui, depuis dix-huit siècles, SE REPRODUIT TOUJOURS LA MÊME? N'est-ce donc rien que d'avoir trouvé un port tranquille, dans un monde où se déchaînent tant et de si violens orages? que de posséder au-dedans de soi un principe de sérénité et de paix qui jamais ne défaut, même au milieu des calamités en apparence les plus déplorables? que de pouvoir contempler la mort sans aucun effroi, et l'avenir avec délices? O vous qui, aujourd'hui ballottés par les flots tumultueux de vos passions, serez portés demain au pied du tribunal de votre Dieu pour y rendre compte de l'emploi de vos jours, n'écouterez-vous point la voix de ceux de vos compagnons de voyage qui vous conjurent d'embrasser comme eux, tandis qu'il en est temps, l'ancre de miséricorde et de salut près de laquelle ils trouvent

[1] Phil. III, 8.

dès ici-bas un si doux repos, gage et avant-goût du repos merveilleux qui leur est préparé pour l'éternité tout entière?

Hilaire, arrivé au terme de ses vœux, toujours plus heureux à mesure qu'il lui était donné de se pénétrer plus intimement de l'esprit de l'Evangile, se hâta de confesser publiquement sa foi, d'embrasser le Christianisme. Il eut la consolation de voir sa femme et sa fille partager ses convictions nouvelles et le bonheur qu'elles lui apportaient.

On sait combien l'homme du monde, lorsqu'il a obtenu les dignités, les richesses, qu'il poursuit avec tant d'ardeur, se montre jaloux de leur jouissance exclusive. Mais dès que le fidèle est entré en possession du trésor inestimable de la foi, son plus vif désir est de le communiquer à ses semblables. L'amour immense dont Christ l'a aimé, allumant en son cœur un amour ardent pour ses frères, il voudrait que tous participassent aux sentimens qui font sa joie. Aussi Hilaire, depuis sa conversion, semait-il en tous lieux les germes de la vérité, pressé de la faire connaître et goûter à ceux qui lui étaient étrangers encore. Ses paroles avaient d'autant plus d'autorité, que sa conduite attestait la plénitude de

sa foi. Ses mœurs étaient changées; il était devenu un *homme nouveau*.

« C'était le caractère de cette époque » (ne devrait-ce pas être celui de toutes les époques?) « et la puissance du culte *chrétien*, « qu'il eût nécessairement pour ministres les « plus croyans de ses prosélytes[1] ». — Le siége de Poitiers étant devenu vacant, tous les regards se tournèrent vers Hilaire, qui fut nommé évêque de cette ville par le suffrage unanime du peuple[2]. Il fut appelé à cette charge l'an 350 selon les uns, l'an 355 selon d'autres.

Alors régnait Constance. Ce prince, qui avait partagé un moment l'héritage de Constantin son père avec Constantin le jeune et Constant, le possédait seul depuis la mort de ses frères. Séduit par les opinions des novateurs, n'ayant aucune foi bien arrêtée, se laissant subjuguer tour-à-tour par les Ariens et les semi-Ariens, il n'éprouvait qu'un sentiment toujours le même, une vive haine pour la doctrine orthodoxe: il travaillait de tout son pouvoir à la déraciner des cœurs, il la

[1] M. Villemain, *Nouveaux Mélanges historiques et littéraires*, tom. II, pag. 318.

[2] Fortunat, *Vie d'Hilaire*, liv. I.

poursuivait dans ses ministres fidèles, il condamnait ces derniers à l'exil. L'Eglise gémissait sous de nouvelles persécutions, à peine croyables sous un Empereur qui se disait Chrétien.

Cependant la Gaule, province reculée de l'empire, et que ménageait Constance par des motifs politiques, se ressentait moins de sa cruelle intolérance. Il n'eût tenu qu'à Hilaire d'échapper aux actes iniques qu'elle lui inspirait, et de vivre tranquille, même sans trahir notablement sa foi, en se contentant de ne pas la manifester trop hautement. Mais la plus légère apparence de duplicité peut-elle trouver accès dans le cœur d'un pasteur digne de ce nom? Est-ce quand un dogme sacré est attaqué, est poursuivi, qu'il est permis à une bouche fidèle de se tenir fermée? Ne sait-on pas le sort réservé à ceux qui n'auront pas confessé ici-bas la gloire, toute la gloire de leur divin Maître? Et n'est-ce pas un honneur insigne, et une bénédiction réelle, que d'avoir à souffrir pour la vérité[1], quand on se porte à sa défense sans ostentation, sans passion, sans nulle irritation contre ses adversaires, dans l'unique but de lui

[1] Matth. v, 10-12.

rendre hommage, et de faire prévaloir ses droits, si possible?

Aussi Hilaire n'eut-il pas la lâcheté de cacher le moins du monde ses sentimens : nul évêque dans les Gaules ne se montra défenseur plus ferme de la foi orthodoxe. Il fit plus; et poursuivi par la douloureuse pensée que chaque jour ses frères étaient exposés à de cruels traitemens dans les autres parties de l'empire; n'oubliant pas que *lorsqu'un des membres* de l'Eglise *souffre, tous les autres membres* doivent compatir à ses maux [1], il s'adressa directement à Constance.

« Seigneur, lui écrivit-il, j'ose vous conju-
« rer de faire cesser les persécutions que les
« Eglises orthodoxes ont à souffrir. Daignez
« ordonner que les gouverneurs de province
« et les juges, chargés des affaires civiles, et
« n'ayant à s'occuper que d'elles, n'aient plus
« la témérité de s'immiscer dans les affaires
« ecclésiastiques, et d'employer les menaces
« et les tourmens pour vaincre le courage
« qu'inspire la possession de la vérité. Ne sen-
« tez-vous pas combien il est contraire à toute
« justice de violenter les consciences? N'é-
« couterez-vous pas avec quelque faveur ces

[1] 1 Cor. XII, 26.

« cris qui s'élèvent de toutes parts : Je suis
« Chrétien, et non pas Arien ; j'aime mieux
« mourir que de sacrifier le dépôt sacré de ma
« foi ? Et votre équité déniera-t-elle à des
« hommes paisibles le droit de demeurer atta-
« chés à ceux de leurs évêques qui les nour-
« rissent de la pure doctrine évangélique » ?

L'écrit dont nous venons de citer quelques passages est de l'an 355.

Quoique l'hérésie arienne eût infecté la Gaule bien moins que l'Orient, quelques évêques s'étaient laissé gagner par elle. A leur tête était Saturnin, évêque d'Arles. Irrité contre Hilaire qui, dans le Concile de Béziers, tenu l'an 356, avait repoussé avec calme, mais avec force, ses opinions dangereuses, il l'accusa auprès de Constance. L'Empereur ne songea pas même à examiner si ces imputations calomnieuses avaient quelque fondement ; il prononça le bannissement d'Hilaire, et le relégua dans la Phrygie [1].

Là, sa plus vive peine était la crainte que les Eglises de sa patrie ne vinssent à déchoir de la pureté de leur foi. Aussi écrivait-il sans cesse aux évêques ses collègues, pour les conjurer de résister courageusement à l'erreur.

[1] Sulpice-Sévère, *Hist. sacrée*, liv. II.

Mais il ne recevait d'eux aucune réponse. Ce silence lui semblait de fâcheux augure. Enfin, au bout de trois ans, il apprit d'eux que la difficulté des communications était la seule cause du retard de leurs lettres; que la doctrine orthodoxe continuait à être professée hautement dans leurs Eglises; qu'une confession de foi arienne, que l'Empereur venait de leur envoyer pour être signée par eux, avait été repoussée et condamnée; enfin, ils le priaient de leur donner quelques détails sur la situation des Eglises d'Orient, et de leur expliquer ce que signifiait cette multitude de symboles qu'on ne se lassait pas de rédiger, depuis le Concile de Nicée qui avait dû mettre un terme à tout débat sur ces graves questions.

Pour répondre à leurs vœux, Hilaire composa son *Traité des Synodes*, qu'il leur envoya. Il y passa en revue les divers formulaires de foi dont ces évêques désiraient avoir connaissance; il accompagna chacun d'eux des éclaircissemens convenables; et, dans cet examen, il fit paraître un esprit de conciliation singulièrement remarquable; ne condamnant que ce qui devait être nécessairement condamné; interprétant favorablement

tout ce qui était susceptible de l'être; se montrant jaloux, non d'aigrir les semi-Ariens, auteurs de quelques-uns de ces formulaires, mais de les ramener à la doctrine orthodoxe, dont plusieurs ne paraissaient pas fort éloignés.

Durant son exil en Phrygie, un ouvrage encore plus important avait occupé ses loisirs, je veux parler de son *Traité de la Trinité*. C'est le plus remarquable de ses écrits. Il ne se dissimulait pas toutes les difficultés d'un pareil sujet. Ce sont *les hauteurs des cieux* : est-ce à l'homme à s'en approcher autrement que par l'adoration et par l'amour ? Mais des esprits téméraires s'étaient emparés des vérités les plus augustes pour les abaisser au niveau de leurs étroites conceptions : il fallait les rétablir telles qu'elles nous ont été révélées d'en haut; et par les déclarations réitérées de la Parole sainte, fermer la bouche aux novateurs. C'est ce qu'entreprit Hilaire, avec cette espèce de tremblement qui saisit le fidèle chaque fois qu'il a à s'approcher de ces profondeurs mystérieuses et sacrées. Il écrivait :

« Ne suffisait-il donc pas à la foi que le Sei-
« gneur se fût expliqué par ces paroles expres-
« ses adressées à ses Apôtres : *Allez, enseignez*

« *toutes les nations*, *les baptisant* AU NOM DU « PÈRE, DU FILS, ET DU ST.-ESPRIT [1]. Que fal- « lait-il davantage? Que pouvait-on deman- « der de plus clair que ce symbole du salut? « Et quelles obscurités, quelles équivoques « pouvaient rester après une déclaration aus- « si solennelle? Les termes sont rigoureux, « l'ordre des personnes est déterminé, leur « nature exprimée avec précision. Mais l'au- « dace des hérétiques nous oblige à dépasser « la loi, à traiter de choses au-dessus du lan- « gage humain, à chercher à expliquer des mys- « tères qu'il n'est pas permis d'approfondir. Et « quand on devrait se borner à croire, et à « vivre d'une manière conforme à ce qui nous « a été prescrit, à adorer le Père et le Fils, à « solliciter les graces du Saint-Esprit, nous « nous voyons contraints d'employer nos fai- « bles raisonnemens à la défense d'une doc- « trine qui surpasse toutes les pensées de « l'homme, et de paraître téméraires, parce « que d'autres l'ont été [2].

Dans ces lignes dictées par une raison si haute et si saine, Hilaire donnait une garantie de la sagesse qu'il apporterait dans son tra-

[1] Matth. XXVIII, 19.
[2] Hilaire, *De la Trinité*, liv. II.

vail; et cette garantie, il l'a tenue. « Notre « doctrine, » déclare-t-il dès l'entrée de son ouvrage, « sera puisée uniquement dans la « Parole sainte. Nous n'avons pas d'autres « témoignages à produire que ceux de l'Etre « souverain qui seul se conçoit bien lui-même, « et qu'on ne peut connaître que par la révé- « lation qu'il a daigné nous faire de son es- « sence ineffable. Toute comparaison à la- « quelle on aurait recours pour éclaircir le « sujet qui nous occupe, sympathiserait peut- « être avec la faiblesse de l'homme, mais reste- « rait fort au-dessous de l'idée que nous devons « nous faire de Dieu [1]. » C'est donc sur l'Ecriture seule qu'il s'appuie, soit pour établir la vérité qu'il avait à défendre, soit pour réfuter les objections de ses adversaires. Ce traité, divisé en 12 livres, est le produit d'une foi pure, unie à un beau talent.

L'an 359, un nouveau Concile vint à être convoqué à Séleucie. Le gouverneur de Phrygie, ayant reçu l'ordre d'y appeler tous les évêques de sa province, comprit Hilaire dans cette invitation. Ce dernier se rendit en conséquence à Séleucie [2]. Il y trouva les esprits

[1] Hilaire, *De la Trinité*, liv. 1.
[2] Sulpice-Sévère, *Hist. sacrée*, liv. 11.

fort divisés ; il y soutint avec sa fermeté ordinaire la doctrine orthodoxe : puis il passa à Constantinople pour savoir ce que l'Empereur ordonnerait de lui. Il avait à cœur de dissiper les calomnies dont il avait été l'objet, mais surtout, de faire entendre la vérité dans le lieu même où l'hérésie arienne avait ses principaux appuis, d'engager une conférence publique où la foi évangélique pût être enfin vengée des attaques perpétuelles de ses adversaires. Le moment était d'autant mieux choisi pour cela, que la capitale de l'empire voyait un Concile (encore un Concile!) se former alors dans son sein. Hilaire adressa ses vœux à l'Empereur dans une requête dont voici quelques fragmens :

« Bien qu'exilé, je suis évêque. Mon exil « n'est pas la punition de quelque méfait ; c'est « le produit de basses intrigues. L'auteur de « cette cabale est actuellement ici [1]. Je suis « prêt à démontrer, Seigneur, que lorsque « vous avez prononcé mon bannissement, vo« tre religion a été complètement surprise. Si « j'ai fait quelque chose qui soit indigne, je « ne dis pas du caractère sacré de l'épiscopat, « mais de la piété du plus simple fidèle, loin

[1] Saturnin d'Arles.

« d'implorer la grace d'être conservé dans le « sacerdoce, je demande à vieillir dans la pé- « nitence au rang des laïques. Heureusement « j'ai tous les moyens de confondre mon ac- « cusateur, et de le convaincre en face de « calomnie. Prince, daignez m'ouïr à ce sujet « au moment que vous jugerez convenable, « et de la manière qu'il vous plaira d'ordonner.

« Toutefois, un objet d'une bien autre impor- « tance me préoccupe plus vivement. Effrayé, « d'un côté, par le danger où je vois le monde « chrétien, et pénétré de la crainte des juge- « mens de Dieu qui punit dans un évêque un « criminel silence; pressé, de l'autre, par mon « zèle pour votre salut et pour celui de tous les « hommes, je demande à vous faire connaître la « foi qu'on s'efforce de défigurer à vos yeux. « Vous interrogez des hommes qui prêchent « leurs propres conceptions, nullement les « paroles de la vérité éternelle; et qui enga- « gent le monde entier dans un cercle d'er- « reurs toujours renaissantes. Aussi, la grace « que j'implore de Votre Majesté, c'est qu'elle « daigne m'accorder une audience en présence « du Concile qui se tient dans ce moment à « Constantinople; m'engageant à ne me servir, « pour prouver la foi de l'Eglise, d'aucunes

« autres paroles que de celles de Jésus-Christ, « dont j'ai l'honneur d'être l'exilé et le mi- « nistre. Dans le vase de terre le plus indigne « peut se rencontrer un précieux trésor. « Dieu a bien voulu emprunter l'organe de « quelques pécheurs pour manifester ses ora- « cles. Prince, vous cherchez la foi ; vous la « trouverez, non dans les nouveaux formu- « laires, mais dans le dépôt des livres que le « Seigneur a dictés. Elle n'est pas dans les « commentaires de la philosophie, mais dans « l'Evangile. »

Les évêques ariens n'avaient garde de se commettre avec un adversaire tel qu'Hilaire. Jaloux de se débarrasser de lui à tout prix, ils engagèrent l'Empereur à le renvoyer dans son Eglise, sans que la sentence de son exil en fût pour cela révoquée. Ils croyaient tout gagner, en le retenant dans une province aussi éloignée du centre de leurs intrigues que la Gaule [1].

Hilaire se disposa à partir : mais en voyant l'erreur régner en souveraine à la cour, l'Empereur s'arroger le droit de maîtriser les consciences, et tendre avec une inconcevable ardeur à détruire dans les cœurs la foi orthodoxe;

[1] Sulpice-Sévère, *Hist. sacrée*, liv. II.

en voyant une foule d'évêques fidèles accablés de persécutions et d'outrages, il ne put contenir la douleur profonde dont il se sentait pénétré; il l'exhala dans un écrit destiné à être mis sous les yeux de Constance; et cette fois, je dois le dire, il se départit de la noble modération qui lui était habituelle. Que d'autres se fassent ici ses apologistes (ils ne lui ont pas manqué), je ne saurais me joindre à eux. Non : donner au Prince sous les lois duquel la Providence l'avait appelé à vivre, le nom d'*Antechrist*, ce n'était plus de la liberté chrétienne, c'était un écart réel. Écart d'autant plus fâcheux, que l'homme qui se le permettait était environné de plus de considération et la méritait davantage; et qu'un pareil exemple, précisément parce qu'il partait de haut, et qu'il se présentait sous l'escorte d'éminentes vertus, était propre à enhardir d'autres hommes, n'ayant d'évêques que le nom, obéissant à des passions toutes terrestres, toutes charnelles. De tels hommes se sont-ils rencontrés? ont-ils dépassé de beaucoup le précédent que leur avait fourni Hilaire? l'histoire ecclésiastique du moyen âge est là pour nous le dire.

Mais c'est trop m'arrêter à une tache passagère que présente une belle vie. Pour re-

venir à l'écrit qui a amené ces réflexions, j'ajouterai qu'à côté de ce qu'il offre de répréhensible, il renferme de grandes vérités, exprimées avec une vive énergie. On trouvera les morceaux les plus saillans de cette *Requête* ou de cette *Invective*, comme on l'a également nommée, dans la seconde section de ce volume (sous le N° xx).

Ce fut une grande joie pour Hilaire que de se retrouver au milieu de son troupeau (il y reparut l'an 360); et une grande joie pour son Église, que de revoir à sa tête un pasteur aussi fidèle, aussi zélé, aussi dévoué au salut des ames que lui. Les évêques ses confrères n'avaient pas souffert que, durant son absence, on lui nommât un successeur; il reprit donc sans empêchement ses fonctions pastorales. Bien que l'influence arienne eût moins pesé sur la Gaule que sur d'autres provinces de l'empire, elle n'avait pas laissé de s'y faire sentir, dans les derniers temps surtout. Le pressant désir d'Hilaire était d'y remédier. Dans ce but, il convoqua divers Conciles (l'un d'eux fut tenu à Paris), où la vérité évangélique fut hautement reconnue et proclamée [1].

[1] Sulpice-Sévère, *Hist. sacrée*, liv. II.

Constance était mort le 3 novembre de l'an 361. Julien et Jovien avaient paru un moment sur la scène du monde, décorés d'une couronne; et bientôt ils avaient passé : tous deux étaient entrés dans ce monde où il n'importe guère d'avoir été ici-bas prince ou esclave, où la seule chose désirable est d'avoir été marqué du sceau de Christ[1]. Dès l'an 364, Valentinien avait pris les rênes de l'empire. C'était un prince attaché aux doctrines évangéliques, mais facile à prévenir. Hilaire ne tarda pas à l'éprouver.

Son zèle pour le rétablissement de la foi orthodoxe l'avait conduit en Italie, où il désirait poursuivre l'œuvre qu'il lui avait été donné d'amener à bien dans les Gaules. En 364, il se trouvait à Milan, où il s'efforçait de combattre les erreurs d'Auxence, évêque de cette ville, épris des doctrines ariennes. L'empereur s'étant rendu dans cette même ville, Auxence sut tellement s'emparer de son esprit, lui donner le change sur ses vrais sentimens, lui présenter Hilaire sous un jour désavantageux, qu'il en obtint un ordre qui enjoignait à l'évêque de Poitiers de s'éloigner sur-le-champ.

[1] Apocal. VII, 3.

C'était à ce pieux prélat, jadis exilé des Gaules par un prince arien, maintenant chassé d'Italie par un prince orthodoxe, qu'il appartenait de se demander, quel était donc cet étrange système qui, depuis le règne de Constantin, avait constamment fait intervenir les Empereurs au milieu des affaires religieuses, les avait détournés des soins de l'administration publique pour les mêler à des questions purement de dogme; c'était à lui qu'il appartenait de déplorer les conséquences d'un pareil système, aussi funeste à la religion, qu'onéreux à ceux qu'on avait poussés à l'adopter. Écoutons-le sur ce sujet : ses paroles sont bonnes à redire en tout temps.

« Déplorons les jours où nous sommes On « veut que Dieu ait besoin de la protec- « tion des hommes, et que l'Église de Jésus- « Christ ne puisse se passer de l'assistance des « grands du siècle. On l'invoque hautement. « Mais dites-moi, évêques qui vous croyez « tels, à quel appui humain les Apôtres ont- « ils eu recours pour prêcher l'Évangile? Sur « quelle puissance s'appuyaient-ils pour an- « noncer Jésus-Christ, et pour faire passer « presque toutes les nations du culte des ido- « les au culte du vrai Dieu? Cherchaient-ils

« leur force dans les palais des princes, eux « qui chantaient l'hymne d'action de graces « au fond des cachots, sous les fers dont leurs « mains étaient enchaînées, le corps tout ruis- « selant du sang dont les verges des bourreaux « l'avaient couvert? Etait-ce par des ordon- « nances impériales que Paul rassemblait une « Eglise pour son divin Maître? Ces fonda- « teurs de notre foi ne connaissaient que les « réduits obscurs où se réunissait leur timide « troupeau; et c'était de là qu'ils partaient « pour la conquête du monde, parcourant les « villes, les campagnes, et soumettant à la foi « des peuples entiers. Aujourd'hui, ô dou- « leur! il faut à la foi divine l'appui des grands « du siècle; Christ semble dépouillé de sa ver- « tu, parce qu'il plaît à l'intrigue de lui « chercher des protecteurs; c'est l'Eglise qui « menace du cachot, de l'exil; elle veut se « faire croire par force, elle que l'on croyait « jadis malgré les exils et les cachots [1].

Hilaire retourna à Poitiers. Il y exerça trois ou quatre ans encore son ministère évangélique; et l'an 367 ou 368, arriva pour lui ce moment qui nous attend tous, où le temps finit pour chaque enfant des hommes,

[1] Hilaire, *Livre contre Auxence.*

où l'éternité commence. Moment terrible pour qui meurt sans Christ, sans espérance ! Moment ineffable pour qui a écouté les appels d'un Sauveur plein de miséricorde, pour qui peut se jeter alors dans ses bras, et se sentir porté par lui jusque dans le séjour des délices suprêmes!

J'ai déja parlé de quelques-uns des ouvrages d'Hilaire, de ses *Douze livres sur la Trinité*, de son *Traité des synodes*, de ses trois *Requêtes à Constance*. On a de lui, en outre, des *Commentaires sur les Psaumes et sur saint Matthieu*, et un *Livre contre Auxence*, cet évêque arien dont nous avons parlé plus haut. Il avait aussi composé un *Commentaire sur Job*, qui ne nous est pas parvenu; un *Traité contre le médecin Dioscore et le préfet Salluste*, également perdu; et un autre *contre les évêques ariens Ursace et Valens*, où il faisait l'histoire des Conciles de Rimini et de Séleucie: il ne nous reste de ce dernier écrit que des fragmens.

Le caractère du talent d'Hilaire est l'énergie. Aussi Jérôme l'a-t-il nommé « le Rhône « de l'éloquence latine [1]. » L'impétuosité de ce

[1] Jérôme, *Préf. du II[e] livre de son Comment. sur l'Ep. aux Galates.*

fleuve caractérise assez bien, en effet, la marche habituellement vive et rapide de l'évêque de Poitiers. Par fois, cependant, sa manière change: elle devient traînante, embarrassée, obscure; et comme l'a dit le même Jérôme : « S'il y a souvent en lui une noblesse « qui approche de la poésie, on le voit, çà et « là, s'engager dans de longues périodes où « l'on a grand peine à le suivre [1]. »

J'ai loué sa doctrine. Presque toujours elle est irréprochable. Mais il était homme; et où est l'homme qui n'ait jamais failli? Dans l'appréhension où il était de porter atteinte à la gloire de son divin Maître, égaré par ce sentiment, il a conçu et avancé l'étrange opinion que le corps de Jésus-Christ a été étranger à l'impression de la douleur; qu'elle n'a pu avoir de prise sur lui. « Quand les coups tom« baient sur ses membres », a-t-il écrit, « quand « une plaie s'y formait, cela apportait bien « avec soi l'élan de la souffrance, mais ne lui « en causait point le sentiment; à peu près « comme quand une flèche perce de l'eau, « traverse du feu, fend l'air, elle perce, elle « traverse, elle entame, sans porter la moindre « atteinte à des élémens qui, par leur nature,

[1] Jérôme, *Lettre à Paulin.*

« ne peuvent recevoir de la flèche aucune « impression fâcheuse [1] ». Et ce n'est pas là une opinion qui lui échappe une fois et sans réflexion; il y revient dans d'autres écrits: « La passion de Christ », dit-il ailleurs, « a été « soufferte volontairement par lui, pour satis- « faire à la peine; mais elle n'a pu être accom- « pagnée d'aucun sentiment douloureux chez « celui qui l'a endurée [2] ». Et ailleurs encore: « Parce que Jésus souffre, on croit qu'il « éprouve une impression vraiment pénible; « mais il ne reçoit point cette impression, « car il est Dieu [3] ». Qu'on juge où conduirait une opinion semblable? Que deviendrait notre salut, si la passion de notre adorable Sauveur, qui en est l'unique fondement, n'avait été qu'une vaine image de passion, sans aucune réalité de souffrance?

C'est à de telles vues que faisait vraisemblablement allusion Jérôme, quand il écrivait : « Je n'ose reprendre Hilaire, même dans « les choses que je n'approuve pas [4] ». Pour que sa critique, d'ordinaire si indépendante,

[1] Hilaire, *De la Trinité*, liv. x.
[2] Ibid. *Comment. sur le Ps. LIII.*
[3] Ibid. *Comment. sur le Ps. CXXXVIII.*
[4] Jérôme, *Lettre CXLI.*

s'arrêtât devant la pensée de ce pieux évêque, il fallait qu'il lui reconnût, à tout autre égard, un mérite bien éminent. En effet, il a dit de lui, que, « soit par la noble confession de sa « foi, soit par la sagesse de sa conduite, soit « par l'éclat de son éloquence, il s'est rendu « célèbre dans toutes les contrées où s'étend « l'empire romain [1] ». Et il l'a appelé « le grand « soutien de l'Église dans les plus violentes « tempêtes [2] ». « Qui ne connaît », s'écrie Augustin, « un évêque aussi vénérable, un dé« fenseur aussi ferme de la foi orthodoxe, un « homme aussi distingué par les qualités les « plus rares, aussi célèbre dans le monde en« tier [3] » ? Cassien ajoute : « Hilaire a possédé « toutes les vertus chrétiennes ; il a été illustre « par son éloquence aussi bien que par sa vie ; « il s'est montré inébranlable dans la profes« sion de la vérité ; il a été véritablement un « grand homme [4] ».

[1] Jérôme, *Lettre CXLI.*
[2] Jérôme, *Comment. sur le Ps. LVII.*
[3] Augustin, *Six livres contre Julien*, liv. I, ch. III.
[4] Cassien, *Sur l'Incarnation*, liv. VII, chap. XXIV.

VI.

Athanase.

Je dirai aux hommes d'une foi timide qui, dans les jours d'orage où l'Église peut se rencontrer, craignent de manifester hautement leurs croyances, appréhendent de se compromettre : Voyez Athanase ; eût-il obtenu cette sainte renommée que le Seigneur a voulu qui fût attachée à son nom et qui a traversé les siècles, s'il n'eût pas embrassé la cause de son divin Maître avec toute la franchise et toute la fermeté dont il était capable ? — Je dirai aux hommes d'une foi chancelante, qui s'effraient des atteintes que quelques mains humaines essaient de porter aux vérités divines, qui les croient sérieusement menacées dès qu'il s'élève des voix plus ou moins nombreuses qui les contredisent : Voyez Athanase ; à l'époque où il vécut, l'une des vérités capitales du Christianisme ne fut-elle pas remise en question, fortement attaquée par quelques-uns de ceux-là même qui avaient charge de la défendre, honteusement délaissée par une foule

d'autres, poursuivie avec acharnement par l'un des princes qui régnèrent alors sur le monde civilisé et chrétien; et dans ces graves circonstances, craignit-il pour elle? douta-t-il un instant de son triomphe définitif? oublia-t-il que *le ciel et la terre passeront*, mais que pas une des *paroles* du Livre de Dieu ne *passera* jamais[1]? et ne se mit-il pas à la tête de ceux qui voulaient conserver l'Évangile, tout l'Évangile? — Je dirai à tous ceux qui liront ces pages avec le désir d'en retirer quelque fruit pour leur ame: Voyez Athanase, suivez-le dans les diverses circonstances de sa vie; et si les combats, les travaux, les rudes persécutions auxquelles il se vit exposé, effraient un moment vos pensées, souvenez-vous par qui il fut soutenu, et en qui l'on trouve toujours la même assistance; songez que les tribulations qu'il eut à essuyer, quelque rudes qu'elles aient été, ne sont maintenant pour lui qu'un songe évanoui pour jamais, et qu'elles l'ont conduit aux réalités merveilleuses, éternelles, dont le Seigneur a daigné le mettre en possession. Et si nous, à notre tour, nous avions quelques opprobres, quelques dangers, quelques traverses à craindre, pour demeurer

[1] Marc, XIII, 31.

fidèles à Celui à qui nous devons tout, de qui nous avons tout à espérer, tout à attendre hésiterions-nous ? reculerions-nous ? Non non ! la *vie* même ne doit point nous être *précieuse*[1], pourvu que nous gagnions Christ et avec lui, et par lui, le ciel, ses joies, ses ineffables béatitudes.—Ce n'est pas à dire que nous devions aller au-devant des périls, les appeler jamais par un zèle inconsidéré et téméraire ; nous montrerions par là que nous préférons notre volonté à celle de Dieu ; et en choisissant nous-mêmes notre voie, nous n'y trouverions ni force réelle pour nous soutenir, ni paix secrète pour soulager notre cœur : mais si, par une profession simple, calme et ferme, de la vérité évangélique, chaque fois que le moindre devoir nous appelle à la proclamer ou à la défendre, des croix se présentaient pour nous, alors, qu'importe? Christ serait là, toujours là, pour nous aider à les porter, et pour nous redire à quelle gloire ces croix nous mènent, et pour nous faire sentir combien sont heureux ceux qui ont à *souffrir* pour *lui*, (je dis, véritablement pour lui) puisque ce serait pour eux un gage qu'ils *régneront* un jour éternellement *avec lui*[2].

[1] Act. xx, 24. — [2] 2 Tim. II, 13.

Ce fut à Alexandrie qu'Athanase vit le jour, vers l'an 296 de notre ère. Les heureuses dispositions qu'il manifesta dès son premier âge, attirèrent les regards du vertueux évêque dont nous avons raconté plus haut la vie, d'Alexandre, qui l'appela auprès de sa personne [1]. Athanase étudia les lettres humaines autant qu'il le fallait pour développer son esprit, et pour acquérir par là un moyen précieux d'action sur ses semblables; mais il étudia avec une tout autre ardeur les lettres divines [2]. « Les livres de l'Ancien et du Nou« veau Testament devinrent sa lecture habi« tuelle », nous dit l'un de ses contemporains; « il les possédait tous plus à fond que les autres « n'en connaissent un seul en particulier [3]. » C'est ainsi qu'il se préparait au ministère sacré auquel il se destinait. — Il se trouvait pourvu de la charge de diacre, lorque le Concile de Nicée s'ouvrit. Nous avons vu [4] qu'il y accompagna l'évêque Alexandre; et que dans ce Concile où étaient réunis tant d'hommes éminens par leur piété et par leur savoir, il fut

[1] Sozomène, *Hist. de l'Eglise*, liv. II, chap. XVII.
[2] Théodoret, *Hist. de l'Eglise*, liv. I, chap. XXVI.
[3] Grégoire de Naziance, *XXIe Discours*.
[4] Pages 49 et 55 de ce volume.

compté, tout jeune qu'il était, parmi les plus pieux et les plus habiles; que personne ne soutint les doctrines évangéliques avec plus de talent et de succès que lui. Nous avons vu aussi [1] que cinq mois après la clôture du Concile, Alexandre, de retour à Alexandrie, se voyant sur son lit de mort, le désigna pour son successeur. Les suffrages unanimes du peuple confirmèrent ce choix. Toutefois, Athanase ne croyait pas y devoir accéder. D'autant plus humble qu'il était plus vraiment Chrétien, se jugeant au-dessous des fonctions augustes qui lui étaient destinées, parce qu'il en avait compris toute la gravité, il s'éloigna et se tint caché [2]. On découvrit sa retraite, et il se vit forcé de céder enfin aux instances d'une Eglise qui le réclamait toujours plus vivement pour son conducteur spirituel, et aux sollicitations d'une foule d'évêques qui lui montraient dans un appel si solennel, si général, la volonté même de Dieu [3]. Il fut consacré évêque d'Alexandrie le 27 décembre de l'an 326.

[1] Pages 66 et 67 de ce volume.

[2] Sozomène, *Hist. de l'Eglise*, liv. II, chap. XVII.

[3] *Lettre adressée* (l'an 339) *par le Concile d'Alexandrie aux Evêques de la Chrétienté*.

C'est Grégoire de Naziance qui va nous dire quel caractère il déploya dans ses nouvelles fonctions :

« Élevé à l'épiscopat, Athanase réalisa toutes les espérances qu'on avait conçues de « lui avant son élection. Si sa vertu était portée à une hauteur qu'il était difficile d'atteindre, son affabilité le rendait accessible « à chacun. Plein de bonté, toujours maître « de lui, facile à s'attendrir, insinuant dans « son langage, il unissait à la grace extérieure « sous laquelle on nous peint les anges, leurs « dispositions saintes. Ses remontrances mêlées de douceur, et ses éloges assaisonnés « de leçons, ne dépassaient jamais la plus juste « mesure. Il n'y avait ni mollesse dans sa complaisance, ni rudesse dans sa sévérité [1]. »

Le même auteur a dit : « En le faisant monter sur le siége d'Alexandrie, la Providence « le plaça en quelque sorte à la tête du monde chrétien [2]. » La suite de son histoire montrera combien il y a de vérité dans ces paroles.

Une ère nouvelle s'était ouverte pour l'Église. Avec Constantin, y étaient entrés une

[1] Grégoire de Naziance, *XXI*e *Discours*. — [2] Ibid.

foule d'hommes qui n'avaient pris de Chrétien que le nom, qui n'en avaient aucun des sentimens. A ces esprits mondains, il fallait une religion mondaine, abaissée dans ses doctrines au niveau de leurs propres pensées, de leurs secrets désirs. Je ne sais quel sentiment confus leur avait bien vite révélé, que pour faire descendre cette divine religion jusqu'à eux, incapables qu'ils étaient de monter jusqu'à elle, il fallait commencer par la dégrader dans son auguste Chef. Que le Rocher majestueux sur lequel repose l'édifice du Christianisme, fut retaillé par des mains téméraires, et réduit à des proportions mesquines, tout l'édifice ne s'affaissait-il pas aussitôt? D'ailleurs, amoindrir sur un point les déclarations de la Parole sainte, c'était s'ouvrir une voie pour les affaiblir sur tous les autres points. On conçoit dès lors combien l'hérésie d'Arius dut trouver de partisans, à l'époque où elle vint à se manifester.

A la vérité, le Concile de Nicée s'était montré digne de sa haute mission; il avait anathématisé les nouvelles erreurs, il avait rendu un éclatant témoignage à la divinité éternelle du Fils de Dieu, il avait renversé toutes les objections élevées contre ce dogme fonda-

mental de notre foi. Malheureusement dans ce même Concile se trouvaient quelques hommes, faibles par leur nombre, forts par leur audace, qui avaient été réduits au silence parce que le Livre de vie, pris pour seul juge des questions controversées, les condamnait ouvertement, mais qui gardaient un ressentiment profond de leur défaite; qui avaient bien désavoué leurs opinions de la manière la plus solennelle, mais qui ne les avaient nullement délaissées (ce fait seul les juge); et qui, quoi qu'ils eussent vu leur cause succomber, ne la croyaient pas pour cela perdue.

Ces hommes calculèrent habilement tout ce qu'offraient de chances favorables à leurs desseins l'esprit du temps, je veux dire celui des hommes nouveaux qui avaient usurpé le nom de disciples de Christ; l'esprit de Constantin, qui n'était que trop susceptible de préventions, qui ne cédait que trop aisément aux impressions diverses que l'on cherchait à lui donner [1]; enfin, l'esprit qui venait de s'introduire dans le gouvernement de l'Eglise, cette large part que le pouvoir civil avait mal-

[1] Le meurtre de son fils Crispe, qu'il ordonna à l'instigation de sa femme Fausta, prouve assez combien il se laissait facilement prévenir.

heureusement commencé à prendre dans le maniement des affaires religieuses. Avec ces trois élémens de succès, les Eusébiens crurent tout possible pour l'accomplissement de leurs vues, malgré leur complète défaite à Nicée.

Eusèbe de Nicomédie leur chef se trouvait en exil, il y avait été envoyé trois mois après la clôture du Concile: il fallait à ses partisans son rappel, et celui des autres évêques ariens exilés comme lui; il leur fallait le rappel d'Arius et son retour à Alexandrie; il leur fallait la perte d'Athanase: car depuis sa présence à Nicée, la puissance de son talent et de sa foi avait été si universellement reconnue, l'autorité de son nom était devenue telle, que se débarrasser de lui à tout prix leur semblait une nécessité [1]. Ces préliminaires une fois obtenus, leur triomphe leur paraissait certain.

A force d'intrigues [2] (l'intrigue était leur puissance), ils s'avancèrent peu à peu vers le but auquel ils ne cessaient de tendre. Eusèbe

[1] « Eusèbe désespérait de venir à bout de ses des« seins, tant qu'il aurait en face un adversaire tel « qu'Athanase; il crut devoir se défaire de lui par « quelque moyen que ce fût. » Sozomène, *Hist. de l'Eglise*, liv. II, chap. XXII.

[2] Socrate, *Hist. de l'Eglise*, liv. I, chap. XXIII.

de Nicomédie fut rappelé sur son siége ; Maris et Théognis sur les leurs. Arius vit cesser son exil. Athanase ne pouvant et ne voulant pas le recevoir dans sa communion, Constantin, sur qui Eusèbe de Nicomédie avait repris tout son ascendant [1], lui écrivit : « Informé comme vous l'êtes de mes sentimens « et de ma ferme résolution à cet égard, ou« vrez l'accès de l'Eglise à ceux qui désirent y « rentrer. Si non, je donnerai l'ordre de vous « déposer et de vous bannir [2]. » — Athanase répondit « qu'il ne pouvait y avoir de com« munion entre l'Eglise évangélique, et une hé« résie qui s'attaquait à la divinité même de « Jésus-Christ [3]. » — L'Empereur ne réalisa pas pour le moment ses menaces.

Mais les Eusébiens, irrités plus que jamais contre Athanase, apprenant toujours mieux à connaître sa fermeté, ne cessèrent d'ourdir de nouvelles trames pour le perdre auprès de Constantin [4]. Faut-il répéter toutes les calomnies dont ils le chargèrent; et ne suffit-il pas de savoir qu'Athanase vint aisément à bout de démontrer la fausseté de toutes? Une fois

1 Sozomène, *Hist. de l'Eglise*, liv. II, chap. XXII.
2 *Ibid.* — 3 *Ibid.*
4 Socrate, *Hist. de l'Eglise*, liv. I, chap. XXVII.

même qu'il avait été cité à Nicomédie, pour y répondre en personne aux inculpations dirigées contre lui, Constantin se sentit tellement gagné par ses vertus, qu'il écrivit à l'Eglise d'Alexandrie : « Croyez-moi, mes frères, *les* « méchans n'ont rien pu faire contre votre « évêque. Je l'ai revu avec une sensible joie. « En lui parlant, je ne pouvais m'empêcher « de reconnaître que je parlais à un homme « de Dieu [1]. »

Ainsi déconcertés dans leurs menées, les Eusébiens ne les abandonnèrent pas pour cela, mais ils leur donnèrent une autre direction. Après avoir rempli l'esprit de l'Empereur de nouveaux soupçons contre Athanase[2], ils décidèrent ce prince à convoquer un Concile, pour réunir, disaient-ils, les esprits divisés, et pour rendre la paix à l'Eglise. Ce Concile, qui devait d'abord s'assembler à Césarée, se tint à Tyr l'an 335. On comprend que les Eusébiens y firent appeler tous les évêques de leur parti, et un fort petit nombre d'évêques orthodoxes [3]. Soixante évêques s'y trou-

[1] Théodoret, *Hist. de l'Eglise*, liv. I, chap. XXVI et XXVII.

[2] Sozomène, *Hist. de l'Eglise*, liv. II, chap. XXV.

[3] Tillemont, *Mém. pour servir à l'Hist. ecclés.*, tom. VIII, 1re partie, pag. 58.

vèrent réunis [1]. On vit arriver également à Tyr le gouverneur de la Palestine, Archélaüs comte d'Orient, et le comte Denys, ennemi déclaré d'Athanase, qui ne parut dans le Concile que pour y dicter des ordres et pour intimider les évêques attachés au parti de la vérité et de la justice [2]. Ce fut devant une pareille assemblée qu'Athanase fut cité à paraître. Il refusa d'abord de se rendre à cet appel. Comment ses accusateurs pouvaient-ils être en même temps ses juges? Cependant l'Empereur l'ayant menacé, par lettre, de le faire conduire de force à Tyr, s'il n'y venait pas de lui-même, il s'y rendit [3], accompagné de 49 évêques égyptiens, prêts à déclarer la vérité sur les inculpations dont il serait l'objet. On comptait parmi eux les deux illustres confesseurs de la foi, Paphnuce et Potamon [4], qui s'étaient déja trouvés au Concile de Nicée, et dont nous avons eu occasion de parler [5] en rendant compte des travaux de cette assemblée.

Je n'entrerai pas dans le détail de tout ce

[1] Socrate, *Hist. de l'Eglise*, liv. 1, chap. XXVIII.
[2] Rufin, *Hist. ecclésiastique*, liv. 1, chap. XVI.
[3] Socrate, *Hist. de l'Eglise*, liv. 1, chap. XXVIII.
[4] Epiphane, *Panarion*, hérés. 68.
[5] Pages 48 et 63 de ce volume.

qui se passa au Concile de Tyr: il est trop pénible de voir des hommes, portant le nom d'évêque, descendre aux menées odieuses que se permirent les Eusébiens, pour perdre celui dont tout le crime était d'être fidèle à son divin Maître, d'être inviolablement attaché à sa gloire. Il faut pourtant citer l'un des faits qu'ils alléguèrent contre lui, et par celui-là, faire juger des autres.

Qui pourrait le croire? ils accusèrent Athanase d'un meurtre; ils prétendirent qu'il avait fait mourir l'évêque Arsène; et pour preuve de ce prétendu délit, ils présentèrent un bras desséché, qu'ils disaient avoir appartenu à Arsène, et qu'ils tenaient soigneusement renfermé dans une cassette. A cette accusation, un cri général et confus s'éleva dans l'assemblée; cri de triomphe de la part des Eusébiens, qui pensaient avoir trouvé le moyen d'accabler Athanase; cri d'indignation de la part des autres évêques, qui ne pouvaient comprendre qu'on osât charger d'un tel attentat le plus vénérable des pasteurs. Le silence s'étant rétabli, Athanase se leva, et demanda s'il y avait dans l'assemblée quelques personnes qui eussent connu Arsène. Un grand nombre d'évêques répondirent af-

firmativement à cette question. Alors Athanase fit entrer dans la salle un personnage portant la tête basse, et revêtu d'un grand manteau ; il le pria de lever sa tête : c'était Arsène! Qu'on juge de l'effet que produisit sur les assistans cette apparition soudaine. Les Eusébiens ignoraient que leur captif (car ils le retenaient depuis long-temps soigneusement caché), ayant appris le péril que courait Athanase, pressé par le cri de sa conscience, s'était enfui de nuit, avait franchi les distances qui le séparaient de Tyr, s'était présenté à Athanase, et que celui-ci l'avait caché à son tour, jusqu'au moment où il devint expédient de le faire paraître. — Cependant son long manteau le couvrait toujours. On ignorait s'il n'était pas au moins mutilé. Mais son manteau se détache; ses deux bras paraissent; et Athanase s'adressant à tous les membres de l'assemblée: « Voilà, » dit-il, « Arsène avec ses deux mains; Dieu ne « lui en a pas donné davantage : que mes accusateurs cherchent où pouvait être placée « la troisième main ; ou bien, examinez vous-« mêmes d'où vient celle que l'on vous pré-« sente ». Il n'est pas facile de rendre le dépit des Eusébiens : il fut tel, qu'ils se jetèrent sur

Athanase, et l'auraient cruellement maltraité (Sozomène et Théodoret disent même « qu'ils « l'auraient mis en pièces »), si on ne l'eût arraché de leurs mains, si on ne l'eût embarqué sur un vaisseau que l'on fit partir la nuit suivante[1].

Qui n'eût cru que les Eusébiens resteraient dès ce moment muets sous le poids de la confusion qui venait de les couvrir? Mais leur confusion s'était changée en irritation toujours croissante contre Athanase : et comme ils se sentaient les maîtres du Concile, ils n'eurent garde de laisser échapper cette occasion d'accabler leur adversaire, dont la présence ne paralysait plus leurs efforts. Ils prononcèrent sa déposition, et défendirent qu'il reparût à Alexandrie[2].

Sur ces entrefaites, ils reçurent une lettre de l'Empereur, qui les invitait à se rendre immédiatement à Jérusalem, pour y célébrer la dédicace d'une nouvelle église (la magnifique église du Saint-Sépulcre) qu'il y avait fait bâtir. Ils déférèrent à cet ordre; et à Jé-

[1] Socrate, *Hist. de l'Eglise*, liv. I, chap. XXIX et XXX; Sozomène, *Hist. de l'Eglise*, liv. II, chap. XXV; Théodoret, *Hist. de l'Eglise*, liv. I, chap. XXX.

[2] Sozomène, *Hist. de l'Eglise*, liv. II, chap. XXV.

rusalem, ils se formèrent de nouveau en Concile, pour poursuivre l'œuvre qu'ils avaient commencée. Ce fut là qu'ils rétablirent Arius dans la communion de l'Église [1].

Cependant Athanase s'était rendu de Tyr à Constantinople. Son désir était de faire connaître à l'Empereur la vérité qu'on s'efforçait de lui cacher. L'ayant rencontré un jour comme il entrait en ville, à cheval, il se présenta devant lui, et lui demanda audience. Constantin, alors rempli de préventions défavorables sur son compte, la lui refusa. « Eh bien », reprit Athanase, « le Seigneur nous jugera, vous et « moi : un jour vous lui rendrez compte de « votre union avec ceux qui m'oppriment ». Il ajouta qu'il n'implorait aucune grace, qu'il ne demandait que de pouvoir se justifier en sa présence et en la présence de ceux qui l'avaient condamné. Constantin sentit la justice d'une semblable requête; il fit savoir aux évêques réunis à Jérusalem, qu'ils eussent à venir auprès de lui pour lui rendre compte de ce qui s'était passé à Tyr [2].

[1] Socrate, *Hist. de l'Eglise*, liv. I, chap. XXXIII.

[2] Socrate, *Hist. de l'Eglise*, liv. I, chap. XXXIV; Sozomène, *Hist. de l'Eglise*, liv. II, chap. XXVIII; Epiphane, *Panarion*, hérés. 68.

Il n'entrait pas dans les vues des Eusébiens que tous les membres du Concile obéissent à cet appel. Ils firent nommer une députation de six évêques, dévoués à leur faction, à la tête desquels se trouvait Eusèbe de Nicomédie, qui se rendirent effectivement auprès de l'Empereur[1].

Là, ces députés n'eurent garde de renouveler les accusations qu'ils avaient portées contre Athanase à Tyr, et qui les avaient couverts de honte: il ne fut plus question ni d'Arsène, ni d'Ischyras, ni de la courtisane (je n'ai rien dit du rôle qu'ils avaient fait jouer à ces deux derniers personnages, pour ne pas me traîner trop long-temps sur de honteux détails); mais ils imaginèrent un nouveau délit qu'ils jugèrent propre à faire impression sur l'esprit de l'Empereur; ils accusèrent Athanase d'avoir retenu à Alexandrie les blés de l'Égypte destinés à l'approvisionnement de la nouvelle capitale de l'empire, Constantinople. C'était prendre Constantin par son côté sensible : peu auparavant, sur un soupçon semblable, il avait fait tomber la tête du philosophe Sopater, son ami. Athanase eut beau protester de son innocence, promettre de four-

[1] Fleury, *Hist. ecclésiastique*, tom. III, pag. 219.

nir toutes les preuves qui la démontreraient, il fut relégué à Trèves[1]. C'était l'an 336.

Le pasteur chrétien se chargea paisiblement de sa croix, et partit pour le lieu de son exil. De précieuses consolations l'attendaient sur cette terre étrangère. Il trouva dans Maximin, évêque de Trèves, un collègue non moins recommandable par la pureté de sa foi, que par la ferveur de son zèle; et dans Constantin le jeune, qui résidait dans cette ville, et qui gouvernait les Gaules au nom de l'Empereur son père, un prince qui ne tarda pas à apprécier ses vertus éminentes, et qui lui témoigna une considération toute particulière[2].

Il faut mourir. Le monarque le plus puissant voit en un jour s'évanouir toutes les pompes qui l'environnaient; et comme le plus obscur de ses sujets, il est cité à comparaître devant le tribunal de notre Souverain Juge. Ainsi passa, du trône où il dictait naguère des ordres absolus, au pied de ce tribunal qui nous attend tous, celui qu'on appelait le grand Constantin. —Avant sa mort, (arrivée le 22 mai 337), il avait révoqué la sentence

[1] Socrate, *Hist. de l'Église*, liv. 1, chap. XXXV.
[2] Athanase, *IIe Apologie*.

d'exil d'Athanase, pressé de réparer une injustice qu'on lui avait arrachée [1].

Ses états furent partagés entre ses trois fils, Constantin le jeune, Constant, et Constance. Constantin le jeune renvoya Athanase à Alexandrie. Il écrivit à ce sujet aux fidèles de cette ville : « Constantin, mon seigneur et « mon père, avait eu le dessein de rendre à « votre amour ce vénérable interprète de la « loi divine. La mort ne lui a pas permis de « le faire. Je viens exécuter ses volontés. Atha- « nase vous dira avec quel respect je l'ai traité, « aussi long-temps qu'il a vécu près de moi. « Mais pouvais-je témoigner une assez haute « considération à un aussi saint homme ? — « Que Dieu daigne vous conserver, mes très- « chers frères [2] ».

Il n'est pas facile de se représenter la joie avec laquelle Athanase fut reçu par son troupeau [3]. — Il ne songeait qu'à remplir avec un nouveau soin les fonctions de son ministère; et déja, les Eusébiens méditaient de nouvelles machinations contre lui [4]; ils ne ces-

[1] Théodoret, *Hist. de l'Eglise,* liv. I, chap. XXXII.
[2] *Ibid.* liv. II, chap. II.
[3] *Ibid.*
[4] Sozomène, *Hist. de l'Eglise,* liv. III, chap. II.

sèrent dès lors de l'accuser auprès des trois Empereurs.

A la vue de ces calomnies toujours renaissantes, les évêques d'Egypte crurent devoir leur opposer un démenti solennel. Ils s'assemblèrent à Alexandrie, l'an 339, au nombre de près de cent; et là, ils rédigèrent une lettre circulaire qu'ils adressèrent à tous les évêques orthodoxes de la chrétienté. Ils y reprenaient l'une après l'autre les diverses accusations, anciennes et nouvelles, élevées contre Athanase, et ils en démontraient l'insigne fausseté. « Ce ne sont, vous le voyez, » ajoutaient-ils, « que calomnies pures, que fureur et qu'em« portement, que conspiration de l'impiété « arienne contre la piété chrétienne. Le but « des Eusébiens n'est autre que d'accabler les « orthodoxes, afin de pouvoir soutenir en « toute liberté leurs erreurs.... Ce n'était pas « assez pour eux d'avoir abreuvé Athanase « d'amertumes, de l'avoir fait exiler sur une « terre lointaine, d'avoir failli lui arracher la « vie : ce qui aurait assouvi une fureur com« mune, n'a pu satisfaire la leur : les voilà qui « renouvellent contre lui leurs attaques, et qui « assiégent les oreilles des Empereurs de nou« velles calomnies sur son compte. Ont-ils

« donc oublié ces oracles de la Parole sainte:
« que le faux témoin ne demeurera pas impuni;
« et que la bouche qui profère le mensonge
« fait mourir l'ame [1] ? »

Hélas! ils avaient oublié tout ce qui eût pu réprimer leurs passions; ils ne songeaient qu'à leur donner un libre cours. Assemblés à Antioche l'an 341, ils prononcèrent une seconde fois la déposition d'Athanase, et nommèrent à sa place un évêque arien, Grégoire, natif de Cappadoce [2].

Constantin le jeune, qui s'était montré le défenseur de la foi orthodoxe, avait été tué l'année précédente; et Constance, dans les états duquel se trouvait l'Égypte, était (comme nous l'avons dit dans notre notice précédente) subjugué par la faction arienne. Cette faction, forte de son appui, ne craignit plus de se porter aux dernières extrémités.

Grégoire se rendit à Alexandrie. Ce n'était pas au nom du *Prince de la paix*, l'Évangile à la main, qu'il se présentait à un troupeau privé de son pasteur et avide de recevoir un nouveau dépositaire de la Parole de vie; c'était un peuple abondamment nourri de cette Pa-

[1] Athanase, *IIe Apologie*.
[2] Sozomène, *Hist. de l'Eglise*, liv. III, chap. V.

role sainte dans toute sa pureté, ayant pour chef un Athanase, qu'il venait contraindre de se ranger sous ses lois, et d'ouïr des paroles d'erreur ; c'était par la violence, à l'aide du bras séculier, soutenu par de nombreux soldats, protégé par un apostat nommé Philagre (que Constance avait nommé pour la seconde fois préfet d'Egypte), qu'il se disposait à envahir le gouvernement d'une Eglise qui le repoussait. Athanase nous a conservé les détails de cette occupation sacrilége : on éprouve, en les lisant, une tristesse profonde.

« Mon peuple et moi nous tenions nos as« semblées ordinaires dans l'église, et nous « n'avions nulle idée de l'orage qui se prépa« rait. Les fidèles se livraient avec un saint « empressement aux exercices de la piété, lors« que tout à coup Philagre, préfet d'Egypte, « fit afficher des lettres, en forme d'édits, « portant qu'un certain Grégoire de Cappa« doce arrivait pour me remplacer. A cette « nouvelle inattendue, chacun fut troublé. « On se rendit dans les églises avec un nou« veau zèle. On se demandait quel sujet de « plainte aucun évêque ou prêtre, personne « au monde, avait pu porter contre moi. On « n'apercevait autour de ce Grégoire que des

« Ariens; on n'ignorait pas qu'il était du
« parti arien, et qu'il n'était envoyé que par
« Eusèbe, et ses adhérens, tous Ariens. Le
« peuple témoignait combien il était indigné
« de ces violences. Cependant Grégoire se fit
« ordonner par des hommes de sa faction. On
« s'étonnait, on frémissait, que l'impiété
« arienne osât se mêler à la foi chrétienne.
« Le préfet Philagre, compatriote de Gré-
« goire, ayant ramassé une troupe de Païens,
« de Juifs, et d'hommes pervertis gagnés par
« ses promesses, les arma d'épées et de massues,
« avec ordre de se jeter pêle-mêle sur les fidèles
« réunis dans l'église. Ils mirent le feu au
« baptistère; on dépouilla les vierges, on se
« porta contre elles aux plus indignes excès.
« Les ecclésiastiques furent renversés, foulés
« sous les pieds, frappés de coups, massacrés
« ou laissés pour morts. La table sainte elle-
« même ne fut pas épargnée; les saints mys-
« tères furent jetés par terre; on sacrifia des
« oiseaux et des pommes de pin. Des hymnes
« furent chantées en l'honneur des idoles;
« les plus horribles blasphèmes furent vomis
« contre Jésus-Christ. Tous les exemplaires
« de nos livres saints que l'on trouva furent

[1] Eusèbe de Nicomédie.

« consumés dans les flammes. Juifs et Païens « se précipitèrent à la fois dans le baptistère, « où ils quittèrent leurs habits, et se livrèrent « à des infamies que la pudeur ne permet pas « de nommer. Grégoire ne parlait de ces dé- « sordres qu'avec l'air du triomphe. Pour ré- « compenser ceux qui les avaient commis, on « leur abandonna l'église au pillage. Le tem- « ple saint se trouva rempli de sang et de « ruines. »

« Les Ariens, bien loin de rougir de ces « orgies sacriléges, enchérirent sur ce qui « s'était déja fait par des cruautés nouvelles. « Ils se saisirent de plusieurs prêtres et laïques « qu'ils déchirèrent de coups, et de vierges « qu'ils traînèrent devant le magistrat et jetè- « rent au fond des cachots.

« Tout cela arriva à l'approche de la solen- « nité de Pâque. Un nouveau Caïphe, sous le « nom de Grégoire, uni à un autre Pilate, « renouvelait la passion du Sauveur, en se « déchaînant contre ses adorateurs fidèles. On « recommença le jour même du Vendredi- « Saint. Philagre, à l'instigation de Grégoire, « fit prendre dans l'espace d'une heure trente- « quatre personnes, laïques, vierges, et fem- « mes mariées, dont plusieurs appartenaient

« aux premières familles d'Alexandrie; il les « fit fouetter publiquement et mettre en « prison.

« Cependant leur fureur était loin d'être « assouvie. Sachant que j'avais pour usage de « me trouver à cette époque dans une autre « église, ils résolurent de faire de celle-ci le « théâtre des mêmes horreurs, espérant bien « s'y rendre maîtres de ma personne et se dé- « faire de moi. Leur projet semblait infaillible, « si la grace de Jésus-Christ ne m'eût assisté. « J'eus à peine le temps d'échapper. Je me « retirai, selon le précepte de l'Évangile. « Bientôt Grégoire et les Ariens furent mis, « à main armée, en possession de toutes les « églises d'Alexandrie[1] ».

Ainsi Athanase fut contraint de s'enfuir, et de laisser sa chaire... à Grégoire. Sachant que Constance avait envoyé à Philagre l'ordre de le faire mourir[2], il se retira dans les états de Constant, à Rome[3]. Il se trouvait encore en cette ville l'an 345, lorsque Constant, qui s'était rendu à Milan, le fit venir auprès de lui. Ce prince lui apprit qu'il avait engagé son

[1] Athanase, *Lettre aux évêques orthodoxes*.
[2] Athanase, *Apologie de sa fuite*.
[3] Sozomène, *Hist. de l'Eglise*, liv. III, chap. VI.

frère à convoquer, de concert avec lui, un Concile général, destiné à mettre, s'il était possible, un terme aux maux de l'Église [1].

Ce concile se tint effectivement l'an 347 à Sardique, ville de l'Illyrie, sur les confins des deux empires d'Orient et d'Occident. Des évêques d'Espagne, des Gaules, d'Italie, de Pannonie, de Dacie, de Thrace, de Macédoine, de Thessalie, d'Achaïe, de Crète, de Phrygie et des autres provinces de l'Asie-Mineure, du Pont, de Cappadoce, de Palestine, d'Arabie, d'Égypte, etc., etc., s'y trouvèrent réunis. Théodoret porte leur nombre à deux cent cinquante [2]. La première question qu'ils agitèrent fut de savoir si l'on s'occuperait d'une nouvelle confession de foi: c'était le désir de quelques évêques; mais l'immense majorité de l'assemblée repoussa cette proposition, et déclara qu'elle s'en tenait inviolablement aux décisions du Concile de Nicée. On passa ensuite aux accusations portées à diverses reprises contre Athanase; tout ce qu'elles avaient de calomnieux fut mis dans

[1] Il paraît qu'il avait pris cette résolution d'après les conseils d'Osius, de Maximin de Trèves, et de Jules de Rome.

[2] Théodoret, *Hist. de l'Eglise*, liv. II, chap. VII et VIII.

une nouvelle évidence; un éclatant hommage fut rendu à la foi, à la piété, aux vertus de ce digne évêque. Enfin l'on examina la conduite des Eusébiens; l'on dévoila leurs menées criminelles, les actes de violence auxquels ils n'avaient pas craint de se porter; et huit de leurs principaux chefs[1], Ursace, Valens, Acace, George, Étienne, Narcisse, Ménophante, et Théodore, furent déposés et excommuniés[2].

Les Eusébiens n'étaient point demeurés à Sardique jusqu'à la fin du Concile. Dès qu'ils avaient vu que leurs intrigues y seraient impuissantes, qu'ils ne pourraient y faire prévaloir ni leurs violences ni leurs doctrines, ils s'en étaient éloignés, et étaient allés se réunir à Philippopolis en Thrace. Là ils tinrent un Conciliabule où ils excommunièrent de leur côté le vénérable évêque de Cordoue Osius, Athanase, Jules, évêque de Rome, Maximin, évêque de Trèves, Asclépas de Gaza, Marcel d'Ancyre, Protogène, Paul, et Gaudence[3].

[1] Eusèbe de Nicomédie était mort quelques années auparavant, l'an 341. Arius était mort l'an 336.

[2] Voyez dans Théodoret, *Hist. de l'Eglise*, liv. II, chap. VIII, la *Lettre des évêques du Concile de Sardique à tous les évêques de la chrétienté*

[3] Sozomène, *Hist. de l'Eglise*, liv. III, chap. XI.

Et voilà le spectacle qu'offrait l'Église! Des excommunications réciproques! Des contestations s'envenimant toujours davantage, par les moyens même employés pour y mettre fin! Si Arius et ses sectateurs avaient *semé du vent*, il en était sorti de bien désolantes *tempêtes*[1]. Quand ils auraient voulu ruiner la religion de Jésus (ce n'était pas leur intention, ils ne songeaient qu'à la rapetisser au gré de leurs propres pensées), eussent-ils pu mieux s'y prendre? En la sortant des réalités de la pratique, pour la porter dans le domaine de la spéculation, n'était-ce pas la dessécher, la perdre? Et au milieu des violens débats soulevés par eux (auxquels il n'y avait pas moyen de se soustraire, puisqu'il fallait bien défendre les saintes vérités qu'ils ne cessaient de combattre), que devenait la foi véritable, j'entends la foi vivante et efficace, cette foi qui se nourrit avant tout d'amour, de l'amour immense que le Père a eu pour nous en nous donnant son Fils, de l'amour sans bornes que le Fils nous a montré en se dévouant pour notre salut, de l'amour merveilleux que le Saint-Esprit nous témoigne en s'offrant à venir habiter dans nos cœurs; cette foi qui

[1] Osée, VIII, 7.

produit en nous une vie nouvelle, en nous rendant présentes et sensibles les merveilles d'une telle charité? Sans doute on s'occupait encore des vérités évangéliques, mais pour les discuter; et elles ne nous ont pas été données pour les discuter, mais pour en vivre : il faut en vivre, si l'on veut appartenir à Christ. Quel préjudice ne portait-on pas aux évêques et aux fidèles les plus distingués par leur piété, en les arrachant aux saintes habitudes d'une vie activement chrétienne, pour les amener dans le triste champ des querelles théologiques, où les plus belles vertus tendent à se flétrir, où la vertu par excellence [1], celle qui caractérise particulièrement le disciple de Jésus [2], la charité, reçoit toujours de plus ou moins fâcheuses atteintes? Mais surtout, quel tort ne se faisaient pas à eux-mêmes, ceux qui avaient soulevé de pareils orages? Eussent-ils cru, lorsqu'ils commencèrent à se faire les disciples de leur propre raison, que cette raison les conduirait et si loin et si mal? Eussent-ils cru, lorqu'ils se mirent à contester au Fils de Dieu une partie de sa gloire infinie, que sa vertu s'éloignerait d'eux aussi complètement; que, devenus les jouets de leurs

[1] 1 Cor. XIII, 13. — [2] Jean, XIII, 35.

passions, ils se laisseraient entraîner par elles à d'aussi déplorables excès? Eussent-ils pensé, en un mot, que leurs innovations en fait de doctrine les mèneraient aussi promptement à toutes les injustices, à toutes les calomnies, à toutes les violences dont ils se rendirent coupables? Instruction grave, s'il en fut jamais! leçon qui parle haut à ceux qui songeraient à s'aventurer dans de pareilles voies! — Mais je n'ai pas tout dit: il faut reprendre de tristes récits, au milieu desquels le noble caractère d'Athanase viendra plus d'une fois reposer nos pensées.

Malgré les décisions du Concile de Sardique, ce digne prélat ne pouvait songer à reprendre le chemin d'Alexandrie; car des ordres avaient été donnés par Constance, à l'instigation des Ariens, pour se saisir de lui dès qu'il tenterait d'y revenir, et pour lui faire trancher la tête sans autre forme de procès. Mais confiant en Celui dont il avait éprouvé tant de fois la puissance, Athanase attendait en paix de meilleurs jours, demandant au Seigneur assez de prudence pour ne jamais chercher inconsidérément le péril, assez de courage pour ne jamais reculer

devant lui lorsqu'il s'y verrait exposé [1].

Ce fut Constant qui fut choisi pour être à cette époque l'instrument de sa délivrance. Ce prince écrivit à son frère Constance; il lui rappela ce qui s'était passé au Concile de Sardique, et comment Athanase y avait été pleinement justifié; il lui exprima sa surprise de ce que les portes de son église ne lui demeuraient pas moins fermées; et il lui demanda avec instance et avec fermeté son rappel [2].

Constance ne voulant pas se brouiller avec son frère, engagé comme il l'était alors dans une guerre difficile avec les Perses, accéda à sa demande [3]. Il écrivit lui-même à Athanase pour l'inviter à reprendre la conduite de son troupeau [4]. Ce pieux évêque se mit en route; il passa à Antioche où se trouvait Constance, il y vit ce prince.

Il y a dans la vertu chrétienne, alors que, par la grace d'en haut elle est autant que possible dégagée de vues personnelles, de cette action du *moi-humain* dont le fidèle a tant de peine à être délivré, quelque chose de bien

[1] Athanase, *Apologie de sa fuite*.
[2] Théodoret, *Hist. de l'Eglise*, liv. II, chap. VIII.
[3] Sozomène, *Hist. de l'Eglise*, liv. III, chap. XX.
[4] Socrate, *Hist. de l'Eglise*, liv. II, chap. XXIII.

subjuguant! Constance, si prévenu contre Athanase, d'autant plus éloigné de lui qu'il avait eu plus de torts à son égard, Constance ne put le voir, sans sentir toutes ses préventions se perdre [1]. Quand il vint à comparer la conduite de ce pieux évêque qui ne lui parla jamais des Eusébiens pour en dire du mal [2], avec la conduite de ces derniers qui ne cessaient d'accabler leur adversaire de calomnies, il connut, un moment du moins, où était la véritable *foi*, celle qui est *agissante par la charité* [3]. Il parut se rapprocher entièrement de l'évêque d'Alexandrie; il ordonna que tout édit injurieux à sa personne, qui se trouverait sur les registres de l'état, y fût biffé; il déclara de la façon la plus solennelle qu'il n'accueillerait à l'avenir aucun rapport désavantageux sur son compte; il l'assura de sa bienveillance la plus soutenue[4]. Il était sincère alors, sans aucun doute; mais il était faible, et où sa faiblesse ne l'entraîna-t-elle pas bientôt après? Heureux, s'il se fût souvenu où est la force qui subvient à notre

[1] Théodoret, *Hist. de l'Eglise*, liv. II, chap. XII.
[2] Tillemont, *Mém. pour servir à l'Hist. ecclésiast.* tom. VIII, 1re partie, pag. 208.
[3] Gal. V, 6.
[4] Athanase, *IIe Apologie*.

infirmité, et qui seule nous garde du mal.

Dans l'un des entretiens qu'il eut avec Athanase, il lui demanda, à l'instigation des Eusébiens, que l'une des églises d'Alexandrie fût mise à la disposition des partisans d'Arius. Athanase répondit que rien n'était plus juste; ajoutant qu'il avait à solliciter une grace pareille pour les Chrétiens orthodoxes d'Antioche, privés, de leur côté, d'un temple pour la célébration du service divin (Antioche avait un évêque arien). Constance trouva cette réprocité parfaitement convenable : mais quand il eut fait part aux Eusébiens de l'arrangement qu'il venait de conclure, ceux-ci l'engagèrent à le rétracter; ils croyaient gagner peu, en assurant à Alexandrie la publicité de leur culte; et ils craignaient de perdre beaucoup, en souffrant à Antioche la publicité du culte orthodoxe [1].

Constance donna à Athanase une dernière preuve de sa bienveillance, en lui remettant avant son départ une lettre pour les fidèles de son Eglise. Il leur écrivit : « Sachant que vous « êtes privés depuis long-temps des direc« tions d'Athanase votre évêque, si avanta« geusement connu par la sainteté de sa vie,

[1] Sozomène, *Hist. de l'Eglise*, liv. III, chap. XX; Théodoret, *Hist. de l'Eglise*, liv. II, chap. XII.

« j'ai cru qu'il était juste de vous le renvoyer.
« En le recevant avec joie, vous ne pourrez
« rien faire qui soit plus naturel de votre part,
« ni qui me soit plus agréable [1]. »

Elle fut extrême, en effet, la joie des habitans d'Alexandrie, en revoyant leur pasteur après une si longue absence [2]. L'usurpateur de son siége, Grégoire n'était plus : rien n'arrêtait le bien qu'il lui était donné de faire. Aussi travailla-t-il avec plus d'ardeur que jamais à l'avancement du règne de son Maître, non-seulement dans les limites de son Église, mais au loin. Il écrivit de toutes parts pour réveiller la foi de ceux en qui elle paraissait assoupie, pour soutenir les faibles, pour encourager les forts. Et de toutes parts aussi, lui arrivèrent des lettres d'évêques jaloux de se rattacher à lui, si, par faiblesse, ils avaient paru s'en éloigner un moment; ou pressés de resserrer les liens de leur fraternité mutuelle, s'ils lui étaient demeurés constamment unis. Plus de quatre cents évêques, de toutes les parties de la chrétienté, lui écrivirent à cette époque [3]. Jamais la haute influence qu'il exer-

[1] Socrate, *Hist. de l'Eglise*, liv. II, chap. XXIII.
[2] Théodoret, *Hist. de l'Eglise*, liv. II, chap. XII.
[3] Athanase, *Lettre aux Solitaires*.

çait sur le monde chrétien n'avait paru d'une manière plus sensible [1].

Mais Constant vint à mourir; il fut tué par l'usurpateur Magnence. Aussitôt les Eusébiens reprirent toutes leurs espérances. Ils ne craignaient plus de voir leurs intrigues déjouées par Constant; ils connaissaient la faiblesse de son frère, les moyens de le subjuguer; ils s'y appliquèrent avec plus d'ardeur que jamais, et malheureusement avec trop de succès. Constance retomba tout entier sous leur influence.

Déja se préparait contre les Chrétiens orthodoxes cette persécution cruelle qui, sous un prince qui se disait disciple de Christ, devait rappeler les anciennes persécutions des empereurs païens contre l'Eglise. A la vérité, Constance ne voulait rien précipiter, et ne se laissait pas encore entraîner là où l'on aurait voulu le conduire. Il voyait Magnence lui disputer l'empire d'Occident; et il craignait d'exposer ses états à des troubles intérieurs, tant qu'un ennemi extérieur le menaçait. C'était donc lentement que s'avançait sur les fidèles l'orage qui allait fondre sur eux.

Athanase que rien ne pouvait abattre, parce qu'il cherchait sans cesse auprès de son divin

[1] Sozomène. *Hist. de l'Eglise,* liv. III, chap. XXI.

Maître une force qui ne lui manquait jamais, s'efforçait de soutenir ceux que l'approche du danger remplissait de crainte. Voici la lettre qu'il écrivit dans cette occasion à Draconce, jeune solitaire qui venait d'être tiré de sa retraite pour être appelé au gouvernement de l'Eglise, qui avait été nommé évêque d'Hermopolis près d'Alexandrie, et qui, au moment d'entrer dans ses fonctions, reculait devant sa tâche et devant l'avenir qui s'offrait alors à tout pasteur fidèle.

« Je ne sais en quels termes vous écrire, « mon cher Draconce. Il m'en coûte de vous « accuser; et toutefois je ne puis approuver « votre conduite. Est-ce à vous à avoir égard « aux afflictions actuelles de l'Eglise? En pre- « nant la fuite pour votre sûreté, je crains « bien que vous ne vous exposiez à de plus « grands périls; car vous montrez au Seigneur « une défiance injurieuse. Avant votre ordi- « nation, vous pouviez disposer de vous; « maintenant, vous n'appartenez plus à vous- « même, vous êtes à votre peuple: il attend de « vous la nourriture dont il a besoin, la sainte « prédication de l'Evangile.

« Vous vous effrayez de la difficulté du temps: « où est votre courage? C'est le Seigneur qu'il

« faut servir, non le temps. Si l'on venait à vous « imiter, que deviendrait l'Eglise? St. Paul « ne disait-il pas: *Malheur à moi, si je ne* « *prêche pas l'Evangile*[1]! Et dans quel temps « parlait-il ainsi?

« Avez-vous oublié ces paroles de l'Apôtre: « *Ne néglige pas le don qui est en toi*[2]? « Ne craignez-vous point le sort de celui qui « avait enfoui le talent qui lui avait été con- « fié? Qui imiterez-vous, ou celui qui *dési-* « *rait* à la vérité suivre notre bon Maître, mais « après avoir pris congé des siens[3]; ou le « bienheureux Paul qui, *dès l'instant* où le mi- « nistère sacré lui fut confié, *ne prît* plus *conseil* « *de la chair ni du sang*[4], et poursuivit sans « relâche ce glorieux apostolat qui n'a eu de « terme que sa vie?

« Oh! que vous et moi, nous tendions sans « cesse à devenir les imitateurs des saints! « Prenez les armes, mon cher Draconce, « ne nous laissez pas seuls dans le combat. « Regardez sans cesse à notre Seigneur Jésus- « Christ: il sera votre force. »

Draconce obéit à ce grave appel.

Enfin, les temps difficiles arrivèrent. Ma-

[1] 1 Cor. IX, 16. — [2] 1 Tim. IV, 14. — [3] Luc. IX, 61. — [4] Gal. I, 16.

gnence ayant perdu la vie, Constance demeura seul maître des deux empires d'Orient et d'Occident. Les Ariens ne virent plus d'obstacles à l'accomplissement de leurs desseins ; ils se flattèrent que bientôt leurs doctrines prévaudraient dans le monde chrétien tout entier ; car ils croyaient aux forces humaines comme à une souveraine puissance, et ils disposaient de forces immenses, l'Empereur épousant toutes leurs passions, n'agissant que selon leurs vues, proscrivant tout ce qu'ils lui demandaient de proscrire, et se montrant presque aussi jaloux qu'eux-mêmes de déraciner la foi orthodoxe de tous les cœurs.

Mais Jésus régnait dans les cieux (ils l'avaient oublié), Jésus veillait sur son Eglise. Il pouvait entrer dans ses vues que de nouveaux orages fondissent sur elle ; car c'étaient les persécutions anciennes qui avaient servi à prouver que sa religion était divine ; qui avaient montré que, forte de son appui, elle était sûre de triompher de tous ses adversaires : et une nouvelle persécution, dirigée contre ceux qui retenaient intactes les saines doctrines de la foi, pouvait avoir un résultat semblable, pouvait également démontrer combien peu il appartenait à un pouvoir humain,

quelque fort qu'il parût *à la chair et au sang*, d'ébranler la Vérité éternelle, de dénaturer ses oracles.

Ce qu'il faut noter avec soin (et qu'il me soit permis de conjurer les lecteurs sincères d'y donner une attention sérieuse), c'est que, à cette époque, tout ce qu'il était possible de tenter pour effacer du symbole chrétien la croyance à la divinité éternelle du Fils de Dieu, fut mis en œuvre, et cela avec une habileté, avec une constance, il faut bien ajouter, avec une fureur dont on a peu d'exemples : et à quoi ont abouti tant et de si puissans efforts (je dis puissans aux yeux de l'homme)? On a pu croire un moment, il est vrai, que le monde allait devenir arien : et certes, l'intervention du Seigneur eût été moins sensible, s'il n'eût pas retiré son Eglise du plus imminent danger ; mais il n'a eu qu'à vouloir, et son Eglise est demeurée chrétienne, et dès lors, et dans toute la succession des âges, elle n'a cessé de confesser avec joie et chant de triomphe, que *le Chef et le Consommateur de sa foi*[1] est, ainsi qu'il est écrit, *Dieu manifesté en chair*[2], *Dieu au-dessus de toutes choses, béni éternellement*[3].

[1] Hébr. XII, 2. — [2] 1 Tim. III, 16. — [3] Rom. IX, 5.

Il n'entre pas dans ma tâche de suivre Constance et les Ariens dans toutes les violences qu'ils exercèrent contre les Chrétiens orthodoxes, sur les divers points de l'empire; je n'écris que l'histoire d'Athanase: au surplus, l'on pourra juger de ce qui fut fait ailleurs par ce qui fut exécuté contre lui. Il va nous raconter lui-même comment il fut dépossédé une seconde fois de son siége.

« Il était nuit[1]; le peuple était dans l'église « pour y attendre la fête du lendemain. Le chef « militaire Syrianus apparut tout-à-coup avec « des soldats, au nombre de plus de cinq mille, « ayant des épées nues, des arcs, des flèches, « des lances. Il fit investir l'église. Ne voulant « pas abandonner le peuple dans cette cruelle « conjoncture, et jugeant que mon devoir était « de m'exposer le premier au péril, j'ordonnai « au diacre de lire le psaume, *La miséricorde « de Dieu demeure éternellement.* J'invitai le « peuple à y répondre, après quoi je lui de- « mandai de se retirer chacun dans sa maison. « Mais les gens de guerre s'étant élancés dans « le temple, et assiégeant de toutes parts le « sanctuaire pour me saisir, le peuple et les « prêtres me supplièrent de prendre la fuite.

[1] C'était la nuit du 8 au 9 février 356.

« Je refusai de le faire avant que chacun d'eux « fût en sûreté. M'étant donc levé, et ayant « prié le Seigneur, je les conjurai derechef « de se retirer, les assurant que je préférais « mille fois m'exposer au danger quel qu'il fût, « que de voir l'un d'eux endurer le moindre « outrage à mon sujet.

« Lorsque la plus grande partie du peuple « fut hors de l'église, quelques prêtres mon- « tèrent jusqu'à moi, et m'entraînèrent. Ainsi, « (j'en atteste la Vérité suprême,) malgré tant « de soldats qui assiégeaient le sanctuaire, « malgré ceux qui entouraient l'église, je « sortis sous la conduite du Seigneur, et « j'échappai sans être reconnu, glorifiant Dieu « de ce que je n'avais pas abandonné mon « peuple, et de ce que, l'ayant mis d'abord en « sûreté, j'avais pu être sauvé moi-même, et me « dérober aux mains qui me poursuivaient.

« Cependant George[1] étant arrivé au temps « du carême, de la Cappadoce d'où on l'avait « fait venir, enchérit encore sur les instruc- « tions qu'il avait reçues pour faire le mal. « Après la semaine de Pâque, on vit de saintes « vierges mises en prison, de vénérables pré- « lats chargés de chaînes, les maisons des

[1] Évêque arien, envoyé pour remplacer Athanase.

« veuves et des orphelins pillées. Ces violences « ne furent que le prélude de celles qui sui- « virent. Dans la semaine après la Pentecôte, « le peuple s'était assemblé au cimetière pour « faire ses dévotions, ne voulant avoir au- « cune communion avec George. Celui-ci « l'ayant appris, anima contre eux Sébastien[1], « de la secte des Manichéens, qui fondit sur « cette pieuse assemblée à la tête de ses sol- « dats. N'ayant trouvé qu'un petit nombre de « personnes, les autres venant de se retirer à « cause de l'approche de la nuit, il se porta, « contre celles qui restaient, à toutes les vio- « lences que l'on pouvait attendre de lui. Il « fit allumer un grand feu, auprès duquel il « fit placer de saintes vierges; et il voulut les « contraindre à déclarer qu'elles suivaient la « foi d'Arius. Les ayant trouvées inébranlables « dans leur fidélité aux saines doctrines, et « insensibles au feu dont il les menaçait, il les « fit dépouiller et battre au visage de telle « sorte qu'elles en furent toutes défigurées et « long-temps méconnaissables. Il traita avec « non moins de barbarie des hommes, au « nombre de quarante, qu'il fit déchirer avec « des branches de palmier fraîchement cueil-

[1] Alors gouverneur d'Égypte.

« lies, hérissées de leurs pointes, qui entraient « si profondément dans la chair, que plusieurs « moururent, soit par le supplice même, soit « par les suites de l'opération qu'il leur fallut « subir. Ceux qui ne moururent pas furent « relégués dans la grande Oasis. Sébastien en- « voya de plus en exil divers évêques d'Egypte « et de Lybie, savoir, Ammonius, Tmuis, « Caius, Philon, Hermès, Pline, Psinosiris, « Nilammon, Agathon, Agapius, Anagampha, « un autre Ammonius, Marc, Draconce [1], « Adolphe et Athénodore, ainsi que deux « prêtres, Hierax et Dioscore. On les traita « avec tant de cruauté, que quelques-uns suc- « combèrent en route, et d'autres au lieu de « leur bannissement [2]. »

Ayant échappé, comme par miracle, à la mort qui lui était préparée, Athanase dut songer à mettre sa vie en sûreté. Ce fut dans les déserts qui confinent à l'Egypte qu'il chercha une retraite. Il y passa six ans. Je ne sais si cette époque de sa vie n'en est pas la plus glorieuse. Qui eût cru que ce fugitif, sans cesse en péril pour ses jours, constamment occupé

[1] Le même à qui Athanase avait adressé la lettre que nous avons rapportée pag. 151 et 152 de ce vol.

[2] Athanase, *Apologie de sa fuite.*

à se soustraire aux recherches de ses ennemis, pût balancer, en ce moment même, l'immense pouvoir du Prince qui voyait les empires d'Orient et d'Occident réunis sous ses lois? Et pourtant, cet étonnant spectacle fut offert au monde. Tandis que Constance s'appliquait à ruiner la doctrine orthodoxe par toutes les ressources que lui fournissait son glaive, il était donné à Athanase de la soutenir, du fond de sa solitude, par les seules ressources que lui laissait sa foi. Il semblait n'être plus du monde; et le monde ne laissait pas d'être continuellement éclairé et fortifié par lui. Il écrivait; et ses pages, copiées par des mains fidèles, arrivaient bientôt dans les lieux les plus éloignés, allaient chercher partout les ames avides de vérité pour les instruire, les ames chancelantes dans leur foi pour les raffermir. Ses écrits se succédaient sans interruption, comme s'il eût joui du plus parfait loisir: c'est que Celui qui donne la paix, au milieu même des situations les plus difficiles, était avec lui. Pour cet apostolat d'un genre nouveau, il fallait des intermédiaires entre Athanase et les hommes: les solitaires de la Thébaïde lui en servirent. Ces enfans du désert, pleins d'admiration pour le pasteur

fidèle qui s'était réfugié non loin d'eux, ne redoutaient aucun danger pour lui être utiles, pour s'associer à ses travaux, pour les faire parvenir où ils devaient se répandre. Ils n'ignoraient pas que Constance poursuivait avec acharnement Athanase, qu'il avait promis une forte récompense à ceux qui lui apporteraient sa tête [1]; et ils bravaient son courroux. Lorsque les émissaires de ce prince parurent dans le désert, qu'ils le traversèrent dans tous les sens pour y chercher celui dont on avait juré la perte, les solitaires qui les rencontraient, sans jamais répondre à leurs questions, sans même proférer un mot, se bornaient à tendre le cou pour recevoir la mort dont on les menaçait [2]. Plusieurs devinrent ainsi les victimes de leur dévouement. Athanase l'ayant appris, et ne voulant plus compromettre les amis de son infortune, cessa d'avoir aucune communication avec les vivans, il s'enfonça plus avant dans le désert. Là, lui apparaissait quelquefois encore un seul homme, qui lui apportait les lettres qu'on lui adressait, les provisions dont il avait besoin, et qui recevait de lui les nouveaux écrits qui

[1] Théodoret, *Hist. de l'Eglise*, liv. II, chap. XIV.
[2] Grégoire de Naziance, *XXIe Discours*.

devaient nourrir au loin une foule d'ames [1].

Auparavant, et dans le temps où une moindre distance le séparait du monde, c'était au fond d'une citerne vide qu'il avait cherché momentanément un asile. Il y demeura assez long-temps, sans qu'aucun rayon du soleil descendît jusqu'à lui, sans qu'aucune voix humaine vînt charmer ses oreilles, hors celle d'une domestique qui lui apportait furtivement, de la part de ses maîtres, les alimens nécessaires à la conservation de ses jours. Cette domestique eut à la fin l'indignité de le trahir. Mais la nuit même où l'on vint se saisir de sa personne, notre illustre proscrit, poussé par une sorte d'inspiration secrète, était sorti de sa retraite; le maître et la maîtresse de la maison s'étaient également enfuis; et la domestique, restée seule, fut punie comme ayant donné un avertissement infidèle [2].

La fureur des persécuteurs d'Athanase était telle, qu'une expédition en règle fut dirigée contre lui. Artème, qui avait succédé à Sébastien dans le gouvernement de l'Egypte, se mit à la tête d'une armée pour le poursui-

[1] Athanase, *Lettre à Lucifer de Cagliari.*

[2] Rufin, *Histoire ecclésiastique*, livre 1, chapitre XVIII.

vre [1]. Mais ce déploiement de forces n'eut pas plus de succès que les recherches faites auparavant dant le même but. Dieu gardait Athanase, et celui-ci continuait ses travaux.

On aimera, je pense, à trouver ici quelques-unes des pages qu'il écrivit pendant son séjour au désert; je n'en citerai qu'un petit nombre; elles suffiront pour faire juger de l'esprit qui l'animait et des dons qui reposaient sur lui.

Ses ennemis ne pouvaient lui pardonner sa fuite qui l'avait soustrait à leurs recherches; c'était le texte de leurs accusations continuelles: il fallait la justifier.

« Si l'on blâme, » écrivait à ce sujet Athanase, « ceux qui se cachent quand on les cherche pour les faire mourir, si l'on calomnie « ceux qui échappent aux embûches dressées « sous leurs pas, que dira-t-on de Jacob fuyant « devant son frère Esaü; de Moïse cherchant « un asile chez les Madianites par la crainte « qu'il avait de Pharaon; de David échappant « à Saül lorsque ce roi envoyait des assassins « pour le faire périr, et se réfugiant dans une « caverne? Mais sans remonter aussi haut,

[1] Tillemont, *Mém. pour servir à l'Hist. ecclésiast.* tom. VIII, 1re partie, pag. 307 et 308.

« que dira-t-on de saint Paul poursuivi par « les Juifs de Damas, et se faisant descendre « dans une corbeille ? Au surplus, nous avons « à ce sujet un ordre exprès que nous tenons « du Sauveur lui-même : *Quand ils vous per-* « *sécuteront dans une ville, fuyez dans un au-* « *tre* [1]. Lui-même a suivi ce précepte, jusqu'à « ce que son heure fût venue. »

« Tous les saints ont observé religieusement « ces deux obligations : l'une, de ne pas se « jeter témérairement dans les périls, et de « ne point contribuer volontairement à leur « propre mort; l'autre, d'agir de telle façon « qu'on ne pût leur reprocher avec justice « aucune faiblesse. Après tout, qu'y a-t-il de « plus pénible, de mourir une fois, ou de se « voir continuellement en butte aux attaques « de ses adversaires ? Nos bienheureux pères « n'ont jamais redouté la mort quand elle s'est « offerte à eux, mais ils n'ont pas cru devoir « prévenir le moment que la Providence avait « marqué pour leur délogement d'ici-bas ; ils « savaient qu'il n'y avait pour eux qu'un de- « voir, celui de renoncer à leur volonté pro- « pre, pour suivre sans réserve celle du Sei- « gneur.

[1] Matth. x, 23.

« Que ceux qui me reprochent d'avoir agi « ainsi que je l'ai fait, blâment donc le grand « St. Pierre, de ce qu'étant enfermé dans un « cachot et gardé par des soldats, il suivit « l'Ange qui venait le délivrer. *Tu ne tenteras « point le Seigneur ton Dieu*[1] : voilà la règle; « j'ai dû la suivre[2]. »

Uni par la pensée à tous les évêques fidèles, jaloux de soutenir leur constance, il leur mandait :

« Ne nous lassons pas de parler en toute « liberté ; car nous n'avons pas reçu un « esprit d'esclavage pour parler avec crainte, « mais un esprit d'affranchissement. Et de « quelle honte ne nous couvririons-nous pas, « si, fléchissant devant l'hérésie arienne, nous « abandonnions la foi en notre divin Sauveur, « telle que nous l'avons reçue des Apôtres. « Songez que les martyrs ne se font pas seu- « lement connaître par leur ferme résolution « de ne jamais sacrifier aux idoles ; mais qu'il « y a une autre sorte de martyre, non moins « honorable, qui consiste à ne jamais dévier « des saines doctrines, quoi qu'il puisse en ar- « river. Ceux-là ne sont pas seuls étrangers

[1] Matth. IV, 7.
[2] Athanase, *Apologie de sa fuite*.

« à l'Église et ses ennemis, qui se prosternent devant les faux dieux; mais ceux-là « aussi, qui trahissent la vérité. Rappelez-vous « comment Alexandre, d'heureuse mémoire, « a combattu jusqu'à la mort les erreurs « d'Arius, et combien d'afflictions ont exercé « la constance de ce pieux vieillard sur la fin « de ses jours : a-t-il jamais montré la moindre faiblesse? Rappelez-vous les nombreux « fidèles qui ont été éprouvés pour la même « cause; songez aux souffrances qu'ils ont « endurées à ce sujet : ne se sont-ils pas acquis « un renom immortel, en ne cessant de confesser la gloire du Fils de Dieu? Voici, le « combat où nous sommes engagés est dans « toute sa force; rien n'est plus grave que « son objet; il s'agit de conserver une croyance pure, ou de la renier misérablement. Tenons-nous inviolablement attachés à la confession de foi que nos pères ont signée à « Nicée; rejetons toute nouveauté profane; « enseignons aux peuples à s'éloigner avec « tout le soin possible des esprits d'erreur.

« Les Ariens ne cessent de me poursuivre. « Ils n'auront de repos que lorsqu'ils auront « répandu mon sang. Mais Dieu me fait la « grace de n'éprouver aucune crainte. *Je sais*

« *en qui j'ai cru* [1], et ce qu'il réserve à ceux « qui l'auront suivi avec fidélité jusqu'à la fin. « Vous aussi, demeurez fermes ; ayez la gloire « de pouvoir répéter avec St. Paul : Nous « avons *gardé la foi* [2]; et vous *recevrez la cou-* « *ronne de vie que le Seigneur destine à ceux* « *qui l'aiment* [3]. Qu'il plaise à sa divine misé- « ricorde de m'accorder une part à ce riche « héritage, selon la promesse qu'il en a faite « non-seulement au grand Apôtre, mais *à tous* « *ceux qui aiment l'avénement de notre Sei-* « *gneur*, Sauveur, et Dieu Jésus-Christ [4], à qui « soit gloire aux siècles des siècles ! Amen [5]. »

Il convenait qu'Athanase révélât au monde le secret de la paix qui lui était donnée au milieu des circonstances les plus difficiles ; il écrivait :

« Afin qu'il n'y ait personne auprès de qui « Athanase [6] puisse chercher quelque conso- « lation au milieu des persécutions dont il est « l'objet, les Ariens ont pris soin de semer « partout une violente terreur. Mais ignorent-

[1] 2 Tim. I, 12. — [2] *Ibid.* IV, 7 ; — [3] Jaques, I, 12. — [4] 2 Tim, IV, 8.

[5] Athanase, *Lettre aux évêques d'Egypte et de Lybie*.

[6] Dans l'écrit dont ce fragment est tiré, Athanase parle de lui à la troisième personne.

« ils que quand on serait abandonné par « ses propres frères, quand on se verrait « trahi par ses amis les plus intimes, quand « il ne resterait personne ici-bas de qui l'on « pût recevoir quelque témoignage de com- « passion, encore est-il un refuge qui ne « manque jamais, que l'on retrouve au mi- « lieu de toutes les disgraces, Dieu lui-même; « et que ce n'est qu'auprès de lui que le cœur « se fortifie véritablement? Elie persécuté de- « meurait seul; mais dans cet état d'abandon- « nement visible, Dieu lui tenait lieu de tout, « et il trouvait tout en Dieu. Et notre divin « Sauveur, délaissé des siens au milieu des « outrages et des tourmens dont il se vit « l'objet, ne nous a-t-il pas appris par son « exemple que nous ne devons jamais nous « laisser abattre, quand nous n'avons aucun « secours humain à attendre? Ne savons-nous « pas qu'il faut toujours espérer en lui, et tou- « jours rendre hommage à la vérité, sûrs « qu'elle peut être méconnue pour un temps, « mais que son triomphe n'en est pas moins « infaillible[1]? »

A toutes les vertus chrétiennes accordées à Athanase s'associait la plus précieuse de

[1] Athanase, *Lettre aux Solitaires*.

toutes, l'humilité. Qu'on lise les lignes suivantes, et qu'on n'oublie pas que celui qui les traçait était regardé à cette époque, et à juste titre, comme le premier docteur de l'Eglise :

« C'est pour satisfaire à vos instances que « je me dispose à raconter les souffrances de « l'Eglise, et à réfuter l'hérésie arienne. Mais « plus je songe à la divinité du Verbe, plus « je sens combien je suis éloigné de la con- « cevoir telle qu'elle est. Et quand j'essaie « d'écrire ce que je crois comprendre, ce que « j'écris n'est rien auprès de cette ombre de « vérité qui passe par momens devant mon « esprit. Plusieurs fois j'ai été tenté d'aban- « donner mon entreprise ; c'est pour ne pas « vous déplaire, et pour ne donner à nos ad- « versaires aucun avantage par mon silence, « que je me suis décidé à poursuivre mon « travail et à vous l'envoyer : car bien qu'il « nous soit impossible de comprendre toute « la vérité, vu la faiblesse de notre vue, en- « core pouvons-nous faire connaître ce qu'il « y a d'insoutenable dans les propositions des « hérétiques. J'ai donc écrit selon ce qui m'a « été donné. Recevez ceci, non comme une « parfaite explication de ce qui tient à la di-

vinité du Verbe, mais comme un moyen de confondre ceux qui ne craignent pas de la nier, comme un secours pour défendre les saines doctrines. S'il y manque quelque chose (je crois que tout y manque), pardonnez-le-moi, et ne songez qu'à ma bonne « volonté et qu'à mon désir de soutenir « la vérité évangélique. Puis, quand vous « aurez lu ces pages, priez pour moi; veuillez, « je vous en conjure, vous exciter mutuelle- « ment à le faire [1]. »

Athlète infatigable, Athanase continuait à combattre sans relâche, du sein de sa retraite, pour la cause de la foi, quand un grand événement changea tout-à-coup la face du monde: Constance vint à mourir l'an 361; Julien l'Apostat monta sur le trône, et le Paganisme y remonta avec lui.

Un homme s'est donc trouvé, qui, après avoir été élevé dans la connaissance de l'Evangile, a pu retourner au culte des idoles, a pu croire qu'il serait en son pouvoir de le remettre en honneur, s'y est employé avec toute l'ardeur dont il était capable! Mais que viens-je de dire? Un homme s'est trouvé! N'en est-il qu'un? n'en est-il plus? Eh! que voit-

[1] Athanase, *Préface de sa Lettre aux Solitaires.*

on encore, sinon de soi-disant Chrétiens *qui*, après avoir été instruits à l'école de Jésus, désertent ses autels, se créent des idoles à leur choix, les servent de toute leur ame, et s'efforcent de leur trouver de nombreux adorateurs, en propageant sans cesse leurs mondaines et pernicieuses maximes ? Or qu'on me montre la différence, s'il en existe, qui se trouve entre celui qui encensait le vice sous des noms empruntés, sous ceux de Plutus, de Vénus, et celui qui l'encense sous son nom véritable.

Le Christianisme rencontra dans Julien un persécuteur qui l'attaqua avec de nouvelles armes. Il abandonna les voies de violence dont avaient usé les anciens empereurs païens, ou du moins il n'y eut que rarement recours; il leur préféra des voies moins rudes en apparence, plus efficaces en réalité. Ce fut par de brillantes promesses qu'il chercha à gagner les faibles, par la dérision et l'insulte qu'il s'efforça de faire tomber les timides, par toutes sortes de moyens détournés et perfides qu'il marcha à l'accomplissement de ses projets. Il faut le dire avec douleur; rien ne lui parut plus propre à servir ses vues, que les divisions qui régnaient alors parmi les Chré-

tiens; il se promit bien de fomenter ces divisions de tout son pouvoir; et la première mesure qu'il adopta dans ce but, fut de rappeler les évêques exilés pour la cause de la foi évangélique, et de les opposer aux évêques ariens usurpateurs de leurs siéges.

Ainsi le pieux Athanase put sortir enfin de sa profonde retraite [1]. Il fut reçu par son peuple avec des démonstrations d'allégresse dont il est difficile de se former l'idée. « Son « retour, » nous dit Grégoire de Naziance, « fut un jour de fête, non-seulement pour les « habitans d'Alexandrie, mais pour le reste « de l'Egypte. La province semblait s'être le- « vée tout entière pour aller au - devant de « lui. On s'était emparé de toutes les éminen- « ces pour le voir de plus loin. C'était à qui se « rassasierait du plaisir de le contempler. Une « immense multitude marchait devant lui, fai- « sant retentir les airs de pieux cantiques. « Toute la ville fut illuminée.

« Rendu au gouvernement de son Eglise, » continue le même Père, « il montra une sa- « gesse au-dessus de tout éloge. Bien loin de « céder à quelques sentimens d'irritation con- « tre ses adversaires, il déploya la plus parfaite

[1] Au mois d'août 362.

« modération. Il ne songea qu'à appaiser les « haines, qu'à accommoder les différends, « qu'à tendre une main de charité à ceux qui « lui voulaient du mal. Il vint au secours de « tous les nécessiteux, sans mettre aucune « différence entre ceux qui gardaient la foi « évangélique et ceux qui suivaient le parti « contraire. Il s'appliqua à relever la saine « doctrine avec le zèle qu'on lui connaissait, « écrivant aux uns, entrant en conférence « avec les autres, mais laissant à tous une « entière liberté, persuadé que c'était le « moyen de ramener à la vérité un plus grand « nombre d'ames. Ainsi on put dire de lui « que, participant à la nature de l'aimant, il « attirait à lui ceux-là mêmes qui avaient la « dureté du fer [1]. »

Voilà celui que l'Eglise d'Alexandrie avait le bonheur d'avoir à sa tête. Mais une si haute vertu ne tarda pas à faire ombrage à Julien. Il voyait dans Athanase le plus puissant obstacle au dessein qu'il poursuivait, de ruiner le Christianisme. « Il était persuadé, » dit Grégoire de Naziance, « que tous ses projets « contre nous échoueraient, tant qu'il aurait

[1] Grégoire de Naziance, *XXI*e *Discours*.

« en face un ennemi aussi redoutable [1]. » Et il jura sa perte.

« Les dieux sont méprisés. Chassez le scélé« rat Athanase, » écrivit-il à Ecdicius, préfet d'Egypte. Il ajouta dans un édit qu'il lui adressa : « J'apprends que le plus insolent des hom« mes, qu'Athanase a repris possession de ce « que les Galiléens nomment l'épiscopat. Je lui « ordonne de sortir d'Alexandrie à l'instant « même où cet édit y parviendra. S'il s'obs« tine à y demeurer, qu'il s'attende aux plus « rigoureux châtimens. »

En vain la ville d'Alexandrie conjura-t-elle Julien de révoquer ses ordres, de ne point lui ôter le plus digne et le plus chéri des pasteurs. Ce prince, ne pouvant dissimuler le dépit qui l'agitait, répondit : « Si vous dé« sirez conserver Athanase, parce que vous le « jugez plus habile que d'autres, sachez que « c'est pour cela même que je l'éloigne de « vous. Je l'avais banni d'Alexandrie : main« tenant je le bannis de toute l'Egypte. »

Ainsi Athanase fut contraint encore une fois de s'enfuir. Il reprit le chemin du désert ; et pour s'y rendre, il s'embarqua sur le Nil. Il sut bientôt qu'il était poursuivi par

[1] Grégoire de Naziance, *XXIe Discours*.

des émissaires de Julien chargés de lui ôter la vie, et qui se hâtaient de l'atteindre. Dans cette extrémité, mettant en Dieu toute sa confiance, il ordonna qu'on fît rebrousser sur-le-champ le bateau qui le portait, et que l'on revînt à Alexandrie. Les personnes qui l'accompagnaient s'efforçaient de le détourner de ce dessein. « Ne savez-vous donc pas, » leur dit-il, « que Celui qui me protége est plus « grand que celui qui me persécute ? »—Quelques momens après, les émissaires de Julien furent rencontrés; ils s'informèrent si Athanase était encore loin; on lui répondit qu'il était fort proche : et les voilà redoublant de vîtesse pour le joindre, tandis que notre pieux évêque retournait paisiblement à Alexandrie. Il y demeura caché jusqu'à la mort de l'Apostat [1].

Cette mort arriva l'année suivante, le 26 juin 363. Julien fut tué dans une expédition contre les Perses. Jovien fut élu empereur à sa place. Il était Chrétien, et attaché aux doctrines orthodoxes. Il se hâta de rappeler à ses fonctions Athanase; il lui écrivit : « Rem- « pli d'admiration pour votre personne, pour

[1] Socrate, *Hist. de l'Eglise*, liv. III, chap. XIV; Théodoret, *Hist. de l'Eglise*, liv. III, chap. X.

« votre fidélité à notre Sauveur Jésus-Christ, « j'éprouve le besoin, très-religieux Evêque, « de vous exprimer ma vénération toute par« ticulière. Je n'ignore pas que vous avez « combattu sans relâche pour la défense de la « véritable foi, que la crainte des persécutions « n'a pu ralentir votre zèle, que les périls qui « vous ont si fréquemment menacé n'ont jamais « ébranlé votre constance; et que tout en dé« fendant courageusement la vérité, vous n'a« vez cessé d'édifier le monde par une con« duite qui doit servir de modèle à tous les « fidèles. Aussi m'empressé-je de vous rappe« ler au sein de votre Eglise. Revenez la nour« rir des doctrines du salut; paissez le peuple « de Dieu confié à vos soins; et veuillez adres« ser au Seigneur vos prières pour la prospé« rité de ma personne et de tout l'empire. »

A cette lettre Jovien en ajouta bientôt une seconde, où il demanda à Athanase quelques explications sur la personne de notre adorable Rédempteur. Athanase lui conseilla de s'en tenir simplement au symbole de Nicée. «Nulle « part ailleurs, » lui écrivit-il, « vous ne trou« verez les vérités de la foi, relatives à Notre « Seigneur Jésus-Christ, plus nettement ex« primées, plus exactement définies. Et ces vé-

« rités, très-religieux Empereur, sont celles « QUE L'ON A ENSEIGNÉES DE TOUT TEMPS, que « toutes les Eglises ont reçues, et que les Pè-« res assemblés à Nicée ont proclamées, à « leur tour, de la façon la plus solennelle [1]. »

La confiance que l'Empereur éprouvait pour Athanase lui faisait désirer vivement de le voir et de jouir de ses entretiens. Il le manda auprès de lui, à Antioche. Athanase se rendit à cet appel [2].

Quelques Ariens d'Alexandrie ne tardèrent pas à le suivre. Ils se présentèrent à Jovien; ils lui demandèrent un évêque. — « Mais vo-« tre évêque Athanase est rentré dans ses « fonctions. — N'a-t-il pas été banni, Sei-« gneur, et par Constantin, et par Constance, « et par Julien? — Je ne sais que trop par « quel motif il l'a été, et par qui il a été ac-« cusé. — Donnez-nous, Seigneur, l'évêque « qu'il vous plaira, hormis Athanase. — Et « pourquoi? Aucun n'a de meilleurs senti-« mens, aucun n'enseigne une plus pure doc-« trine. — Ce qu'il dit peut être bon; mais « ce qu'il cache en son ame est indigne. — « Il suffit que vous reconnaissiez qu'il n'en-

[1] Théodoret, *Hist. de l'Eglise*, liv. IV, chap. III.
[2] Sozomène, *Hist. de l'Eglise*, liv. VI, chap. V.

« seigne rien que de salutaire. S'il pense mal, « Dieu sera son juge. Nous autres hommes, « nous entendons les paroles; Dieu seul lit « jusqu'au fond des cœurs. — Ordonnez, Sei- « gneur, que nous puissions nous assembler. « — Qui vous en empêche? — Mais il nous « appelle novateurs, hérétiques. — Il a raison; « et tout pasteur qui enseigne le vrai Christia- « nisme doit tenir le même langage. — Sei- « gneur, nous ne pouvons le souffrir; il a repris « les biens de l'Eglise. — Ah! voilà donc ce « qui vous conduit près de moi; c'est votre « intérêt, et non pas votre foi. Retirez-vous; « vivez en paix. Vous trouverez ici des évê- « ques, Athanase surtout, qui pourront en- « seigner les vraies doctrines de l'Evangile à « ceux qui n'en sont pas suffisamment ins- « truits [1]. »

Jovien ne porta que sept mois et demi la couronne. Il mourut le 17 février 364. Nous avons déjà dit que Valentinien fut choisi pour son successeur [2]. Il s'adjoignit son frère Valens, lui donna l'empire d'Orient, et garda pour lui celui d'Occident.

[1] *Actes* insérés dans les *Œuvres d'Athanase*, tom. II, pag. 27, 28 et 29.

[2] Page 109 de ce volume.

Valens était imbu des doctrines ariennes. Quand il se sentit affermi sur son trône, il commença à persécuter les Chrétiens orthodoxes[1]. L'an 367, il ordonna aux gouverneurs des diverses provinces soumises à sa domination, de chasser les évêques qui avaient été déposés sous Constance, et qui étaient remontés sur leurs siéges pendant le règne de Julien[2].

L'Égypte lui obéissait. Athanase se retrouva sous le poids de la persécution. Contraint de s'enfuir de nouveau, il choisit cette fois pour lieu de refuge le tombeau de son père[3]. C'était un édifice assez spacieux pour qu'il pût s'y retirer.

Le voilà donc, lui vivant, entré dans le séjour des morts. Mais il y était descendu avec sa foi, avec ses espérances éternelles. Et il avait vu passer bien d'autres jours non moins pénibles.

Ceux-ci ne furent pas de longue durée pour lui. Une si haute vénération s'était attachée à son nom, son troupeau lui était si passionnément dévoué, que Valens, craignant de compromettre son autorité en Egypte, or-

[1] Sozomène, *Hist. de l'Eglise*, liv. VI, chap. VII;— [2] *Ibid.* chap. XII. — [3] *Ibid.*

donna de lui laisser reprendre paisiblement ses fonctions [1]. Il put alors (au bout de quatre mois) sortir du tombeau qui le recélait, et reparaître parmi les vivans, pour les nourrir avec un nouveau zèle des doctrines de la foi, pour les guider encore dans les voies du salut. Partout ailleurs la persécution, et une persécution cruelle, pesait sur les Chrétiens orthodoxes; et lui, jusqu'alors l'objet des plus vives attaques du parti arien, lui seul se trouvait épargné [2]. Depuis cette époque, il put se livrer en paix à ses fonctions sacrées.

Ainsi le Seigneur lui accordait quelques jours de repos, à la suite d'une vie si longtemps orageuse. Après l'avoir offert au monde comme un exemple du courage qu'il inspire aux siens, et de la paix secrète qu'il leur donne au sein des plus violentes tempêtes, il le montrait alors comme un exemple de la paix extérieure qu'il peut leur assurer, s'il le veut, au milieu de tempêtes semblables.

Heureux de pouvoir distribuer à son troupeau la parole de vie, Athanase n'en était pas moins vivement affligé des persécutions qui

[1] Sozomène, *Hist. de l'Eglise*, liv. VI, chap. XII; Socrate, *Hist. de l'Eglise*, liv. IV, chap. XX.
[2] Sozomène, *Hist. de l'Eglise*, liv. VI, chap. XII.

frappaient ses frères en la foi. Il s'efforçait d'adoucir leurs maux par ses démarches, par ses conseils, par ses consolations, par ses prières. Quelques fragmens des lettres que lui adressait à cette époque l'illustre évêque de Césarée, Basile, feront juger de la haute influence qu'il exerçait sur le monde chrétien.

« Plus nos maux actuels sont grands, et « plus il importe de ne négliger aucun des « moyens propres à y remédier. Je crois que « l'intervention des évêques de l'Occident pour- « rait nous être en ce moment fort utile. Mais « qui peut les intéresser à notre cause comme « vous ? quelle prudence égale la vôtre ? « quelles lumières sont comparables à celles « que le Seigneur vous a départies ? et qui « jouit dans l'Occident d'une considération « pareille à celle dont vous êtes l'objet? Cou- « ronnez donc par une nouvelle démarche les « longs travaux que vous n'avez cessé d'en- « durer pour la cause de notre divin Maître. « Choisissez dans votre Eglise quelques hom- « mes d'une foi éprouvée, capables d'exposer « convenablement aux Occidentaux les afflic- « tions qui nous accablent, envoyez-les au- « près d'eux, instruisez-les de ce que nos frères « auraient à tenter pour venir à notre secours.

« Soyez le Samuel des Eglises. Et non content d'agir pour elles, priez, priez surtout « en leur faveur; assiégez le trône des miséricordes par ces requêtes ferventes et pleines « d'amour qui ont une si grande efficace. — « Pour rendre la vie à nos Eglises, c'est à « Celui qui peut ranimer des os desséchés et « les revêtir de nouveau de nerfs et de chairs, « qu'il faut avoir recours. — Le Seigneur, « nous l'avons vu souvent, opère de grandes « choses par le ministère de ses saints. C'est à « vous, j'aime à le croire, qu'il réserve le glorieux privilége de faire cesser nos dissentions, de ramener le règne de la charité, « de rendre à l'Eglise son premier lustre[1]. »

Basile écrivait plus tard :

« Chaque jour les calamités de nos Eglises « augmentent. Je reviens à vous, comme à « celui qui peut nous consoler le plus efficacement dans une si dure extrémité. Votre « grande expérience des affaires, votre habileté à discerner en chaque circonstance la « marche qu'il est le plus à propos de suivre, « et surtout vos prières, nous soutiendront « au milieu des tempêtes auxquelles nous « sommes exposés. C'est le sentiment de tous

[1] Basile, *Lettre XL*, *à Athanase.*

« ceux qui vous connaissent par votre répu-
« tation ou par leur expérience. Daignez donc
« prier pour nous sans relâche. Encouragez-
« nous par vos lettres: si vous saviez de quel
« secours elles nous sont, vous né négligeriez
« aucune occasion de nous en faire passer.

« Si vous m'accordiez la faveur de prier
« pour moi en particulier, si je pouvais avoir
« une fois le bonheur de vous voir, s'il m'était
« donné de jouir quelques instans de la pré-
« sence d'un homme tel que vous, il me semble
« que Dieu m'aurait suffisamment consolé de
« toutes les afflictions que j'ai pu souffrir [1]. »

Dans une autre lettre Basile ajoutait :

« Qui choisirons-nous pour nous servir de
« guide? En qui trouverons-nous une foi assez
« vive pour obtenir du Seigneur qu'il daigne
« calmer les vents et les flots, si ce n'est en
« celui qui dès son premier âge a soutenu si
« vaillamment le glorieux combat de la foi,
« et qui dès lors s'y est continuellement dis-
« tingué? Voilà pourquoi les Orthodoxes vous
« conjurent de continuer à leur écrire, et de
« leur tracer la voie où vous jugez qu'ils doi-
« vent marcher [2]. »

[1] Basile, *Lettre XLI, à Athanase.*
[2] Basile, *Lettre XLIII, à Athanase.*

Encore une citation, ce sera la dernière :

« Chaque jour confirme la haute opinion « que j'avais de vous. Tandis que les autres « ont assez à faire de veiller sur eux-mêmes, « vos regards s'étendent partout. Vous prenez « autant de soin de l'Eglise universelle, que « je puis en prendre de la seule Eglise que le « Seigneur a daigné me confier. Vous parlez, « vous exhortez, vous écrivez, vous envoyez « de toutes parts des hommes qui nous apprennent ce qu'il y a de mieux à faire dans les dé« plorables circonstances où nous nous ren« controns [1]. »

C'est ainsi qu'Athanase employait les derniers jours de son pélerinage terrestre. « Et « après avoir été, par sa vie, le modèle des « évêques, et par ses sentimens, l'oracle de « la foi orthodoxe, il mourut [2] dans une heu« reuse vieillesse, et fut réuni à ses pères, aux « patriarches, aux prophètes, aux apôtres, à « tous les saints confesseurs qui, comme lui, « avaient combattu pour la vérité [3]. »

« Il est impossible, » a dit l'un des historiens de sa vie, « de considérer le grand nom-

[1] Basile, *Lettre XLVI, à Athanase.*
[2] Le 2 mai 373.
[3] Grégoire de Naziance, *XXIe Discours.*

« bre de ses ennemis, le crédit et la fureur des
« Ariens qui pouvaient tout à la cour des Em-
« pereurs, la longue suite de persécutions
« qu'il a souffertes, sans admirer l'espérance
« si ferme qui l'a toujours animé, et qui lui a
« fait concevoir la ruine de l'hérésie comme
« une chose indubitable, parce qu'il n'y a
« point de force au monde contre celle de la
« vérité. Il a vu noircir son innocence par
« toutes sortes de calomnies, former une infi-
« nité de conspirations contre sa personne, as-
« sembler continuellement des Conciles contre
« lui, et toutes les forces de l'empire être em-
« ployées pour l'exterminer et le perdre ; il a
« vu l'animosité implacable de ses adversaires,
« l'inconstance de ses amis, la préoccupation
« du grand Constantin, la haine implacable de
« Constance, la fureur impie de Julien, et le
« dessein que Valens avait conçu de le perdre;
« mais, quoique la fin d'une persécution ne
« fût pour lui que le commencement d'une
« autre, rien n'a jamais été capable d'ébranler
« son espérance. On a pu dire de lui, avec
« raison, ce que St. Paul a dit d'Abraham qui
« est le père de tous les fidèles, qu'il a cru et
« espéré fermement contre l'espérance même;
« et les promesses que Dieu a faites à son

« Eglise de ne l'abandonner jamais, lui ont
« inspiré cette assurance inébranlable. Il sa-
« vait qu'elle est fondée sur la pierre ferme,
« et que les forces de l'enfer n'auront jamais
« de puissance contre elle. Il savait que le
« Verbe étant consubstantiel à son Père, était
« tout puissant aussi bien que lui, et que ceux
« qui se déclaraient contre sa Divinité ver-
« raient tôt ou tard leurs desseins réduits en
« poudre. Comme il était persuadé de ces vé-
« rités, aussi était-il assuré que quelque ra-
« vage que l'Arianisme fît dans l'Eglise, c'était
« un torrent que l'on verrait tarir un jour, et
« qu'il n'en resterait sur la terre qu'un peu
« d'écume et de limon.

« Cinquante ans entiers de souffrances et
« de persécutions n'occupent plus maintenant
« son esprit, que pour lui faire dire devant le
« trône de l'Agneau, que tout est court et de
« très-peu de durée en comparaison de l'éter-
« nité. Il triomphe avec l'Église des premiers-
« nés. Le Verbe couronne son défenseur : et
« il bénit le Verbe qu'il a défendu. Il jouit de
« l'amitié du Roi de gloire, sans craindre ni
« l'animosité de Constance, ni l'impiété de
« Julien, ni la fureur de Valens. Il éclaire en-
« core les docteurs. Et il fera dire à toute

« l'Eglise jusqu'à la fin des siècles, que Dieu « est admirable dans ses saints [1]. »

Les ouvrages d'Athanase, comme on doit s'y attendre quand on connaît sa vie, sont en grande partie polémiques. Réfuter les accusations dirigées contre lui, dévoiler la conduite de ses adversaires, affermir le courage des Chrétiens fidèles, et surtout, défendre la grande vérité qu'il voyait attaquée, la divinité éternelle du Fils de Dieu, et plus tard, défendre une autre vérité qui fut également contestée, la divinité du Saint-Esprit; tels furent les sujets d'un grand nombre de ses écrits, parmi lesquels nous citerons :

Son *Apologie adressée à l'Empereur Constance*, pleine de dignité et de mesure, vrai chef-d'œuvre en son genre.

Une IIe *Apologie*, adressée à ses amis;

Une *Lettre aux Evêques orthodoxes*, pour leur annoncer l'invasion de son siége par Grégoire;

Une *Apologie de sa fuite;*

Une *Lettre aux Evêques d'Egypte et de Lybie*, destinée à soutenir leur foi;

[1] Hermant, *Vie de saint Athanase*, tom. II, pag. 521, 522, 523 et 601.

Une *Lettre aux Solitaires d'Egypte*, ou plutôt un traité divisé en deux parties, dont la première (qui est perdue) contenait la réfutation de l'hérésie arienne; et la seconde, l'histoire de l'Arianisme (celle-ci nous reste presque tout entière);

Quatre Discours contre les Ariens;

Un *Commentaire sur ces paroles : Nul ne connaît le Fils que le Père; et nul ne connaît le Père que le Fils;*

Un *Commentaire sur : Mon ame est maintenant troublée;*

Un *Traité des Synodes;*

Une *Lettre à Sérapion*, sur la divinité du Saint-Esprit;

Une *Réfutation des réponses des Macédoniens* (c'était le nom que portaient, d'après celui de leur chef, Macédonius, les hérétiques qui refusaient au Saint-Esprit sa qualité de Dieu);

Deux Livres contre Appollinaire, qui prétendait que Jésus-Christ n'avait pas d'ame, et que la Divinité y suppléait; que son corps n'avait point été créé, mais qu'il était descendu du ciel;

Une *Exposition de la foi.*

Athanase ne s'était pas borné à écrire sur

les doctrines controversées de son temps, et sur les événemens qui se rapportaient à ces graves débats; il avait aussi composé des *Commentaires sur les Cantiques de Moïse et de Marie*, *sur Job*, *sur les Psaumes*, *sur l'Ecclésiaste*, *sur saint Jean*; *la Synopse de l'Écriture*, sorte de table de tous les livres sacrés, avec un abrégé de ce qu'ils renferment; un *Discours contre les Gentils*; un *Discours sur l'Incarnation*; un *Discours sur la Foi*; un Traité *sur l'état honorable du Mariage*; un autre *sur la Virginité* (ce dernier lui est contesté par quelques critiques); une *Vie d'Antoine*, solitaire d'Égypte, etc., etc.

Malheureusement un grand nombre de ses ouvrages sont perdus; d'autres ne nous sont parvenus qu'incomplets; mais il nous en reste assez pour juger des services éminens qu'il lui a été donné de rendre à la cause du Christianisme.

Je n'ai rien dit encore du symbole qui porte son nom, et qui lui a été faussement attribué. Certes, il eût été étrange que celui qui s'était élevé avec tant de force contre les nombreux formulaires de foi rédigés de son temps, qui ne cessait de renvoyer et ses amis et ses adversaires à celui de Nicée, en eût

composé lui-même un nouveau. Mais les investigations les plus exactes [1] ont prouvé que cet écrit n'est pas de lui ; c'est un fait généralement reconnu de nos jours. La plupart des critiques pensent que cette confession de foi est l'ouvrage de Vigile, évêque de Tapse, écrivain du v[e] siècle, accoutumé à mettre sur le compte des auteurs anciens, et surtout d'Athanase, ce qui sortait de sa plume ; d'autres critiques, en plus petit nombre, l'attribuent à Vincent de Lerins.

Parlerai-je du mérite littéraire des productions d'Athanase? Après l'avoir suivi dans la haute mission qui lui avait été confiée, et qu'il a remplie avec tant de courage, de constance et de succès, est-ce bien aux formes dont s'est revêtue sa pensée qu'il convient de s'arrêter? Il n'a pu sans doute, au milieu d'une vie constamment agitée, environné de périls sans cesse renaissans, donner à ses compositions tout le soin qu'il leur aurait peut-être accordé en d'autres circonstances [2]; mais qu'importe? Ni la solidité, ni la force,

[1] Celles de Vossius, de Quesnel, de Tillemont, en particulier.

[2] Son *Apologie adressée à Constance* montre à quelle hauteur il aurait pu s'élever comme écrivain, s'il l'eût voulu.

ni le mouvement et la vie ne leur manquent. Ce qu'il y a surtout d'admirable chez ce pieux docteur, c'est la perspicacité avec laquelle il saisit dans chaque question le vrai point de la difficulté, et s'y porte aussitôt avec toutes les ressources que lui fournissent son talent, et sa foi, et son zèle.

Le plus habile critique de notre époque a dit de lui :

« L'intrépide, l'éloquent Athanase...... est « grand et simple lorsqu'il raconte ses com« bats et ses souffrances; il est sublime de « conviction ; mais son éloquence est peu va« riée, et n'a pas les riches ornemens de la « tribune antique. On sent qu'il est fait pour « l'action. Nul évêque du IVe siècle ne le sur« passa pour l'élévation d'esprit et la fermeté « d'ame; mais quelques-uns d'entre eux fu« rent plus grands écrivains et plus habiles « orateurs. On ne retrouve dans Athanase « presque aucun souvenir des lettres et de la « philosophie grecque; il les dédaigne ou les « connaît peu. Il ne cherche point à plaire « par l'imagination; il se défend le pathéti« que : il semble qu'il ne veut pas être un « orateur véhément et persuasif, mais l'inva-

« riable témoin, le dépositaire impassible
« d'une vérité [1]. »

Je ne sais si, dans la pensée de l'auteur, quelques-unes de ces dernières lignes sont un éloge; pour moi, je les regarde comme la plus digne louange qui pût être décernée à l'évêque d'Alexandrie. Rien ne m'eût semblé plus discordant avec les graves questions qu'il avait à traiter, que le moindre « souvenir des lettres et de la philosophie grecque. » C'est là, il faut en convenir, ce qui dépare les productions de quelques-uns de ses contemporains. Du reste, le caractère des écrits d'Athanase est parfaitement indiqué dans le passage qu'on vient de lire : il eût été impossible de mieux rendre l'impression qu'on éprouve quand on étudie les ouvrages qui nous restent de ce saint docteur.

Je terminerai cette notice (et pourrais-je la résumer d'une manière plus heureuse?) en transcrivant le portrait suivant d'Athanase, que nous a laissé un écrivain moderne :

« Athanase était le plus grand homme de
« son siècle; et peut-être, qu'à tout prendre,
« l'Eglise n'en a jamais eu de plus grand. Dieu,

[1] M. Villemain, *Nouv. Mélang. histor. et littér.*, tom. II, pag. 173 et 174.

« qui le destinait à combattre la plus terrible « des hérésies, armée tout à la fois de la sub- « tilité de la dialectique et de la puissance des « Empereurs, avait mis en lui tous les dons « de la nature et de la grace qui pouvaient le « rendre propre à cette haute destination. Il « avait l'esprit juste, vif et pénétrant, le cœur « généreux et désintéressé, un courage de « sang-froid, et, pour ainsi dire, un héroïsme « uni, toujours égal, sans impétuosité ni sail- « lies, une foi vive, une charité sans bornes, « une humilité profonde, un Christianisme « mâle, simple et noble comme l'Evangile, une « éloquence naturelle, semée de traits per- « çans, forte de choses, allant droit au but, « et d'une précision rare dans les Grecs de ce « temps-là. L'austérité de sa vie rendait la « vertu respectable; sa douceur dans le com- « merce le faisait aimer. Le calme et la séré- « nité de son ame se peignaient sur son visage. « Quoiqu'il ne fût pas d'une taille avanta- « geuse, son extérieur avait quelque chose de « majestueux et de frappant. Il n'ignorait pas « les sciences profanes, mais il évitait d'en « faire parade. Habile dans la lettre de l'Écri- « ture, il en possédait l'esprit. Jamais ni Grecs « ni Romains n'aimèrent la patrie autant

« qu'Athanase aima l'Eglise. Une longue ex« périence l'avait rompu aux affaires ecclésias« tiques. L'adversité, qui étend le génie lors« qu'elle ne l'écrase pas, lui avait donné un « coup d'œil admirable pour apercevoir des « ressources, même humaines, quand tout « paraissait désespéré. Menacé de l'exil lors« qu'il était dans son siége, et de la mort « lorsqu'il était en exil, il lutta pendant près « de cinquante ans contre une ligue d'hommes « subtils en raisonnemens, profonds en intri« gues, courtisans déliés, maîtres du prince, « arbitres de la fortune et de la disgrace, ca« lomniateurs infatigables, barbares persécu« teurs. Il les déconcerta, les confondit, et « leur échappa toujours, sans leur donner la « consolation de lui voir faire une fausse dé« marche; il les fit trembler lors même qu'il « fuyait devant eux, et qu'il était enseveli tout « vivant dans le tombeau de son père... Per« sonne ne discerna mieux que lui le moment « de se produire ou de se cacher, ceux de la « parole ou du silence, de l'action ou du re« pos. Il sut fixer l'inconstance du peuple, « trouver une nouvelle patrie dans les lieux « de son exil, et le même crédit à l'extrémité « des Gaules, dans la ville de Trèves, qu'en

« Égypte et dans le sein même d'Alexandrie ;
« il sut entretenir des correspondances, lier
« entre eux les Orthodoxes, encourager les
« plus timides, d'un faible ami ne se faire ja-
« mais un ennemi, excuser les faiblesses avec
« une charité et une bonté d'ame qui font
« sentir que, s'il condamnait la voie de rigueur
« en matière de religion, c'était moins par in-
« térêt que par principes et par caractère [1]. »

N'oublions pas de qui il tenait ces qualités éminentes ; et dans le don qui lui en fut fait au milieu des circonstances difficiles où il se rencontra, sachons reconnaître une dispensation particulière de la Providence, et sa ferme volonté de maintenir dans son Eglise la pure doctrine évangélique, malgré les efforts inouis qui furent tentés alors pour la détruire. « Il nous fallait », a dit l'un des plus célèbres de ses contemporains, « un van mys-
« térieux qui séparât l'erreur de la vérité ;
« Athanase nous fut accordé [2]. »

[1] La Bletterie, *Vie de Jovien*.
[2] Grégoire de Naziance, *XXI[e] Discours*.

SECTION II.

FRAGMENS HISTORIQUES.

I.

Sacrifices barbares en usage chez les nations païennes, avant la venue du Sauveur.

PARTOUT le Paganisme avait poussé le délire jusqu'à porter les pères à immoler leurs propres enfans sur les autels des faux dieux. En Phénicie, dans l'île de Rhodes, des fils uniques étaient sacrifiés à Saturne. A Salamine, un homme tournait trois fois autour de l'autel de Minerve et de Diomède, pendant que d'autres le poursuivaient; après quoi le prêtre lui plongeait dans le sein le fer d'une lance, et le brûlait sur un bucher. Ces sacrifices abominables étaient communs en Egypte. Dans la ville d'Héliopolis, on immolait trois hommes à Junon. A Chio, à Tenedos, on en immolait un à Bacchus. A Lacédémone, on en sacrifiait un à Mars; en Crête, à Saturne. A Laodicée, en Syrie, on sacrifiait

une jeune fille à Minerve. Les Dumaténiens, peuples d'Arabie, étaient dans l'usage d'égorger tous les ans un enfant et de l'enterrer sous l'autel. L'histoire fait foi que les Grecs ne partaient jamais de leur pays pour aller à la guerre, qu'auparavant ils n'eussent offert à leurs divinités une victime humaine. On dit que les Thraces et les Scythes observaient la même coutume. Chacun sait que l'on immole encore aujourd'hui à Rome un homme le jour de la fête de Jupiter du Latium. Diodore rapporte que les Africains égorgèrent en l'honneur de Saturne deux cents jeunes hommes des premières familles, et que les pères en offrirent jusqu'à trois cents autres pour être sacrifiés. Voilà une image fidèle des malheurs sous lesquels gémissaient les peuples. Toutes les lois de la nature étaient violées par les abominations les plus monstrueuses; quand le Verbe de Dieu, prenant en pitié le genre humain, a daigné descendre sur la terre.

Eusèbe de Césarée, *Panégyrique de Constantin.*

II.

Siége de Jérusalem par Titus.

(L'an 70.)

Les fidèles qui habitaient Jérusalem en étant sortis pour se retirer à Pella, petite ville située au-delà du Jourdain, selon l'avertissement que plusieurs d'entre eux en avaient reçu, cette cité coupable vit fondre sur elle les châtimens qui lui avaient été dénoncés, en punition des crimes qu'elle avait commis contre le Sauveur. Pour connaître la grandeur des maux dont la nation juive fut alors frappée, le nombre des femmes et des enfans qui périrent par le fer ou par la famine, l'extrémité de la misère où les habitans de Jérusalem se virent réduits, et l'abomination de la désolation qui régna dans le lieu saint, selon la prédiction des prophètes, il faut lire l'histoire de Josèphe. Ce célèbre écrivain rapporte que trois cent mille hommes qui étaient venus de toutes les parties de la Judée à Jéralem, pour célébrer la fête de Pâque, se trouvèrent enfermés dans cette grande ville

comme dans une prison. Ils y partagèrent avec leurs concitoyens les châtimens que méritait l'impiété dont le Fils de Dieu avait été l'objet et la victime au temps de cette même fête. Sans entrer dans le détail de toutes les calamités qui tombèrent alors sur cette nation criminelle, je me bornerai à rappeler la famine que la Justice divine employa pour la punir.

« Ce fléau (nous dit Josèphe dans le ve livre de son histoire), ce fléau s'aggravant tous les jours, la rage des factieux augmentait dans le même rapport. Plus on allait en avant, plus ces deux maux réunis produisaient des effets déplorables. Comme on ne voyait plus de blé, des furieux entraient de force dans les maisons pour en chercher. S'ils venaient à en apercevoir, ils frappaient impitoyablement ceux à qui il appartenait, pour les punir de ne l'avoir pas déclaré. S'ils n'en trouvaient pas, ils les accusaient de l'avoir caché, ils leur faisaient souffrir mille avanies pour les contraindre à le découvrir. Il suffisait que l'on conservât quelque apparence de santé et de force, pour que, à leurs yeux, on fût coupable de ce prétendu délit. Quant à ceux qu'ils voyaient exténués de misère, ils laissaient

à la faim le soin de leur arracher un reste de vie. Plusieurs riches vendirent secrètement tout leur bien pour une mesure de froment, et les moins aisés pour une mesure d'orge; après quoi ils s'enfermaient dans les lieux les plus reculés de leurs demeures, où les uns mangeaient ce grain sans être moulu, où d'autres le réduisaient en farine. Nulle part on ne voyait des tables dressées; chacun retirait en hâte de dessus les charbons les chétifs alimens qu'il avait pu se procurer, sans se donner le loisir de les laisser cuire. Vit-on jamais une misère semblable? Ceux-là seuls qui avaient la force en main ne l'éprouvaient pas. Tous les autres se livraient à des lamentations inutiles. Et comme une douleur aussi poignante que celle de la faim fait taire les sentimens les plus sacrés, on vit les femmes arracher le pain des mains de leurs maris, les enfans des mains de leurs pères, et, chose qui semble incroyable! les mères des mains de leurs enfans. Ceux qui en usaient de la sorte ne pouvaient si bien se cacher qu'on ne leur enlevât fréquemment ce dont ils étaient devenus les maîtres. Il suffisait qu'une maison fût fermée pour que les soupçons s'éveillassent, et pour qu'on imaginât qu'elle rece-

lait quelques alimens. Aussitôt des misérables enfonçaient les portes pour y entrer; ils arrachaient impitoyablement aux vieillards, aux femmes, aux enfans, la triste nourriture avec laquelle ils essayaient de soutenir leur existence; et après les avoir accablés de mauvais traitemens, ils se disputaient entre eux la mince proie dont ils avaient pu se saisir. Ils enlevaient même aux pauvres les herbes sauvages qu'ils étaient allés cueillir de nuit hors de la ville au péril de leurs jours, sans tenir compte des instances par lesquelles ils les suppliaient de leur en laisser au moins une faible portion. »

Après d'autres détails que j'omets, Josèphe ajoute : « Enfin les Juifs, se voyant entièrement renfermés dans la ville, désespérèrent de leur salut. La famine toujours croissante dévorait des familles entières. Les maisons étaient remplies de cadavres. Ceux qui survivaient n'avaient pas la force d'enterrer les morts. Et si quelques-uns s'efforçaient de rendre à leurs parens ce dernier devoir, ils expiraient presque tous en s'en acquittant. Au milieu de telles calamités, on ne voyait point couler de larmes, on n'entendait point de gémissemens; l'horrible faim dont on était

tourmenté étouffait toute autre impression. C'était d'un œil sec que les vivans contemplaient les morts. Un morne silence régnait partout. Seulement les scélérats qui s'étaient saisi du pouvoir, entraient dans les maisons devenues des sépulcres, et y dépouillaient les morts, leur enlevant jusqu'à leur chemise. Dans les commencemens, ils les faisaient enterrer, pour se délivrer de l'infection qu'ils répandaient; mais ne pouvant suffire à ce soin, ils les firent jeter par-dessus les murs dans les vallées d'alentour. L'horreur qu'éprouva Titus, en voyant une telle multitude de cadavres amoncelés, lui fit pousser un cri d'effroi; il leva ses mains vers le ciel, attestant Dieu qu'il n'était pas la cause de malheurs aussi épouvantables. »

« Il n'était rien dont les Juifs ne tentassent de faire usage pour tromper la faim qui les poursuivait. Ils ramassaient dans les rues ce que les plus vils animaux auraient foulé sous leurs pieds. Ils mangeaient jusqu'au cuir de leurs souliers et de leurs boucliers. Une poignée de foin pourri se vendait quatre attiques. »

« Mais pourquoi m'arrêter à ces détails lorsque, pour peindre l'horreur de la famine,

j'ai à citer un fait jusqu'alors sans exemple parmi les Grecs et parmi les nations les plus barbares? Il est de telle nature, il paraît tellement incroyable, que je n'oserais le rapporter, si je n'en avais divers témoins. Une dame, nommée Marie, fille d'Eléazar, qui possédait de grands biens, était venue du bourg de Batéchor se réfugier à Jérusalem; et elle s'y trouva assiégée. Les tyrans qui y commandaient, après lui avoir ravi ses effets les plus précieux, lui enlevèrent aussi ce qu'elle avait caché pour pourvoir à sa subsistance. Dans son désespoir, elle s'exhala contre eux en imprécations violentes, espérant que pour se venger de ses injures ils lui ôteraient la vie : mais ils n'en firent rien. Enfin, se voyant réduite à la dernière extrémité, déchirée par la faim, et plus encore ulcérée de colère, elle se porta à un acte qui fait frémir la nature. Elle arracha de son sein son fils qui s'y tenait pressé, et lui tint ce langage : « Mal-« heureux enfant! mille fois malheureux d'être « né au milieu de la guerre, de la famine et « des factions qui nous désolent, pourquoi « conserverais-je tes jours? Serait-ce pour que « tu devinsses l'esclave des Romains, en sup-« posant qu'ils consentissent à nous laisser

« vivre? Mais long-temps avant que nous eus-
« sions pu tomber entre leurs mains, la faim
« ne nous aurait-elle pas moissonnés? Et les
« factieux qui nous oppriment, ne sont-ils
« pas mille fois plus cruels encore que les en-
« nemis qui nous assiégent et que la faim qui
« nous dévore? Il vaut mieux que tu meures,
« que tu me serves de nourriture. Cet acte de
« mon désespoir épouvantera jusqu'à nos ty-
« rans; il retentira dans l'avenir; il dira à tous
« les âges que nul peuple ne fut malheureux
« comme les Juifs le sont à cette heure. » Elle dit, et elle égorgea son fils; elle le fit cuire, en mangea une portion, et en cacha le reste. A l'odeur de ce mets épouvantable accoururent bientôt des furieux, qui entrèrent dans la maison de cette dame, et la menacèrent d'attenter à ses jours, si elle ne leur découvrait pas les alimens qu'elle avait préparés pour son usage. « Les voici! » leur répondit-elle; et elle leur montra les restes du corps de son enfant. A cette vue, tout barbares qu'ils étaient, ils reculèrent d'effroi. Mais elle, avec un calme apparent qui cachait mal les transports de sa rage: « Oui, c'est mon
« fils! » leur dit-elle; « c'est mon propre fils
« que vous voyez! et c'est moi qui ai trempé

« mes mains dans son sang! Pourquoi refusez-« vous de vous en nourrir? Ne m'en suis-je « pas nourrie la première? Etes-vous moins « hardis qu'une femme? ou auriez-vous plus « de compassion qu'une mère? Que si votre « piété ne vous permet pas d'accepter un tel « aliment, j'achéverai d'en faire usage. » Ces hommes, étrangers jusque-là à tout sentiment d'humanité, sentirent un frisson d'horreur courir dans leurs veines, et ils s'éloignèrent en hâte de cette fatale demeure. Bientôt toute la ville connut ce qui venait de se passer: l'horreur que ce forfait inspira fut aussi grande que si chacun l'eût commis lui-même. On nommait bienheureux ceux qui étaient morts avant de l'avoir vu ou d'en avoir ouï parler. »

C'est à ce point de misère et de désolation que se virent réduits les Juifs, quelques années après avoir fait mourir le Sauveur: leur châtiment devait être proportionné à l'énormité de leur crime. Se sont-elles accomplies, je le demande, les prédictions de Jésus, qui s'écriait, en pleurant d'avance sur le sort de l'ingrate Jérusalem: *Malheur aux femmes qui seront enceintes, malheur à celles qui allaiteront en ces jours-là! car il y aura une grande*

affliction, une affliction telle que depuis le commencement du monde jusqu'à présent il n'y en a pas eu et qu'il n'y en aura plus de semblable[1]. Jamais aussi terribles menaces furent-elles plus complètement réalisées? Onze cent mille personnes, affirme Josèphe, périrent en cette guerre, ou par le fer ou par la faim. Et parmi les infortunés qui survécurent, les uns furent choisis pour orner le triomphe du vainqueur; d'autres furent envoyés en Égypte pour y travailler aux mines; d'autres furent distribués dans les provinces pour être exposés aux bêtes dans les amphithéâtres; les jeunes gens qui n'avaient pas atteint l'âge de dix-sept ans furent emmenés en captivité et vendus.

Il faut bien avouer que l'avenir était connu du Sauveur aussi bien que le présent, (comment échapper à l'évidence de cette vérité?) quand long-temps avant l'événement sa bouche prophétique avait fait ouïr ces mémorables paroles, religieusement conservées dans nos Évangiles : *Oh! si tu avais reconnu, au moins en ce jour qui t'est donné, les choses qui appartiennent à ta paix! Maintenant elles sont cachées à tes yeux. Les jours vont venir*

[1] Matth. XXIV, 19, 21.

où tes ennemis t'environneront de tranchées, et t'enfermeront, et te serreront de toutes parts; et ils te détruiront entièrement, toi et tes enfans qui sont au milieu de toi; et ils ne te laisseront pas pierre sur pierre, parce que tu n'as point connu le temps auquel tu as été visitée[1] ! Et n'avait-il pas laissé cet avertissement à ses disciples : *Quand vous verrez Jérusalem environnée par les armées, sachez que sa désolation approche. Ce seront alors les jours de la vengeance, afin que toutes les choses qui sont écrites s'accomplissent*[2]. Comparez toutes ces prédictions avec le récit de Josèphe, et convenez que l'avenir n'avait point de ténèbres pour notre divin Maître. — Ainsi devait être punie la nation criminelle qui n'avait pas rougi de *demander la délivrance* d'un voleur et *d'un assassin*, et de poursuivre avec acharnement la condamnation *du Prince de la vie*[3].

« Quatre ans avant la guerre dont nous venons de parler » (c'est Josèphe qui nous fournira encore ce récit), « on vit paraître à Jérusalem, à l'époque de la fête des Tabernacles, un simple paysan nommé Jésus, fils

[1] Luc, XIX, 42, 43, 44.
[2] Luc, XXI, 20, 22. — [3] Act. III, 14, 15.

d'Ananus. On l'entendit crier sans relâche: « Voix du côté de l'Orient! voix du côté de « l'Occident! voix du côté des quatre vents ! » voix contre Jérusalem et contre le temple ! « voix contre les nouveaux mariés et les nou- « velles mariées! voix contre tout le peuple! » Et il ne cessait de parcourir jour et nuit la ville en répétant les mêmes menaces. Fatiguées de les ouïr, quelques personnes se saisirent de lui et le firent cruellement fustiger. Il ne dit pas un mot pour sa défense, et il ne se lassa pas de répéter les mêmes paroles. Alors les magistrats le conduisirent auprès d'Albin, gouverneur des Juifs. Celui-ci le fit battre de verges jusqu'au sang. On ne put lui arracher ni une larme ni un soupir ; et à chaque coup qu'il recevait, ce seul cri sortait de sa bouche : « Malheur, malheur sur Jérusalem ! »

Après avoir emprunté le témoignage de Josèphe sur les cruels événemens que nous venons de transcrire, il ne sera pas hors de propos de faire connaître cet historien. Lui-même nous apprend « qu'il était fils de Ma- « thatias, Juif de nation, et qu'il descendait « des sacrificateurs de Jérusalem. » Il ajoute « qu'il fit d'abord la guerre aux Romains; mais « qu'il fut ensuite employé à diverses négocia-

« tions avec eux. » Il fut sans contredit le Juif le plus célèbre de son temps, au jugement des Romains eux-mêmes. Il leur inspira une telle considération, qu'ils placèrent sa statue dans leur Capitole, et qu'ils s'empressèrent de mettre ses ouvrages dans leurs bibliothèques.

Josèphe a écrit l'histoire générale des Juifs en vingt livres, et l'histoire particulière de leur guerre contre les Romains en sept livres. C'est un écrivain très-digne de foi. On a encore de lui deux livres sur les Antiquités des Juifs qui méritent d'être lus.

EUSÈBE DE CÉSARÉE, *Histoire ecclésiastique*, liv. III, chap. V, VI, VII, VIII et IX.

III.

Parens du Sauveur traduits devant l'empereur Domitien.

(L'an 95 ou 96.)

C'est une ancienne tradition, que Domitien ayant donné l'ordre de mettre à mort toute personne issue de la race de David, les descendans de Jude, frère du Seigneur selon la chair, furent dénoncés par quelques héréti-

ques. Voici ce que Hégésippe raconte à leur sujet :

« Il y avait encore dans ce temps-là des parens du Sauveur, petits-fils de Jude, qui était appelé son frère selon la chair. Evocatus les ayant traduits devant l'empereur Domitien, qui ne redoutait pas moins qu'Hérode le règne du Christ, ce Prince leur demanda s'ils étaient de la famille de David. Sur leur réponse affirmative, il voulut savoir quels biens ils possédaient. Ils répondirent qu'ils n'avaient à eux deux que trente-neuf arpens de terres, dont ils payaient le tribut; que le revenu de cette propriété ne suffisant pas pour les entretenir, ils travaillaient pour vivre; et ils montrèrent leurs mains endurcies au travail. Domitien les questionna ensuite sur le règne du Christ, sur la nature de son royaume, sur le temps auquel il devait paraître. Ils répondirent que ce règne était tout céleste, qu'il arriverait à la fin du monde, lorsque le Sauveur paraîtrait dans sa gloire pour juger les vivans et les morts et pour rendre à chacun selon ses œuvres. Après cette réponse, Domitien, méprisant leur faiblesse, les renvoya; il fit même cesser la persécution qu'il avait suscitée contre les fidèles. Dès lors, les parens

du Sauveur furent appelés au gouvernement de l'Église; ils vécurent en paix jusqu'au temps de Trajan. »

Eusèbe de Césarée, *Histoire ecclésiastique*, liv. III, chap. XIX et XX.

IV.

Persécution de Dioclétien et de Galère contre les Chrétiens.

(Depuis l'an 303 à l'an 311.)

L'Eglise jouissait du repos, et faisait chaque jour de nombreuses conquêtes. Dans toutes les villes, on élevait de nouveaux temples, les anciens ne suffisant plus à recevoir la multitude des fidèles qui s'y pressaient. Ni la jalousie des démons, ni la malignité des hommes, n'étaient capables d'arrêter les merveilleux progrès de l'Evangile. Cet état prospère dura aussi long-temps qu'on rechercha sérieusement la protection du Seigneur. Mais lorsque la trop grande liberté dont nous jouissions eut amené au milieu de nous un relâchement funeste, lorsque les haines et les querelles se furent introduites au sein de nos

Eglises, lorsque les évêques eux-mêmes eurent donné le triste exemple des dissentions criminelles, lorsque la corruption eut gagné de proche en proche, alors Dieu leva le bras pour nous punir. Il se borna d'abord à nous menacer plutôt qu'à nous châtier. Et l'on n'en tint aucun compte. Enfin ses vengeances éclatèrent. *Il couvrit de sa colère, comme d'une nuée, la fille de Sion; il renversa du haut des cieux la gloire d'Israël*[1]. *Nos barrières furent rompues, et nos forteresses ruinées. Nous devînmes l'opprobre de nos voisins. Le Seigneur releva la droite de nos adversaires. Il fit cesser notre éclat; il abrégea les jours de notre jeunesse; il nous couvrit de honte*[2].

Nous avons tous vu ces menaces accomplies lorsque, de nos jours, nos églises ont été abattues, les Livres sacrés brûlés sur les places publiques, une partie des pasteurs contraints de se cacher, et les autres saisis et livrés aux outrages de nos ennemis. Je ne parlerai ni de ceux d'entre nous qui ont été ébranlés par la violence de la persécution, ni de ceux qui ont fait un complet naufrage dans la foi, et qui se sont rendus coupables d'une honteuse apostasie: il me paraît plus

[1] Lam. de Jér. II, 1. — [2] Ps. LXXXIX, 41, 42, 43, 45, 46.

utile et pour moi et pour ceux qui viendront après nous, de décrire les combats de ceux qui ont rendu un généreux témoignage à la vérité de l'Evangile.

Ce fut l'an 303, le dix-neuvième du règne de Dioclétien, au mois de mars, et quelques jours avant le dimanche de la Passion, qu'on publia dans tout l'empire les édits qui ordonnaient de démolir les églises, de livrer aux flammes les Livres saints, de noter d'infamie tout Chrétien honoré de quelque dignité et de priver de sa liberté le simple plébéien, si les uns ou les autres refusaient d'abjurer leur foi. De nouveaux édits ne tardèrent pas à paraître, d'après lesquels les évêques devaient être jetés en prison, et contraints par toutes sortes de moyens de sacrifier aux faux dieux.

Quelques pasteurs succombèrent à la crainte; mais la plupart souffrirent les plus cruels supplices avec une merveilleuse constance. On déchirait les uns à coups de fouet; on découvrait les entrailles des autres avec des ongles de fer; ou bien, on les traînait par force dans le lieu où l'on offrait des victimes aux idoles, en publiant qu'ils s'étaient souillés par d'abominables sacrifices; mais comme ils ne cessaient de répéter qu'ils n'avaient jamais

sacrifié et qu'ils ne sacrifieraient jamais, qu'ils étaient Chrétiens et qu'ils le seraient toujours, on les frappait sur la bouche, on brisait leurs dents, on meurtrissait leur visage à coups de poings, pour les punir de la fermeté avec laquelle ils persistaient à confesser leur foi.

Que d'illustres martyrs donnèrent alors, dans tous les rangs de la société, la preuve d'un courage invincible! Parmi eux se distinguèrent Dorothée et ses généreux compagnons, officiers comme lui du palais des Empereurs. Elevés à de hautes dignités, comblés des faveurs des maîtres du monde, environnés de tous les genres de séductions, ils n'en foulèrent pas moins aux pieds les grandeurs, les plaisirs, la gloire humaine; préférant à tous les avantages de la fortune l'opprobre de Christ, les tourmens auxquels on s'exposait en lui demeurant fidèles, et la mort, même la plus cruelle. Je vais dire le martyre de l'un d'eux; et le récit des tourmens qu'il endura, donnera à mes lecteurs l'idée de ceux qu'eurent à souffrir ses amis. On le conduisit à Nicomédie devant les Empereurs. Ceux-ci lui ordonnèrent de sacrifier aux idoles. Sur son refus, on le dépouilla de ses habits; après l'avoir élevé fort haut, on le laissa tomber

rudement sur le pavé : brisé par cette chute, il fut encore accablé de coups de bâton, qui ouvrirent sur son corps une multitude de plaies. Il n'en demeura pas moins inébranlable dans la confession de sa foi. Alors on versa sur ses blessures du sel et du vinaigre. Ces moyens ne triomphant pas davantage de sa constance, on apporta du feu et un gril sur lequel on l'étendit, en observant de n'exposer au feu qu'une partie de son corps à la fois, afin qu'il souffrît plus long-temps. Mais tout fut inutile : le martyr, victorieux du feu, de la douleur, et des tyrans, expira sur ce lit épouvantable, sans avoir fait paraître la moindre faiblesse. Ainsi mourut l'illustre Pierre : c'était son nom. Dorothée, Gergonius, et les autres officiers du Palais, furent exposés à des traitemens non moins barbares; ils les endurèrent avec le même héroïsme; et ils finirent par être étranglés.

A cette même époque, Anthime, évêque de Nicomédie, eut la tête tranchée. Ce fut encore alors que le feu ayant pris au palais impérial [1], par je ne sais quel accident [2], on

[1] Nous avons déja vu (page 11 de ce volume) que Dioclétien avait fixé son séjour à Nicomédie.

[2] Lactance rapporte que le feu fut mis au palais

fit courir le bruit que les Chrétiens étaient les auteurs de cet incendie : un grand nombre furent condamnés à mourir ou par le feu, ou par le fer ; une multitude d'autres furent entassés dans des barques et précipités dans la mer.

On ne saurait dire combien fut grand nombre des fidèles qui souffrirent le martyre dans toutes les provinces, particulièrement dans l'Afrique, dans la Mauritanie, dans la Thébaïde et dans l'Egypte. Un certain nombre d'Égyptiens s'étant enfuis de leur pays, trouvèrent ailleurs la mort à laquelle ils avaient essayé de se soustraire : ils la reçurent en vrais disciples de Christ. Témoin de leur héroïque fermeté, j'ai pu admirer en eux la vertu toute puissante de Notre divin Sauveur, qui les soutenait au milieu de la lutte pénible qu'ils enduraient pour lui, et qui les élevait à un courage plus qu'humain.

Ils ne déployèrent pas moins de constance,

par l'ordre exprès de Galère, qui n'était encore que César et non Empereur, et qu'il chargea de ce crime les Chrétiens, afin d'irriter contre eux Dioclétien, qui paraissait fatigué de la persécution dont ils étaient les victimes. Quinze jours après ce premier incendie, Galère en ordonna un second dont il fit pareillement tomber le soupçon sur les fidèles.

les Egyptiens qui furent victimes de la persécution dans leur propre pays. Une foule d'hommes, de femmes et d'enfans bravèrent tous les supplices, et méprisèrent cette vie mortelle pour rester fidèles au divin *Chef et Consommateur de notre foi.* Les uns furent consumés par les flammes ou jetés dans les flots, après avoir eu leur corps déchiré par des ongles de fer, leurs membres brisés sur le chevalet, leur peau arrachée par les fouets; d'autres périrent par la faim; plusieurs furent attachés à des croix, soit en la manière ordinaire, soit la tête en bas, par un surcroît de cruauté.

Mais nulles paroles ne sauraient exprimer les tourmens qu'endurèrent les martyrs de la Thébaïde. On se servait de morceaux de pots de terre cassés, dont on faisait entrer les pointes dans toutes les parties de leur corps, qui en était impitoyablement déchiré. On pliait deux branches d'arbres extrêmement fortes et d'une grosseur considérable, on les faisait approcher l'une de l'autre à force de bras et à l'aide de machines; puis, on liait les deux cuisses du martyr à l'une et à l'autre de ces branches, qu'on laissait retourner dans leur situation naturelle, afin que, par l'effort

l'elles faisaient en reprenant leur place, les séparassent en deux, avec une horrible olence, le corps qui y était attaché. Et ces rribles exécutions durèrent plusieurs anées avec la même furie. Chaque jour on faiit mourir, par divers supplices, dix, vingt, ente, soixante, quatre-vingts, quelquefois isqu'à cent personnes. Moi-même, dans : temps où je me trouvais dans ces conrées, j'en ai vu périr dans un seul jour une aultitude. Tous ces Chrétiens supportèrent le aartyre avec le dévouement le plus magnaiime. L'appareil des supplices n'ébranlait ooint leur ame; ils considéraient sans effroi es horribles machines qu'inventait la rage le leurs persécuteurs pour ajouter à leurs souffrances; et jusqu'à leur dernier soupir, ils ie cessaient de célébrer Celui à qui ils allaient se réunir pour toujours.

On vit alors un grand nombre d'hommes qui tenaient un rang distingué dans le monde par leur naissance, ou par leurs richesses, ou par leur savoir, fouler aux pieds ces frêles avantages pour s'attacher uniquement à leur Sauveur et pour lui garder une foi inviolable. Philorome, intendant des finances d'Egypte, fut de ce nombre; ainsi que Philéas, évê-

que de Thmuis, que ses vastes connaissances avaient entouré d'une considération universelle. Bien que les amis et les parens de l'un et de l'autre les conjurassent de la manière la plus pressante de sauver leur vie; bien que le Juge lui-même les exhortât à avoir pitié d'eux, de leurs femmes, de leurs enfans, rien ne put amollir leur ame, rien ne put les porter à conserver leurs jours, leurs charges, leurs familles, aux dépens de ce qu'ils devaient à leur divin Maître; mais fortifiés par sa grace, ils résistèrent à tous les efforts que le monde et la nature tentèrent à l'envi contre eux; ils expirèrent enfin sous la hache du bourreau.

Puisque nous venons de parler de Philéas, écoutons le récit qu'il nous a laissé de la mort de plusieurs martyrs qui le devancèrent dans le séjour de la gloire.

« Les exemples pénétrans, les vérités vi-« vifiantes qu'on trouve à chaque page de « l'Ecriture, et dont nos bienheureux martyrs « ne cessaient de nourrir leur esprit et leur « cœur, les avaient déterminés à embrasser « avec joie la mort qui s'offrait à eux. Ils sa-« vaient que Notre Seigneur Jésus-Christ ne « s'est fait homme que pour ouvrir aux siens « le chemin du ciel. Et regardant à lui, appe-

« lant sans cesse sur eux sa vertu puissante,
« ils souffrirent vaillamment toutes les tortu-
« res que la rage des tyrans se plut à inven-
« ter. En vain leurs bourreaux s'efforçaient
« de les intimider par leurs menaces et par
« l'appareil des plus horribles supplices, ils ne
« perdirent jamais courage, parce que la par-
« faite charité bannissait la crainte de leur
« cœur. Comme il était permis à chacun de
« les insulter, les uns les frappaient avec des
« bâtons, les autres avec des cordes ou des
« lanières de cuir ou des fouets. On en atta-
« chait quelques-uns à des colonnes, les
« mains liées derrière le dos, pour disloquer
« ensuite leurs membres. On déchirait à d'au-
« tres le ventre, les côtés, les bras, les joues,
« avec des peignes de fer. On pendait ceux-
« ci à un seul bras, supplice douloureux s'il
« en fut jamais. On attachait ceux-là à des
« piliers, en ayant soin que leurs pieds ne tou-
« chassent pas à terre, afin que les cordes,
« serrées par la pesanteur du corps, entras-
« sent bien avant dans la chair. Un grand
« nombre expirèrent au sein de ces tourmens,
« confondant par leur patience la rage de
« leurs bourreaux; il y en eut aussi qui furent

« reportés à demi-morts dans leur prison pour « y mourir peu de temps après. »

Voilà ce qu'écrivait aux fidèles de son Eglise notre saint martyr, de la prison où il était détenu avant d'être livré lui-même à la mort. Mais sans rapporter en détail toute la suite des exécutions sanglantes qui eurent lieu, je vais en raconter une qui enveloppa en un jour tous les habitans d'une même cité.

Cette ville était en Phrygie; elle n'était habitée que par des Chrétiens qui, d'un même accord, avaient refusé de sacrifier aux idoles. Des soldats envoyés par l'Empereur l'investirent de toutes parts, et lancèrent par-dessus ses murs une multitude de torches enflammées qui l'eurent bientôt réduite en cendres. Hommes, femmes, enfans, tous périrent; mais soutenus par la vertu du Seigneur, ils ne cessèrent jusqu'à leur dernière heure d'invoquer son nom adorable.

Dirai-je maintenant les divers genres de supplices qu'endurèrent dans les autres provinces une multitude de fidèles? Les uns furent roués vifs, comme en Arabie; les autres eurent les cuisses brisées, comme en Cappadoce; les autres furent suspendus la tête en bas sur un feu lent, comme en Mésopotamie; d'autres

urent le nez, les oreilles, les bras, coupés, comme à Alexandrie; à Antioche, on étendit les martyrs sur des grils de fer, et on les brûla à petit feu; au Pont, on leur perça les doigts avec des éclats de roseaux pointus, ou on arrosa leur corps de plomb fondu. Ces horribles cruautés ne finirent que lorsque les juges, lassés eux-mêmes de leur barbarie, déclarèrent que les Empereurs, jaloux de donner à leurs sujets chrétiens des marques de leur clémence, leur laisseraient désormais la vie, et qu'ils se contenteraient de leur faire crever un œil et de les mutiler à la cuisse. Il serait impossible de dire quel fut le nombre des fidèles qui, à la suite de cette résolution, eurent l'œil droit arraché par le fer ou brûlé par le feu, et le nerf du jarret droit brûlé avec un fer chaud. Ils furent ensuite envoyés aux mines. Leur inaltérable patience les a rendus célèbres dans le monde entier. Chacun a pu admirer en eux la puissance de Dieu qui jamais ne délaisse ses serviteurs fidèles, et qui sait les élever au-dessus de toutes les faiblesses de la nature.

EUSÈBE DE CÉSARÉE, *Hist. ecclésiast.*, liv. VIII, chap. I, II, III, VI, VII, VIII, IX, X, XI et XII.

V.

Martyrs de la Palestine pendant la persécution de Dioclétien et de Galère.

(Depuis l'an 303 à l'an 311.)

En vertu de l'édit publié en Palestine contre les Chrétiens, on arrêta Procope qui fut comme les prémices des martyrs de cette contrée. On le conduisit devant le gouverneur Flavien qui lui commanda de sacrifier aux dieux. Il répondit qu'il n'en connaissait qu'un, auquel il rendait le culte qu'il *lui* avait lui-même prescrit. Il eut aussitôt la tête tranchée.

La mort de Procope fut le signal de la guerre qu'on déclara aux évêques, auxquels on en voulait particulièrement. On employa contre eux les fouets, les ongles de fer; on disloqua leurs membres: mais ils endurèrent en fidèles serviteurs de Christ tous les tourmens dont Dieu permit aux Païens de les éprouver.

Au commencement de la seconde année de la persécution, Urbain, ayant succédé à Fla-

vien dans le gouvernement de la Palestine, reçut un ordre de l'Empereur, qui enjoignait à tous ses sujets de sacrifier aux idoles. Timothée, Agapius, et une vierge nommée Thècle furent les premiers fidèles qui signalèrent en cette rencontre leur foi et leur fidélité à leur divin Maître. Timothée fut brûlé à petit feu; les deux autres furent exposés aux bêtes.

Ce fut cette année-là que les deux empereurs Dioclétien et Maximien quittèrent la pourpre pour rentrer dans la vie privée; ce qui amena de grands troubles : l'état se vit déchiré par une guerre intestine qui le mit sur le bord de sa ruine.

Galère, étant alors parvenu à l'empire, nous persécuta avec encore plus de violence que n'avaient fait ses prédécesseurs. L'alarme fut grande parmi les fidèles. Plusieurs prirent la fuite, cherchant à mettre leur vie en sûreté. Aphien fut loin de suivre cet exemple. Fort jeune encore (il n'avait pas vingt ans), né à Pagas, de parens fort riches, mais retenus dans les erreurs du Paganisme, il s'était retiré à Césarée, auprès de nous ; et il s'appliquait avec une assiduité merveilleuse à la lecture des livres saints. La persécution ayant re-

doublé de fureur, comme nous venons de le dire, Césarée fut en un instant remplie de messagers, publiant de place en place les édits de l'empereur Galère. Et des officiers de guerre, ayant à la main le rôle des habitans, les assignaient à comparaître dans les temples des idoles pour y offrir des sacrifices. Sur ces entrefaites, Aphien sortant à notre insu de la maison où il logeait avec nous, entra dans un des temples de la ville où le gouverneur Urbain sacrifiait, s'approcha de lui, saisit la main dont il faisait les libations, l'arrêta tout court, et interrompit ainsi le sacrifice. Puis, avec un air majestueux et grave, il lui demanda s'il n'y avait pas autant de folie *que* d'impiété à rendre à des idoles muettes et insensibles un culte qui n'était dû qu'à Dieu seul. Je ne sais s'il ne fut point poussé à une action aussi hardie par une vertu secrète du Seigneur, qui voulait faire voir que ses serviteurs fidèles, loin d'être ébranlés par les menaces et les tourmens, pouvaient tirer de ces menaces et de ces tourmens mêmes une plus grande ferveur, et être rendus capables de publier la vérité avec un nouveau degré d'énergie. Cependant Urbain fit signe à ses gardes de se saisir de cet intrépide jeune homme.

Ils se jetèrent sur lui, l'accablèrent de coups, et le traînèrent en prison, où il passa dans les ceps un jour et une nuit. Il comparut le lendemain devant le Gouverneur, qui, pour l'obliger à sacrifier aux idoles, le fit déchirer avec des ongles de fer, et d'une manière si cruelle, qu'on ne reconnaissait plus en lui de forme humaine : ce traitement, tout horrible qu'il était, ne put surmonter son courage. Alors le Gouverneur ordonna qu'on enveloppât ses pieds d'un linge trempé dans l'huile, et qu'on y mît le feu : au milieu de ses cruelles souffrances, sa fermeté ne se démentit pas un instant. Le tyran, vaincu par son héroïsme, le fit reconduire en prison : l'en ayant retiré trois jours après, et le trouvant toujours le même, il le fit jeter dans la mer : il ne lui restait plus qu'un souffle de vie.

Presque dans le même temps, un autre jeune homme nommé Ulpien, ayant été arrêté à Tyr, fut enfermé dans un sac de cuir avec un chien et un aspic, puis précipité également dans les flots.

Il y avait déja cinq ans que durait la persécution, et elle enlevait chaque jour à Césarée plusieurs fidèles, lorsque une jeune vierge, âgée de 18 ans, nommée Théodosia,

apercevant quelques saints confesseurs enchaînés à la porte du palais, s'approcha d'eux pour se recommander à leurs prières. Il n'en fallut pas davantage pour qu'elle fut saisie, comme si elle eût commis le plus grand des crimes, et conduite devant le Gouverneur. Celui-ci eut la barbarie de lui faire déchirer le sein avec des ongles de fer. Elle endura ce supplice avec une admirable constance. Elle était près d'expirer quand on la jeta dans la mer. Quant aux confesseurs de Christ dont nous venons de parler, le Gouverneur les condamna à travailler aux mines de Phénum en Palestine. Il y en eut aussi qui furent enfermés dans d'affreux cachots, après avoir été violemment torturés. Du nombre de ces derniers fut l'illustre Pamphile, le plus cher de mes amis.

Quoiqu'il y eût déja près de six ans que la persécution eût commencé, elle n'en était pas moins violente. Les lieux les plus reculés ne pouvaient garantir les fidèles de la fureur de leurs ennemis. Leurs émissaires pénétrèrent jusque dans le désert de la Thébaïde, où s'étaient retirés une multitude de Chrétiens. Ils arrachèrent d'un lieu nommé Porphirite (à cause de plusieurs carrières de marbre

qu'on y avait ouvertes) quatre-vingt-dix-sept de ces dignes confesseurs de Christ, avec un certain nombre de femmes et d'enfans, et ils les conduisirent auprès de Firmilien qui avait succédé à Urbain dans le gouvernement de la Palestine. Firmilien, voyant cette sainte troupe célébrer hautement le Dieu qui a créé le monde et Jésus-Christ qui nous a sauvés, fit couper à tous, avec un rasoir rougi au feu, les nerfs du jarret gauche; il leur fit crever l'œil droit avec une pointe de fer, et le fit brûler ensuite: ce fut dans ce déplorable état qu'il les envoya aux mines de la province, pour achever de les y faire périr de faim et de misère.

A Gaza, plusieurs fidèles furent arrêtés, tandis qu'ils étaient assemblés pour entendre la lecture de l'Ecriture Sainte. Les uns eurent le nerf du pied brûlé et l'œil crevé; les autres eurent les côtes déchirées avec des ongles de fer.

Ce fut à cette époque que le généreux Paul souffrit le martyre. Il avait été condamné à avoir la tête tranchée; et il s'était déja mis à genoux pour recevoir la mort, lorsqu'il demanda au bourreau de retarder de quelques instans son supplice. L'ayant obtenu, il éleva

la voix, et pria d'abord pour les Chrétiens, conjurant le Seigneur de les regarder tous en sa miséricorde, et de rendre, si cela entrait dans ses vues adorables, la paix à son Eglise. Il pria ensuite, et successivement, pour les Juifs, pour les Samaritains, pour les Gentils, demandant pour tous la connaissance de l'Evangile. Puis, levant les mains vers le ciel, il pria pour le juge qui l'avait condamné, pour le bourreau qui devait le faire mourir, pour les Empereurs qui persécutaient les fidèles, suppliant Celui qui est la Miséricorde infinie de ne pas redemander son sang à ceux qui allaient le répandre. Tous les assistans fondaient en larmes. Pour lui, dès qu'il eut achevé sa prière, il tendit son cou à l'exécuteur. Ce fut le 25 du mois Panémus (le 25 juillet de l'an 308) qu'il reçut la couronne du martyre.

Peu de jours après, on vit arriver de Césarée cent trente confesseurs qui avaient été mutilés en Egypte, et qui étaient envoyés par l'ordre de Galère, les uns aux mines de la Palestine, les autres à celles de Cilicie.

La mort de l'illustre Pamphile, de cet ami dont le souvenir m'est si cher, fut enfin réso-

lue[1]. Toutes les vertus chrétiennes se trouvaient réunies en lui, la fuite du monde, un saint éloignement pour ses dangereuses maximes, le mépris des honneurs, l'amour de la retraite, une charité qui le dépouillait de tout en faveur des pauvres, une humeur toujours accessible et prévenante, une vie frugale et laborieuse, surtout une ardeur à méditer nos Saintes Ecritures que personne, de notre temps, ne porta aussi loin que lui. Lorsqu'il parut devant le Gouverneur, celui-ci, sachant qu'il n'avait cessé de confesser sa foi avec une inébranlable fermeté au milieu des plus cruels tourmens, et désespérant de vaincre sa constance, se contenta de le condamner à la mort. Un jeune homme élevé par ses soins, et qui le servait, ayant demandé qu'il lui fût permis d'ensevelir les restes de son Maître, le Gouverneur, bien loin de condescendre à cette pieuse requête, ordonna à ses bourreaux de se saisir de Porphire (c'était le nom du jeune homme), il lui enjoignit de sacrifier sur-le-champ aux idoles, s'il voulait conserver ses jours. Sur son refus,

[1] Il languissait depuis quelques années en prison, où il avait été jeté par l'ordre du gouverneur Urbain. Voyez la pag. 226.

il le fit déchirer de coups de verges. Et comme il ne lui échappait ni plainte, ni soupir, Firmilien, irrité de son noble courage, ordonna qu'il fût brûlé. Mais on le vit, attaché au poteau autour duquel le feu fut allumé, conserver le même calme, la même sérénité qu'il avait montrée jusqu'alors; il n'ouvrit la bouche que pour prononcer le saint nom de Jésus, de Celui qui était sa force et son espérance, de Celui qui le soutenait dans ce dernier combat.

La plus terrible persécution désola la Palestine pendant huit années entières. Elle enleva un nombre infini de fidèles, non-seulement dans cette province, mais dans la Lybie, l'Egypte, la Syrie, et toutes les régions de l'Orient jusqu'à l'Illyrie. Car pour les pays qui sont par-delà, comme l'Italie, la Sicile, les Gaules, l'Espagne, ils ne ressentirent que durant les deux premières années les effets de la persécution. C'est qu'on vit alors une chose qui n'était point encore arrivée, l'Empire romain divisé en deux états distincts, dont l'un comprenait les provinces de l'Orient, et le second celles de l'Occident. Dans celui-là, les Chrétiens eurent long-temps à gémir sous la verge des tyrans; mais, en Oc-

cident, ils jouirent plus tôt des douceurs de la paix.

EUSÈBE DE CÉSARÉE, *Hist. ecclésiast.*, liv. VIII, *Supp.*, chap. I, III, IV, V, VII, VIII, XI, XIII.

VI.

Maladie et mort de l'empereur Galère, l'un des plus cruels persécuteurs des Chrétiens.

(L'an 311.)

Galère n'était parvenu à l'empire que pour le malheur de l'univers. Il accabla les Chrétiens de tourmens. Mais Dieu le frappa enfin d'une plaie horrible, qui résista à tous les traitemens que l'on pût employer. Il se forma, dans une partie de son corps, un abcès dont les progrès furent extrêmement rapides. En vain recourut-on aux amputations; un nouvel ulcère perça la cicatrice; et une veine rompue rendit une telle quantité de sang, que le malade fut au moment de perdre la vie. Cependant on parvint à arrêter le sang; il s'échappa encore une fois. On finit par cicatriser la plaie; un léger mouvement la fit rouvrir, et le sang coula avec plus d'abondance. Le ruisseau de

sang se tarit encore; mais il survint un cancer qui gagna les parties environnantes: plus les chirurgiens coupaient, plus il s'étendait. De toutes parts les médecins les plus célèbres furent appelés; leurs secours furent inutiles. On eut recours aux idoles, on implora l'assistance d'Apollon et d'Esculape: Apollon indiqua un remède[1]; on l'essaya, et le mal empira. La mort approchait, elle s'était déja saisie des parties inférieures: les médecins redoublaient de soins, quoique sans espérance; ils avaient beau attaquer le mal de toutes les manières; il augmentait sans cesse. Bientôt il rentra au dedans: il se jeta sur les parties internes, où des vers s'engendrèrent. Une odeur insupportable infectait le palais; les vers rongeaient le corps du malade, qui se fondait en pourriture: rien ne saurait exprimer les douleurs qu'il éprouvait. De temps en temps il lui échappait des cris, ou plutôt d'horribles mugissemens. On lui appliqua des animaux vivans, dans l'espérance que la chaleur attirerait les vers en-dehors; mais, quand on nettoyait les plaies, il ressortait une fourmillière de ces animaux voraces; ses entrailles en

[1] Il n'est pas besoin d'observer que ce fut le prêtre d'Apollon qui indiqua ce remède.

étaient une source intarissable. Les diverses parties de son corps avaient perdu leur forme ordinaire : le haut, jusqu'à l'ulcère, n'était qu'un squelette, une maigreur affreuse avait attaché la peau sur les os ; tandis que les pieds, par leur enflure excessive, ne ressemblaient plus à des pieds. Cette épouvantable maladie dura un an entier. Enfin Galère, vaincu par cet assemblage de maux, fut contraint de s'humilier devant le vrai Dieu. Durant les intervalles de ses cruelles douleurs, il s'écria qu'il rétablirait l'Église des Chrétiens, et qu'il expierait ses crimes. Étant à l'extrémité, il fit publier un édit par lequel il accorda aux fidèles le libre exercice de leur religion.

LACTANCE, *Traité de la mort des Persécuteurs*.

VII.

Fin de la persécution exercée contre les Chrétiens.

(L'an 311.)

Après avoir raconté d'une manière plus concise que Lactance l'épouvantable maladie dont fut atteint Galère, Eusèbe ajoute :

L'Empereur fit mourir ses médecins, les uns parce qu'ils n'avaient pu contempler sans

répugnance l'horrible infection de son corps, les autres parce qu'ils avaient désespéré de le guérir. Cependant, au milieu de ses insupportables douleurs, il finit par reconnaître ses crimes; il convoqua les principaux officiers de sa cour, et il leur enjoignit de faire cesser la persécution dont les Chrétiens étaient les objets. Il ordonna en même temps de relever leurs églises, afin qu'ils pussent s'acquitter en paix des devoirs de leur religion et prier pour lui. Voici l'édit qui fut promulgué en notre faveur dans toutes les villes de l'Empire.

« L'empereur Galère, Invincible, Auguste, « Souverain-Pontife, très-grand Germanique, « très-grand Egyptiaque, très-grand Thébaï- « que, etc., etc., etc.; Tribun vingt fois, Em- « pereur dix-neuf fois, Consul huit fois, Père « de la patrie; et l'empereur Constantin, « Pieux, Heureux, Invincible, Auguste, Grand- « Pontife, etc., etc., etc.: Et l'empereur Li- « cinius, Pieux, Heureux, Invincible, etc.: « Aux habitans de nos provinces, salut!

« Toujours dévoués au bien de nos sujets, « nous nous étions efforcés de rétablir dans « leur intégrité les coutumes de nos pères; « nous n'avions rien épargné pour ramener à

« de meilleurs sentimens les Chrétiens qui « s'étaient éloignés de nos antiques croyan- « ces : un grand nombre d'entre eux ont « même payé de leur vie leur attachement in- « sensé à leurs opinions particulières. Mais « voyant que, dans leur folie, ils persistent à « refuser aux Dieux immortels le culte qui « leur est dû, l'habitude que nous avons de « faire éprouver à tous nos sujets les effets de « notre singulière clémence, nous a déterminés « à les traiter désormais avec plus de faveur, « et à leur permettre de se réunir sans trou- « ble et en paix pour leurs assemblées. Cette « indulgence dont nous usons envers eux les « oblige à prier dès ce jour leur Dieu pour « notre santé, ainsi que pour la prospérité gé- « nérale de notre Empire. »

Eusèbe de Césarée, *Histoire ecclésiastique*, liv. viii, chap. xvii.

VIII.

Pleine liberté de conscience proclamée dans l'Empire romain.

Edit des empereurs Constantin et Licinius à ce sujet[1].

(L'an 311.)

Persuadés que nul ne doit être gêné dans l'exercice de sa religion, mais que chacun doit pouvoir servir Dieu selon les inspirations de sa conscience, nous avions laissé à tous nos sujets la liberté de suivre le culte de leur choix. Notre volonté à cet égard n'a pas été assez complètement suivie. Aussi, étant arrivés heureusement à Milan, et nous étant enquis avec soin de ce que nous pourrions faire pour le bien de nos sujets, nous avons reconnu que rien ne leur serait aussi avantageux que de leur accorder à tous, aux Chrétiens et aux autres, la faculté de suivre sans empêchement le culte auquel ils sont attachés. Nous ordonnons en conséquence,

[1] Ces deux Empereurs se trouvaient alors à Milan, où Constantin venait de donner à Licinius sa sœur Constantia en mariage.

que personne ne soit privé de la liberté d'embrasser, s'il le désire, le Christianisme, mais que chacun suive la religion vers laquelle ses convictions le portent. Nous sommes d'autant plus jaloux de rendre cette nouvelle ordonnance, que c'est pour nous l'occasion d'annuler tout ce qui, dans la précédente, ne s'accordait pas avec la parfaite douceur dont nous faisons profession. Que nulle entrave ne soit donc mise à l'exercice de la religion chrétienne dans nos états. Que les Chrétiens ne soient inquiétés en aucune façon. Et que nos autres sujets soient également libres dans l'exercice de leur culte. Nous voulons de plus qu'on rende aux Chrétiens, et cela sans aucune rétribution, tous les lieux où ils avaient coutume de tenir leurs assemblées, soit que ces lieux aient été confisqués, aliénés, engagés, ou donnés à d'autres. Les personnes qui ont acquis ces édifices, ou qui en ont été gratifiées par nous, s'adresseront au Gouverneur de leur province, afin de recevoir de lui un dédommagement convenable. Apportez toute la diligence possible dans l'exécution de cette ordonnance, qui doit contribuer puissamment à la tranquillité publique. C'est par de tels actes que nous

espérons obtenir de Dieu la continuation de sa protection et de ses faveurs.

EUSÈBE DE CÉSARÉE, *Hist. ecclés.*, liv. x, chap. v.

IX.

Nouvelle situation de l'Église, par la conversion de Constantin au Christianisme.

Certainement l'Éternel est grand[1] *; il fait seul des choses merveilleuses*[2]. C'est lui qui dispose des temps et des momens, qui fait descendre les puissans de leur trône et qui élève les petits, qui renverse la force des superbes, et qui comble de biens ceux qui étaient dans la souffrance. Il s'est souvenu de nous au temps de notre humiliation profonde, et il nous a délivrés des mains de nos adversaires. Gloire soit rendue au Père éternel! Gloire à son Fils unique, à ce Jésus dont la puissance et la bonté égalent celles de son Père ! Il a soufflé sur les complots de ses ennemis; et maintenant les Empereurs mêmes méprisent les idoles, foulent aux pieds le culte des démons, regardent en pitié les vieilles

[1] Ps. CXXXV, 5. — [2] Ps. CXXXVI, 4.

erreurs qu'ils avaient reçues de leurs pères, adorent le Dieu véritable, confessent que Jésus est le Roi des rois, qu'il est notre Sauveur, notre Dieu. Ceux qui nous persécutaient ont été frappés, ils ne sont plus. *Leur nom a été effacé pour toujours*[1]. L'Église a été relevée de son deuil. Il a été *dit à ceux qui avaient le cœur troublé : Prenez courage et ne craignez plus, voici votre Dieu, et avec lui la vengeance et la rétribution. Il viendra lui-même et il vous délivrera*[2]. Nous avons été visités, *car le Seigneur châtie celui qu'il aime, et il frappe de ses verges tous ceux qu'il reconnaît pour ses enfans*[3]. Mais *ainsi a dit l'Eternel : Voici, j'ai pris de ta main la coupe de ma colère; tu n'en boiras plus : je la mettrai dans la main de ceux qui t'affligent*[4]. *Lève tes yeux et regarde, vois tous ceux qui se sont rassemblés et qui sont venus à toi. Je suis vivant, dit l'Éternel, que tu t'en revêtiras comme d'un ornement. Certainement tes déserts, tes lieux désolés, et ton pays détruit seront maintenant trop à l'étroit pour le nombre de ceux qui viendront s'y établir. Et tu diras : Qui m'a donné ceux-ci, vu que j'avais perdu mes en-*

[1] Ps. IX, 6. — [2] Esaie, XXXV, 4. — [3] Héb. XII, 6. — [4] Esaïe, LI, 22, 23.

fans et que j'étais seule? Voici, j'étais demeurée toute seule; et ceux-ci, où étaient-ils[1]?

Puisque ces admirables faveurs commencent à se répandre sur nous, bénissons, bénissons sans relâche le Seigneur notre Dieu. Gardons-nous de perdre de vue ses gratuités immenses. Mais qu'elles nous excitent à l'aimer chaque jour davantage, à le servir chaque jour avec un nouveau zèle.

EUSÈBE DE CÉSARÉE, *Hist. ecclés.*, liv. X, chap. IV.

X.

Édit de Constantin déchargeant les ecclésiastiques de toute fonction publique.

A Anulin (gouverneur d'Afrique) salut.

Convaincu que c'est le mépris de la religion qui a attiré un grand nombre de malheurs sur l'Empire, et que le soin d'en pratiquer les devoirs peut seul assurer la prospérité générale, j'ai résolu de favoriser ceux qui travaillent incessamment à en avancer les progrès. Et j'or-

[1] Esaïe, XLIX, 18, 19, 21.

donne que tous les ministres attachés à l'Eglise dans la province qui vous est confiée, soient exempts de toute fonction publique, afin qu'ils n'aient plus à s'occuper que de leurs devoirs sacrés, sans en être détournés par aucun empêchement. L'assiduité et le zèle avec lesquels ils s'acquitteront de leurs fonctions, ne pourront que procurer les plus grands biens à l'état.

EUSÈBE DE CÉSARÉE, *Hist. ecclés.*, liv. X, chap. VII.

XI.

Persécution suscitée par Licinius contre les Chrétiens soumis à sa domination.

(Depuis l'an 321 à l'an 323.)

L'Église jouissait d'une prospérité extérieure qu'elle n'avait point encore connue, lorsque de nouvelles épreuves sont venues la visiter. Celui qui partageait avec Constantin l'autorité souveraine, celui qui avait été comblé de ses bienfaits, Licinius, ne rougit pas de lui tendre une foule de piéges, et bientôt de lui déclarer une guerre ouverte. Il ne la déclara pas à Constantin seulement, mais à

Dieu même, en persécutant les Chrétiens qui demeuraient dans les provinces soumises à son obéissance. Il les chassa de son palais. Il ordonna que les militaires qui refuseraient de sacrifier aux idoles seraient expulsés de l'armée. Il fit démolir plusieurs églises, et en fit fermer d'autres. Pour se concilier sa faveur, divers gouverneurs de provinces condamnèrent les évêques aux plus cruels supplices. Il y en eut qui furent écartelés, et dont les membres furent jetés ignominieusement dans la mer. Alors les fidèles se virent contraints d'abandonner leurs demeures, et de chercher un asile dans les lieux les plus reculés, sur la cime des plus hautes montagnes, ou au sein des plus épaisses forêts.

EUSÈBE DE CÉSARÉE, *Hist. ecclés.*, liv. X, chap. VIII.

XII.

L'Église jouissant enfin d'une complète paix.

(L'an 325.)

La persécution allumée par Licinius allait devenir de plus en plus générale, lorsqu'il fut donné à Constantin d'y mettre un terme.

Graces au secours tout-puissant de Dieu, ce prince vit le tyran abattu sous ses pieds, ainsi que ses amis. Ces hommes si fiers qui ne respiraient un peu auparavant que le sang et le carnage, furent exterminés en un moment; et Licinius subit le châtiment dont il avait vu l'orgueil des autres tyrans puni. Après sa victoire, Constantin remit l'Orient sous son obéissance; il réunit en un même corps les deux parties de l'Empire qui avaient été quelque temps séparées. Alors les peuples, délivrés de l'oppression sous laquelle ils avaient gémi, ne songèrent plus qu'à donner des témoignages publics de leur vive allégresse. On n'entendait que cantiques par lesquels ils rendaient graces à Dieu de leur délivrance. Ils avaient oublié et leurs maux passés et l'impiété avec laquelle ils avaient été persécutés. On publiait partout les édits du vainqueur, et les lois qui attestaient à la fois sa piété et sa magnificence. Dès ce moment Constantin et ses fils jouirent sans obstacle de l'autorité qui leur appartenait, et donnèrent d'éclatans témoignages de leur gratitude envers le Seigneur, qu'ils reconnaissaient être l'unique auteur de leur succès et de leur puissance.

Eusèbe de Césarée, *Histoire ecclésiastique*, liv. x, chap. viii et ix.

XIII.

Commencemens de l'hérésie arienne.

L'Eglise chrétienne ne faisant qu'un corps, et l'Ecriture nous ordonnant de conserver avec soin l'unité de l'esprit par le lien de la paix, il est juste que nous nous avertissions mutuellement de ce qui arrive dans nos congrégations respectives, afin que si l'un des membres est dans la douleur ou dans la joie, tous les autres s'affligent ou se réjouissent avec lui. Apprenez donc que quelques hommes, ennemis du Sauveur, se sont élevés depuis peu de temps au milieu de nous. Ces apostats sont Arius, Achillas, Aïthales, Carpones, un autre Arius, Sarmate, Euzoïus, Lucius, Julien, Menas, Hellade, Gaïus, et avec eux, Second et Théonas, ci-devant évêques. Voici les dogmes qu'ils osent avancer : « Dieu, disent-ils, n'a pas toujours été père, mais il fut un temps où il ne l'était point. Le Verbe de Dieu n'a pas toujours été, mais il a été tiré du néant. Ce Fils est une créature ; il n'est point semblable au Père en substance, ni son Verbe véritable, ni sa vraie sagesse. Il est

changeant et altérable de sa nature, comme toutes les créatures raisonnables; il est différent de la substance de Dieu et en est séparé. Le Père est ineffable pour le Fils qui ne le connaît point parfaitement. Le Fils ne connaît pas même sa propre substance. Il a été fait pour nous, afin d'être comme l'instrument par lequel Dieu nous a créés; et il n'aurait point été, si Dieu n'avait pas voulu nous donner l'existence. » On leur a demandé si le Verbe de Dieu pouvait changer, comme le Démon a changé; ils n'ont pas rougi de répondre qu'il le pouvait, puisqu'il est d'une nature sujette au changement.

A-t-on jamais ouï rien de pareil? Et peut-on l'entendre sans boucher ses oreilles, de peur qu'elles ne soient souillées par de pareils blasphêmes? Qui peut avoir appris de saint Jean qu'*au commencement était le Verbe*[1], sans condamner aussitôt ceux qui ne craignent pas de dire qu'il fut un temps où il n'était pas? Qui peut avoir lu dans l'Evangile qu'il est le Fils unique *par qui toutes choses ont été faites*[2], sans s'élever avec saisissement contre ceux qui osent prétendre qu'il est une simple créature? Comment peut-il être l'une

[1] Jean, 1, 1. — [2] *Ibid.* 3.

des choses créées, puisque TOUTES *les choses créées*, tant *dans les cieux* que *sur la terre, l'ont été par lui*[1]? Comment peut-il être dissemblable au Père en substance, lui qui est *la splendeur de sa gloire et l'image empreinte de sa personne*[2]; lui qui a dit: *Celui qui m'a vu, a vu mon Père*[3]? Comment serait-il sujet au changement, lui qui a déclaré qu'*il est dans son Père*, et que *son Père est en lui*[4], et que *lui et son Père ne sont qu'un*[5]; lui qui a fait annoncer par son Apôtre qu'*il est le même hier et aujourd'hui, et* qu'*il le sera éternellement*[6]? Comment ces novateurs ont-ils osé avancer qu'il a été fait pour nous, après que saint Paul a affirmé que *toutes choses sont par lui et sont* POUR LUI[7]? Quant à ce blasphême, que le Fils ne connaît pas parfaitement le Père, pouvait-il être plus clairement renversé que par cette parole de Jésus lui-même: *Comme le Père me connaît, je connais aussi le Père*[8]? Or nier que le Fils connaisse parfaitement le Père, c'est nier également que le Père connaisse parfaitement le Fils; et ils n'ont pas reculé devant cette conséquence!

[1] Col. I, 16. — [2] Hébr. I, 3. — [3] Jean, XIV, 9. — [4] *Ibid.* 10. — [5] *Ibid.* X, 30. — [6] Hébr. XIII, 8. — [7] *Ibid.* II, 10. — [8] Jean, X, 15.

C'est ainsi que nous n'avons cessé de les réfuter par les témoignages exprès de nos Saintes Écritures. Mais ils changent aussi souvent de langage, que le caméléon change de couleur. Avant eux, il y a eu de déplorables hérésies; je ne sais toutefois s'il en est aucune qui approche autant que la leur de l'impiété de l'Antechrist. Aussi les avons-nous anathématisés et déclarés étrangers à la foi chrétienne. Leur égarement nous a causé une douleur profonde. Il nous aurait surpris bien davantage, si *l'Esprit* n'eût *dit expressément que dans les derniers temps quelques-uns se révolteront de la foi, s'attachant à des esprits séducteurs et enseignant des mensonges*[1]. Le Seigneur nous ayant laissé cet avertissement par le ministère de son Apôtre, nous avons dû prononcer anathème contre des hommes que nous avons vu persister opiniâtrement dans leur impiété, et les déclarer retranchés du corps de l'Eglise. C'est ce dont nous vous donnons avis, nos très-chers frères.

ALEXANDRE D'ALEXANDRIE, *Lettre aux évêques de la Chrétienté.*

[1] 1 Tim. IV, 1, 2.

XIV.

Autres détails sur l'hérésie arienne.

Arius et Achillas ont formé depuis peu une déplorable conspiration contre l'Eglise. Ils tiennent incessamment des assemblées, où ils blasphêment nuit et jour le nom de Jésus-Christ. Fidèles imitateurs de la perfidie des Juifs, ils combattent la divinité du Sauveur, publiant qu'il n'y a rien en lui qui l'élève au-dessus des autres hommes; affectant de nous opposer les passages de l'Ecriture qui nous parlent de son humanité sainte, de ses humiliations volontaires, de tout le mystère de son incarnation, pour bâtir là-dessus leur édifice d'impiété; éludant ceux qui rendent témoignage à sa divinité sans commencement, et à la gloire sans bornes qu'il partage avec Dieu son Père. Chaque jour ils excitent contre nous des émeutes; ils font intervenir des magistrats gagnés par l'influence de femmes vouées à l'intrigue; et, par la liberté qu'ils donnent à de jeunes femmes de se montrer sans nulle pudeur à tous les regards, ils attirent sur la religion chrétienne

les plus graves reproches. Dès que nous avons eu découvert le déréglement de leur vie et l'infidélité de leur conduite, (bien que nous ne les ayons connus que trop tard, à cause du soin qu'ils ont pris long-temps de les cacher), nous les avons éloignés tous d'une voix de l'Eglise qui adore la divinité du Fils de Dieu. Irrités de cette sentence, ils ont été se répandre de tous côtés, nous accablant de reproches, portant leurs plaintes auprès de ceux de nos collègues qui nous sont unis de communion, essayant par des paroles flatteuses de les gagner à leur parti et de leur insinuer le venin de leur pernicieuse doctrine. Aussi, sommes-nous contraints de vous dénoncer ces novateurs infidèles qui osent dire, qu'il y a eu un temps où le Fils de Dieu n'était pas; que, n'ayant point été auparavant, il a commencé; et que quand il a été créé, il l'a été ainsi que les autres hommes: ajoutant, par une conséquence naturelle à leur système, qu'il est sujet au changement et capable de bien et de mal. En supposant ainsi que Jésus-Christ a été tiré du néant, ils renversent les témoignages irrécusables que nos Saintes Écritures rendent à l'éternité, à l'immutabilité, à la divinité du Verbe.

La doctrine que nous combattons est la même qu'élevèrent, il n'y a pas long-temps parmi nous, Ebion, Artemas, ainsi que Paul de Samosate, évêque d'Antioche, qui a été retranché de l'Église par le jugement de tous les évêques. Ceux que nous vous dénonçons aujourd'hui, Arius et Achillas, ont bu à la même coupe d'iniquité, ils en ont épuisé jusqu'à la lie. Trois évêques, qui ont été ordonnés en Syrie par je ne sais quel moyen, se sont associés à leurs erreurs, et les autorisent par leur approbation. Les uns et les autres ont sans cesse à la bouche les passages de l'Ecriture où il est parlé de la passion du Sauveur, de ses abaissemens, et des souffrances auxquelles il a daigné s'assujettir pour notre salut; comme si tout ce qui nous est raconté de lui se réduisait à ne le présenter que comme un simple homme; mais les textes éclatans qui attestent la plénitude de sa Divinité et l'éternité de sa divine nature, ceux qui nous redisent sa gloire et son identité avec le Père, comme ceux-ci : *Moi et mon Père ne sommes qu'un* [1], et cette réponse de Jésus-Christ à Philippe : *Celui qui m'a vu a vu mon*

[1] Jean, x, 30.

Père [1], ils les passent soigneusement sous silence.

Après cela, personne ne s'étonnera des calomnies qu'ils ont inventées contre moi et contre mon peuple fidèle. Des hommes qui ont osé s'en prendre à la divinité du Fils de Dieu, ne devaient pas user à notre égard de quelque ménagement. Ils nous attaquent par des injures, après qu'ils se sont permis des blasphêmes impies contre la personne de Jésus-Christ. Qu'on les rappelle aux anciens docteurs, ils s'en tiennent offensés : selon eux, personne n'a vécu jusqu'ici qui mérite de leur être comparé. Ils ne permettent pas davantage qu'on leur oppose ceux qui furent nos maîtres dans notre jeunesse. A les en croire, il n'est dans tout l'épiscopat personne qui ait acquis seulement une capacité médiocre. Il n'y a qu'eux d'habiles ; il n'y a qu'eux qui aient découvert la véritable doctrine, restée jusqu'ici cachée et impénétrable au reste des hommes. Etrange renversement d'esprit! excès de démence! vanité sacrilége, qui étend sur leurs yeux un voile épais! Ni l'autorité sacrée de nos divines Ecritures si claires sur ce point de doctrine, ni le commun acquiescement de

[1] Jean, XIV, 9.

nos collègues à la même foi, ni le concert universel d'hommages rendus à notre adorable Sauveur, rien n'a pu fléchir leur audace.

Aussi avons-nous été contraints de les retrancher de l'Eglise, selon l'ordre de St. Paul : *Si quelqu'un vous annonce un autre Évangile que celui que nous vous avons annoncé, quand ce serait un Ange du ciel, qu'il soit anathème*[1] ! Que personne d'entre vous ne les admette à sa communion, puisqu'ils ont été condamnés par tous nos frères. Mais joignez-vous à nous pour réprimer leur insolence, comme l'ont fait déja un grand nombre ne nos collègues, qui, animés contre eux de la plus juste indignation, nous ont écrit à ce sujet et ont signé notre profession de foi. Je vous fais passer ces lettres et ces signatures par le diacre Appion, mon fils. Elles viennent des évêques de l'Egypte, de la Thébaïde, de la Lybie, de la Pentapole, de la Syrie, de la Lycie, de la Pamphilie, de l'Asie, de la Cappadoce, et des autres provinces voisines. J'ai la ferme confiance que vous suivrez leur exemple, et que vous m'enverrez également vos signatures. Pour prévenir ou arrêter l'égarement des peuples, rien n'est plus impor-

[1] Gal. 1, 8.

tant que de leur faire voir l'accord des évêques unanimes à combattre l'erreur.

Voici les noms des hérétiques qui ont été condamnés : entre les prêtres, Arius ; entre les Diacres, Achillas, Euzoïus, Aethale, Lucius, Sarmate, Jules, Menas, un autre Arius, Hellade.

ALEXANDRE D'ALEXANDRIE, *Lettre à Alexandre de Constantinople et aux évêques de Thrace.*

XV.

Discours de Constantin à l'ouverture du Concile de Nicée.

(L'an 325.)

Je n'ai jamais rien souhaité avec autant d'ardeur comme de vous réunir en ce lieu. Je bénis Dieu de m'avoir accordé, à la suite de tant d'autres faveurs que j'en ai reçues, la grace de vous voir tous dans cette enceinte. Aujourd'hui que l'injuste domination des tyrans, qui avaient eu l'insolence de déclarer la guerre au Seigneur, a été dissipée par sa miséricorde, enlevons au Démon l'espérance qu'il avait conçue de flétrir par ses menson-

ges la pureté de notre sainte religion. Les malheureuses divisions qui se sont élevées dans l'Église m'ont paru plus funestes que les guerres excitées dans l'état, et m'ont touché plus sensiblement qu'aucune affaire temporelle. Lorsque j'eus triomphé, avec le secours de Dieu, de mes ennemis, je croyais qu'il ne me restait plus rien à faire que d'en remercier l'Auteur de notre délivrance, et de partager la joie de ceux qu'il avait délivrés de la servitude par mes faibles mains. Mais, informé des contestations qui vous divisent, j'ai jugé que c'était pour moi un devoir pressant d'y remédier. Je vous ai convoqués dans ce but. Votre présence me donne la plus vive satisfaction. Toutefois, elle ne sera complète que lorsque vous serez tous animés d'un même esprit, et que la sainte concorde que votre ministère vous fait un devoir de prêcher aux autres sera établie solidement au milieu de vous. Ministres du Dieu-Sauveur! réunissez donc tous vos efforts pour faire régner la paix au sein de l'Eglise. Vous ne pouvez rien faire qui soit plus agréable à Dieu, ni qui me procure une plus vive joie.

Eusèbe de Césarée, *Vie de Constantin*, liv. III, chap. XII.

XVI.

Lettre de Constantin aux Églises, en leur communiquant les décrets du Concile de Nicée.

(L'an 325.)

Constantin Auguste aux Églises et aux évêques qui ne se sont pas trouvés au saint et grand Concile, salut.

L'état florissant de l'Empire atteste d'une manière trop évidente la bonté infinie de Dieu envers nous, pour que nous ne regardions pas comme notre premier devoir de maintenir parmi les membres de l'Eglise chrétienne une même foi, un même culte religieux, et une charité sincère. Afin d'y travailler sûrement et avec succès, nous avons cru nécessaire de réunir tous les évêques, ou au moins la plus grande partie d'entre eux, et de les inviter à examiner et à discuter avec soin tout ce qui concerne notre très-sainte religion. Nous en avons assemblé le plus grand nombre qu'il nous a été possible. Nous avons assisté nous-même à leurs conférences comme l'un d'entre vous; car nous nous empressons de reconnaître que nous sommes

l'un de vos *compagnons de service:* c'est la qualité dont nous nous glorifions davantage. Les matières controversées ont été examinées avec le plus grand soin, jusqu'à ce que tous les évêques, tombant d'accord, aient pris une décision commune qui a été publiée par le Concile. Il ne reste donc plus aucun sujet de division, ni de disputes touchant la foi.— On a aussi examiné la question qui regarde la très-sainte fête de Pâque; et il a été ordonné par un consentement unanime que tous les Chrétiens la célébreront désormais le même jour dans toute l'étendue de l'Eglise. — Aussitôt que vous aurez reçu la formule de foi dont nous avons fait mention, avec l'ordre qui regarde le saint jour de Pâque, joignez-y votre confirmation. Et que, lorsque nous exécuterons le projet que nous avons formé depuis long-temps, de vous aller voir, nous puissions nous réjouir en commun de ce que, avec la grace de Dieu, nous avons surmonté les embûches du Démon, et fait régner la paix et la concorde sur toute la terre; que nous puissions chanter ensemble des cantiques d'actions de graces à l'honneur de Dieu notre Sauveur, de qui nous avons reçu tous ces bienfaits.

Je prie Dieu, mes très-chers frères, qu'il vous ait en sa sainte garde.

EUSÈBE DE CÉSARÉE, *Vie de Constantin*, liv. III, chap. XVII.

XVII.

Soin que prend Constantin de répandre les Saintes Écritures.

(L'an 326.)

Constantin, Vainqueur, Très-Grand, Auguste, à Eusèbe, évêque de Césarée.

Une multitude de personnes ont, par la miséricorde du Sauveur, fait profession de la religion chrétienne dans la ville à laquelle nous avons donné notre nom. Il est juste que leur piété reçoive l'aliment qui servira à la nourrir et à l'accroître. Aussi désiré-je que vous fassiez transcrire, sur de beaux parchemins, cinquante exemplaires de nos Saintes-Écritures, dont il est si important, comme vous le savez, de faciliter la lecture; et que vous choisissiez pour ce travail des personnes capables, de sorte que ces exemplaires soient aisés à lire, et qu'ils puissent être transportés com-

modément. J'ai mandé au Logothète du diocèse, de vous fournir ce qui sera nécessaire pour cette dépense. Je vous recommande que ces copies soient faites aussi promptement que possible. Quand elles seront terminées, vous choisirez deux voitures publiques pour me les adresser, et vous les ferez accompagner par un de vos diacres, que je recevrai avec un sensible plaisir.

Que Dieu vous conserve, mon très-cher frère.

XVIII.

Persécution exercée par Constance contre les Chrétiens orthodoxes.

Il suffisait de se montrer l'ami des Ariens et le complice de leur hérésie, eût-on d'ailleurs la conduite la plus répréhensible, pour obtenir les bonnes graces de l'empereur Constance. Mais quiconque repoussait leurs erreurs et travaillait avec zèle à l'avancement du règne de Jésus-Christ, ne tardait pas, malgré son innocence, à être condamné au bannissement, sur les calomnies que les novateurs dirigeaient contre lui.

Des officiers de la cour étaient envoyés de ville en ville pour faire entrer les évêques dans la communion des Ariens, et leur faire signer la condamnation d'Athanase. On leur disait: Ou souscrivez cette condamnation, ou quittez vos Eglises, l'Empereur ayant condamné à l'exil tous ceux qui ne la souscriront pas. — On cherchait partout des ecclésiastiques qui se montrassent favorables aux opinions nouvelles et qui les soutinssent avec force, pour les envoyer dans les Eglises des évêques exilés; et l'on ne parlait que d'expulser et de traiter avec la dernière dureté ceux qui refusaient de les recevoir. La terreur était universelle.

Ce fut par de semblables moyens que l'Empereur contraignit un grand nombre d'évêques à se détacher de la communion d'Athanase. Il croyait par là procurer à l'impiété des Ariens une sorte de triomphe, s'imaginant qu'il lui serait aussi facile d'abattre la vérité que de pervertir quelques hommes.

Il n'y avait alors aucune Église qui adorât Jésus-Christ en liberté, assurée qu'elle était d'être poursuivie dès qu'elle faisait une profession ouverte de la vraie foi. Ainsi l'Empereur ne travaillait qu'à remplir toute la terre

ou d'impiété ou d'hypocrisie. Là où il y avait des fidèles disciples de Jésus-Christ, (il s'en trouvait heureusement encore,) ils étaient forcés de se cacher comme les anciens prophètes et le grand Élie, et ils se voyaient réduits au dénuement le plus pénible.

Les Ariens s'efforçaient ainsi d'entraîner par la violence ceux qu'ils ne pouvaient persuader par leurs faux raisonnemens; de sorte que la crainte de la proscription qu'ils exerçaient précipitait les riches dans l'hérésie; et le pouvoir qu'ils avaient de faire traîner dans les prisons ceux qui résistaient à leurs desseins, faisait tomber les pauvres dans le même abîme.

Cependant Constance, toujours circonvenu par les hommes de ce parti, se trouvait enchaîné par eux. Il donnait des édits ou écrivait des lettres selon leurs vues, et se repentait souvent ensuite de ces actes; mais après en avoir témoigné du regret, il s'aigrissait plus que jamais, il retombait dans ses emportemens, pour s'affliger encore de s'être ainsi emporté.

Athanase, *Lettre aux Solitaires.*

Est-il quelque lieu où les Ariens n'aient

pas laissé des traces de leurs violences? Quelqu'un a-t-il eu le courage de se déclarer contre leurs sentimens, sans qu'ils l'aient durement opprimé? Où est l'Eglise que leur injustice n'a pas plongée dans la douleur? Antioche déplore la perte d'Eustathe, prélat non moins fidèle que confesseur intrépide. Balanée regrette l'évêque Euphration. Palte et Atarade sont privées de leurs guides évangéliques, Cymatius et Cartère. Andrinople gémit des rigueurs exercées contre Eutrope, et contre Lucius son successeur, que ces hérétiques ont plusieurs fois chargé de chaînes, sous la pesanteur desquelles il a fini par succomber. Antioche, Bérée et Gaza ne peuvent se consoler de voir leurs dignes chefs, Marcel, Cyrus et Asclépas, couverts d'outrages et bannis. Théodule et Olympius, évêques de Thrace, ont été l'objet des plus actives recherches, mais sans qu'on ait pu se saisir de leurs personnes. Les Ariens m'ont fait également poursuivre, ainsi que les prêtres de mon diocèse; et il est hors de doute qu'ils m'eussent fait mourir, s'ils eussent pu s'emparer de moi. Libère, évêque de Rome; Paulin, évêque de la Métropole des Gaules; Denys, évêque de la Métropole d'Italie; Lucifer de Cagliari, Eusèbe

de Verceil, tous ces prélats non moins recommandables par leurs éminentes vertus que par le zèle avec lequel ils ont soutenu les intérêts de la vérité, ont été arrachés de leurs siéges et envoyés en exil.

ATHANASE, *Apologie de sa fuite.*

XIX.

Remontrances adressées par Osius, évêque de Cordoue, à Constance, sur sa conduite envers les Chrétiens orthodoxes.

(L'an 355.)

Osius à l'empereur Constance : salut en Notre Seigneur.

J'ai confessé Jésus-Christ dans la persécution que Maximien, votre aïeul, excita contre l'Eglise. Si vous voulez me persécuter à votre tour, vous me trouverez prêt à tout souffrir de nouveau, plutôt que de trahir la vérité et que de consentir à la condamnation d'un innocent... Mais ne vous lasserez-vous pas de suivre les voies où vous êtes entré? Oublierez-vous que vous êtes homme, que vous êtes mortel? Ne vous souviendrez-vous point du

jour terrible du jugement? Ah! cessez, je vous en conjure, de vous ingérer dans les affaires de l'Église, et d'étendre votre domination sur des objets de cette nature. Dieu vous a donné l'Empire à gouverner; il nous a confié, à nous, le dépôt de sa religion sainte. Et comme ceux qui attenteraient en quoique ce soit à l'autorité souveraine dont vous êtes revêtu, s'opposeraient à un ordre établi formellement par Dieu, de même, prenez garde qu'en attirant à vous le gouvernement de l'Église, vous ne vous rendiez coupable d'un très-grand crime. Il est écrit: *Rendez à César ce qui appartient à César*, *et à Dieu ce qui est à Dieu.* Et comme il ne nous est pas permis de prétendre à la moindre domination temporelle, ainsi, Seigneur, vous n'avez nul pouvoir de rien entreprendre sur notre saint ministère.

La sollicitude que j'ai pour votre salut m'oblige à vous tenir ce langage. Quant au contenu de vos lettres, voici ma réponse: Bien loin d'entrer dans les sentimens des Ariens, j'anathématise de toutes mes forces leur hérésie, et jamais je ne souscrirai la condamnation d'Athanase, sa parfaite innocence ayant été reconnue par le jugement de tout un Concile.

Revenez, je vous en supplie, des fausses démarches où l'on vous entraîne. N'écoutez plus les insinuations des hommes pervers qui vous égarent. Songez qu'après avoir servi leurs intérêts dans ce monde, vous ne pourrez point être défendu par eux dans le monde à venir. Ce sera sans aucun cortége, et laissée à elle-même, que votre ame comparaîtra devant le Juge Suprême de l'univers, et qu'elle y rendra compte de sa vie. On abuse de votre nom et de votre puissance pour répandre par votre moyen une hérésie abominable; mais est-il sage de se précipiter soi-même dans un malheur certain, pour servir les passions de quelques hommes? Croyez-moi, Constance, arrêtez-vous dans la route déplorable que l'on vous fait suivre. — Je devais vous écrire ainsi que je l'ai fait: c'est à vous à ne pas mépriser mes justes avertissemens.

Athanase, *Lettre aux Solitaires.*

XX.

Requête d'Hilaire à Constance, sur le même sujet.

(L'an 360.)

Il est temps de parler; il n'y a plus moyen de se taire. Les jours prédits sont arrivés, où devaient paraître des esprits amoureux d'eux-mêmes, dégoûtés des saines doctrines, jaloux de suivre des docteurs de mensonge. Ne pas élever enfin ma voix, serait manquer de confiance dans le Seigneur, plutôt que faire preuve d'une sage réserve. Si donc je romps aujourd'hui le silence que j'avais gardé si long-temps, on ne m'accusera (j'en appelle à tout homme raisonnable), ni de m'être tu par indifférence, ni de parler par emportement. Nul intérêt ne m'anime que celui de Jésus-Christ. Pourquoi, ô mon Dieu, ne m'as-tu pas fait naître plutôt dans le temps des Néron et des Dèce! Avec quelle ardeur, soutenu par ta grace toute-puissante, j'aurais affronté les tortures pour confesser ton Nom! J'aurais béni les luttes que j'aurais eu à soutenir contre des ennemis déclarés. Mais au-

jourd'hui nous avons à combattre contre un persécuteur qui trompe, contre un ennemi qui flatte, contre l'Antechrist sous le nom de Constance. Il ne professe Jésus-Christ que pour mieux le trahir, il ne parle d'union que pour troubler la paix, il ne bâtit des églises que pour sacrifier la foi. Ton nom, ô divin Jésus, est sur ses lèvres; et tous ses actes n'ont pour but que de te dépouiller, toi, de ta divinité; ton Père céleste, de ce titre auguste. Si j'accuse à tort, je me dévoue à l'opprobre qui appartient aux calomniateurs; mais si tout ce que j'avance est certain, je n'excède pas les bornes de la liberté ni de la sagesse évangélique. Je m'exprimerai donc sans crainte, ô Constance. Vous combattez contre Dieu, vous êtes acharné contre l'Eglise, vous persécutez les saints, vous détestez les prédicateurs de Christ, vous détruisez la religion; vous êtes le tyran non des choses humaines, mais des choses divines: voilà ce qui vous est commun avec les empereurs païens. Voici ce qui vous appartient en propre: vous affectez un Christianisme menteur, et vous êtes le nouvel ennemi de Christ; vous êtes le précurseur de l'Antechrist, et vous commencez ses mystères d'iniquité; vous

fabriquez des confessions de foi, et vous vivez contre la foi; vous mettez le trouble dans ce qui est ancien, vous souillez ce qui est nouveau. Aux bons évêques vous en substituez de mauvais; vous incarcérez les prêtres fidèles; vous faites marcher vos légions pour tenir l'Eglise dans l'effroi; vous enchaînez les Conciles. Vous avez dépossédé de l'épiscopat des hommes que personne n'osait condamner; j'en ai pour garant toute Alexandrie, dont vous avez fait le théâtre de tant de violences. Une guerre entreprise contre les Perses vous aurait moins coûté que celle que vous avez déclarée à Athanase. Destitution de gouverneurs remplacés par des hommes dont vous étiez plus sûr, corruption semée au milieu du peuple, mouvemens dans les légions, tout a été mis en œuvre pour empêcher ce grand homme de prêcher Jésus-Christ. Je ne parlerai pas d'autres cités de moindre importance dans tout l'Orient qu'on a réussi à remplir de terreurs et de combats.

....Vous voudriez qu'on vous expliquât le mystère de la génération du Fils de Dieu; et parce que vous ne le comprenez pas, vous le rejetez. Eh bien! je ne vous appellerai ni dans la vaste étendue des cieux, ni dans la

profondeur des abîmes, pour vous demander compte de leurs phénomènes; je me bornerai à vous adresser une seule question. Expliquez-moi le mystère de votre propre génération: le connaissez-vous? Non. Faible créature, vous vous ignorez vous-même; et vous voulez sonder votre Créateur! Vous êtes tout entier une énigme pour vous; votre intelligence, vos organes, votre mouvement, tout vous arrête à chaque pas: vous l'avouez, vous ne craignez pas de reconnaître votre ignorance dans tout ce qui vous est personnel; et vous osez décider sur l'essence même du Seigneur, après qu'il a parlé!

HILAIRE, *Requête* ou *Invective adressée à l'Empereur Constance.*

XXI.

Tristes effets des controverses ariennes.

Pourquoi ne pas s'en être tenu à la profession de foi jurée dans le baptême, qui consiste à reconnaître sans déguisement le Père, le Fils et le Saint-Esprit? Mais on a éludé le sens naturel des expressions les plus formel-

es. Et après s'être jeté dans des nouveautés criminelles, on n'a plus su où s'arrêter. La foi est devenue la croyance du moment, non plus celle de l'Évangile. Il y a eu autant de formules que d'opinions, autant de doctrines diverses que de fantaisies particulières. On n'a plus fait que composer des professions de foi[1]. Et tandis qu'on enchérit de nouveautés en nouveautés, que l'on met en problème ce dont tout le monde convenait, qu'on se condamne et s'anathématise réciproquement, où sont les disciples de Jésus-Christ, ceux qui vivent en lui et de sa vie? Hélas! presque nulle part. Mais on se laisse emporter çà et là par le vent de toutes sortes de doctrines qui se combattent; les uns prêchent pour tromper, les autres écoutent pour se perdre; la foi que l'on avait hier n'est plus celle d'aujourd'hui : au milieu de ces incertitudes et de ces tristes contestations, la foi s'éteint et dans les cœurs et dans les œuvres.

HILAIRE, *Ire Lettre à l'empereur Constance.*

[1] On en comptait, dès ce temps-là, seize composées par les Ariens ou les semi-Ariens.

SECTION III.

DOCTRINE.

I.

Religion chrétienne.

Il y a long-temps que la vérité du Christianisme a été vengée de toutes les attaques de la calomnie et de la haine, par les esprits les plus distingués; il n'est pas une des difficultés qu'on lui oppose qui n'ait été résolue, et réduite à la plus complète impuissance. Cette divine religion n'aurait pas trouvé d'apologistes, elle aurait contre elle l'univers entier, qu'elle n'en serait pas moins ce qu'elle est, l'œuvre de Dieu : mais quel préjugé en sa faveur que la multitude et la supériorité des hommes qui ont consacré leurs talens à sa défense !

ARNOBE, *Contre les Gentils*, liv. III.

Ne craignez-vous point que ce qui fait aujourd'hui le sujet de vos railleries ne se trou-

ve véritable un jour? Vous manque-t-il de raisons pressantes pour vous décider à croire comme nous? Les grandes vérités du Christianisme ne sont-elles pas répandues par toute la terre? Est-il quelque nation, aussi barbare qu'elle soit, dont elles n'aient pas adouci les mœurs? Combien de grands génies, orateurs, jurisconsultes, philosophes, les ont embrassées! Combien d'hommes ont renoncé à la vie, plutôt que de renoncer à l'Evangile! A quoi ont abouti tous les rafinemens de la plus atroce barbarie inventés contre les Chrétiens, sinon à les multiplier? Ah! ne fallait-il pas une puissance divine pour élever ainsi les ames au-dessus de tous les sacrifices et de tous les tourmens?

Arnobe, *Contre les Gentils*, liv. II.

Quelle est l'impression que produit sur l'esprit des peuples la vue de nos généreux confesseurs déchirés avec barbarie, et conservant une invincible patience sous les coups des bourreaux épuisés de lassitude? On finit par croire, ce qui est vrai, qu'une foi aussi ferme, qu'un héroïsme aussi persévérant ne sont pas des illusions ni du fanatisme; et qu'il faut nécessairement l'assistance d'une

force supérieure pour soutenir un tel courage au milieu d'aussi cruelles tortures.

LACTANCE, *Institutions divines*, liv. v.

Les espérances des Chrétiens ne se bornent pas aux étroites limites de ce monde d'un jour : voilà pourquoi les menaces de la tyrannie nous touchent peu. Que peuvent-elles avoir de redoutable pour des hommes que la mort ne fait qu'émanciper ? Ce que vous nommez persécution est une délivrance ; ce qui mène à la liberté et au séjour de la lumière n'est pas un mal. Ne regarderiez-vous pas comme insensé celui qui, pour faire souffrir un prisonnier, déchargerait sa fureur sur le cachot qu'il habite, et en briserait les portes ? Loin de lui faire du mal, ne lui rendrait-il pas le plus éminent service ? C'est là l'image fidèle des persécutions auxquelles nous sommes en butte. Vos amphithéâtres, vos chevalets, vos bûchers, ne nous ôtent point la véritable vie ; ils ne servent qu'à faire tomber l'enveloppe charnelle qui nous en sépare.

ARNOBE, *Contre les Gentils*, liv. II.

II.

Mystères du Christianisme.

Rendez-nous raison des mystères de la nature, donnez-nous le secret de tous les phénomènes qui vous entourent: jusque-là trouvez bon que nous ne cherchions pas même à examiner les questions que Dieu a mises au-dessus de toutes les intelligences.

De quel droit vous qui ne marchez qu'à travers une épaisse obscurité, qui n'avez rien à répondre sur la manière dont s'accomplissent la plupart des opérations de la nature, de quel droit osez-vous nous reprocher notre ignorance sur ce qu'il est impossible de connaître ici-bas, quand nous en convenons de bonne foi, quand nous ne nous inquiétons pas même de le connaître? En effet, Jésus-Christ Dieu, oui, Dieu, (répétons-le malgré toutes vos clameurs,) Jésus-Christ Dieu, pour couper court à toutes les vaines recherches où s'engage une curiosité téméraire sans y trouver d'issue, nous a prescrit de laisser là les questions qui surpassent

notre entendement, et de borner autant que possible l'essor de nos pensées à la méditation de ses divins attributs, à la reconnaissance de ses bienfaits : avec cette science on a tout.

Arnobe, *Contre les Gentils*, liv. ii.

III.

Ecriture Sainte.

Que votre plus douce occupation soit la méditation continuelle de la Parole de Dieu.

Athanase, *De la Virginité.*

Bien qu'on aperçoive l'unité d'un même Esprit dans tout le corps des Saintes Ecritures, il est vrai de dire qu'il y a dans le livre des Psaumes une grace particulière et un caractère qui lui appartiennent en propre. C'est qu'il n'est personne qui ne s'y retrouve avec les passions diverses qui l'agitent, avec ses volontés changeantes, et les moyens de calmer les unes, de fixer les autres. Les divers livres de l'Ancien Testament apprennent, les uns, le bien à faire ou le mal à éviter; les

autres, les événemens futurs concernant la venue du Sauveur; d'autres, les circonstances de la vie des rois et des saints personnages. Les Psaumes, outre qu'ils ne sont étrangers à aucun de ces avantages, nous apprennent de plus à nous connaître nous-mêmes et à être guéris des maladies spirituelles dont nous sommes affectés. Ailleurs on nous dit qu'il faut faire pénitence, s'attendre à des adversités, rendre graces à Dieu; ici l'on nous montre comment nous devons faire pénitence, endurer les adversités, exprimer notre reconnaissance. Ailleurs ce sont les exemples des saints qui sont proposés à notre émulation; ici nous nous identifions avec l'auteur sacré, nous avons sous les yeux notre propre histoire.

Ce livre suffit à tous les besoins du cœur; il n'est pas une situation de la vie où l'on n'en puisse recueillir les plus précieux avantages. Que l'on soit éprouvé par la tentation ou par l'adversité, en butte à des inimitiés ou sauvé de quelque péril, dans la tristesse ou dans la joie, les Psaumes fournissent à l'ame de quoi la fortifier ou la consoler. Ils lui prêtent abondamment les expressions de la louange, de la reconnaissance, des bénédic-

tions envers le Seigneur; et le langage du Prophète devient son propre langage.

ATHANASE, *Lettre au comte Marcellin.*

IV.

Profession de Foi chrétienne.

Nous croyons, avec l'Église apostolique, un seul Père, qui n'a point été engendré et qui n'a aucun auteur de son être; qui est immuable et n'est susceptible ni d'augmentation ni de diminution; qui a donné aux hommes la loi, les prophètes et les Évangiles; qui est le souverain Seigneur des patriarches, des apôtres et de tous les saints. — Nous croyons en un seul Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, lequel a été engendré de Dieu son père d'une manière ineffable, selon ces paroles du prophète: *Qui racontera sa durée*[1] ? Nul esprit créé ne peut le comprendre, tout comme il n'en est point qui puisse comprendre le Père. Ceux que l'Esprit de vérité anime se garderont bien de me demander de le leur expliquer; ils ont présentes à leur pensée ces paroles du

[1] Esaïe, LIII, 8.

Sauveur lui-même : *Nul ne connaît le Fils que le Père*[1]. Nous croyons que le Fils n'est sujet à aucun changement, pas plus que le Père ; qu'il est parfait comme lui, et qu'il n'est différent de lui qu'en ce qu'il a été engendré, tandis que le Père ne l'a pas été ; qu'il est la parfaite image de son Père : or l'image, pour être parfaite, doit retracer tous les caractères de ressemblance qui la rapprochent le plus immédiatement de son parfait original. — Nous faisons en outre profession de croire qu'il y a, conformément à la doctrine de nos divines Écritures, un Saint-Esprit qui a renouvelé les fidèles de l'Ancien Testament et ceux du Nouveau. — Nous confessons une seule Église apostolique qui ne peut être vaincue, quand tout le monde s'élèverait contre elle, et qui dissipe toutes les entreprises impies des hérétiques, selon la promesse que lui en a faite son divin Chef, en disant : *Ayez confiance, j'ai vaincu le monde*[2]. — Nous croyons la résurrection des morts, dont Jésus-Christ notre maître a été les prémices, ayant vécu parmi les hommes dans une chair véritable, non imaginaire, qu'il avait prise au sein de Marie. S'étant in-

[1] Matth. xi, 27. — [2] Jean, xvi, 33.

carné dans la plénitude des temps pour nous purifier de nos péchés, il a été crucifié; il est mort, sans que sa divinité ait eu rien à souffrir de son alliance avec son humanité; il est ressuscité, il est monté au ciel, et il s'est assis à la droite de la majesté du Père. — Tel est l'abrégé de la doctrine que nous enseignons. C'est la doctrine de l'Église apostolique; et nous sommes prêts à verser tout notre sang pour elle.

ALEXANDRE D'ALEXANDRIE, *Lettre à Alexandre de Constantinople et aux évêques de Thrace.*

V.

Dieu.

Tout ce que nous disons de Dieu, tout ce que nous en concevons dans le secret de notre pensée, tient de la grossièreté de notre nature, et est altéré par nos chétives conceptions : aussi n'y a-t-il qu'un moyen de le connaître d'une façon un peu moins imparfaite; c'est de nous bien persuader que rien de ce qu'on peut en dire n'exprime ce qu'il est.

ARNOBE, *Contre les Gentils*, liv. III.

Dieu existe par lui-même; il est infini; il n'est point contenu, c'est lui qui contient toutes choses; il est avant tous les temps, c'est lui qui a créé les siècles.

Si vous croyez pouvoir trouver les bornes de sa nature, donnez l'essor à vos pensées : vous le trouverez toujours et partout. Vous pourriez épuiser les nombres, mais vous n'épuiserez pas la nature de Dieu. Je le répète, mettez en mouvement toutes les facultés de votre ame, embrassez Dieu tout entier par la pensée, vous ne saisissez rien encore; ce *tout* a un *reste*, et ce *reste* est aussi infini que le *tout*. Voilà Dieu tel qu'il est, avec l'impénétrabilité de sa nature. Il est ineffable: nous ne trouvons dans aucune langue aucune expression qui soit digne de lui. Tous nos sens sont comme suspendus, quand nous nous efforçons de le concevoir; et notre intelligence confondue reste anéantie d'admiration.

HILAIRE, *De la Trinité*, liv. II.

Ce que j'admire le plus dans Dieu, c'est moins d'avoir créé le ciel, il est tout-puissant; d'avoir fondé la terre, il est la force même; d'avoir animé l'homme, il est le prin-

cipe de la vie : c'est d'être miséricordieux étant juste, d'être patient étant Dieu.

HILAIRE, *Comment. sur les Psaumes.*

O Créateur, Souverain universel! Etre sublime qui échappes à tous les regards comme à toutes les intelligences, c'est à toi, à toi seul qu'appartiennent les hommages de la reconnaissance; toi, la première des causes; toi, Esprit increé, immortel, immense, qu'il est également impossible et de définir et de comprendre, autrement que par l'adoration! Tu es, ô grand Dieu! voilà ce qu'on sait de toi. Rien de ce que nous sommes, rien de ce que nous voyons, rien de ce qu'on dit de tes merveilleux attributs, n'exprime ce que tu es. Il faut se taire, se retirer au-dedans de soi-même, puis, échappant à toutes les choses extérieures; saisir une ombre de ton ineffable grandeur quand elle passe devant notre esprit.

ARNOBE, *Contre les Gentils*, liv. 1.

VI.

Providence.

Quand on voit dans le monde la merveilleuse harmonie qui y règne, le moyen d'y méconnaître une Providence qui le régit! Est-il rien qui puisse subsister sans une direction quelconque? Une maison sans habitans se dégrade; un vaisseau sans pilote est le jouet des flots; notre corps, au moment où l'ame le quitte, devient la proie de la corruption: et l'on pourrait croire que l'immense univers puisse se conserver depuis si long-temps sans les soins continuels d'une Intelligence divine qui ne cesse de le gouverner?

LACTANCE, *Institutions divines*, liv. III.

VII.

Jésus-Christ.

Etait-ce un simple mortel, Celui à l'aspect duquel toutes les maladies prenaient la fuite; Celui dont les esprits pervers ne pouvaient

soutenir la présence; Celui dont les vêtemens seuls guérissaient de funestes hémorragies; Celui qui ordonnait aux boiteux de courir, aux paralytiques de se lever, aux aveugles-nés de fixer le ciel et sa bienfaisante lumière; Celui dont un mot calmait les plus violèntes tempêtes, et qui pouvait marcher sur la surface des eaux? Était-ce un simple mortel, Celui qui de cinq pains nourrissait cinq mille personnes, et qui faisait encore remplir douze corbeilles des morceaux qui étaient restés; Celui qui ordonnait aux ames de venir habiter de nouveau des corps qu'elles avaient quittés; Celui qui savait deviner ce que chacun avait de plus intime au fond de son cœur?

Mais vous ne croyez pas que Jésus ait fait rien de semblable? Démentez donc ceux qui furent témoins de tous ces prodiges, qui les ont vus de leurs yeux, et qui nous en ont transmis le récit fidèle. Si les faits dont il s'agit n'avaient pas eu l'évidence et l'éclat des rayons du soleil, les aurait-on crus? Ceux qui les ont rapportés étaient-ils, ou assez fourbes pour se dire les témoins oculaires de choses qu'ils n'avaient pas vues, ou assez insensés pour aller les débiter par tout le monde, quand il n'y avait à gagner pour eux que la

haine publique et la mort? Si cette histoire est controuvée, d'où vient qu'elle a pu s'accréditer et se répandre en si peu de temps d'un bout à l'autre de l'univers, et soumettre à sa créance tant de nations si éloignées les unes des autres, et de mœurs si différentes? Les nouveaux convertis (et qui peut les compter?) auraient donc été dupes des illusions les plus grossières, et se seraient sacrifiés pour des espérances chimériques, jusqu'à renoncer à tout! Il n'y a que la force de la vérité qui ait pu les engager à embrasser le Christianisme au risque des plus affreuses tortures.

ARNOBE, *Contre les Gentils*, liv. 1.

En voyant le Sauveur des hommes opérer de nos jours encore une multitude de prodiges, persuader à tant de milliers de Grecs et de Barbares, répandus dans les diverses contrées de la terre, d'embrasser sa foi et d'obéir à sa doctrine, qui peut douter qu'il soit ressuscité, et qu'il soit la *Vie*? Est-il au pouvoir d'un homme mort de parler si puissamment au cœur de l'homme? Incapable d'aucune action, pourrait-il agir avec cet empire sur des êtres vivans, arracher à leurs habitudes

criminelles des cœurs corrompus par l'adultère, par la soif du sang, par la fraude et le mensonge, et les conquérir à des vertus toutes contraires? Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, comment se fait-il que nous le voyons mettre en fuite ces prétendus dieux que la stupidité adore? Partout où pénètre la foi en son nom, les autels de l'idolâtrie sont renversés. Est-ce là, je le répète, le fait d'un homme mort? Ce seul témoignage ne prouve-t-il pas incontestablement, et qu'il vit, et qu'il est Dieu?

ATHANASE, *Discours sur l'Incarnation.*

En ne jugeant point indigne de sa majesté suprême de venir habiter parmi nous, et de nous ressembler par les diverses habitudes de sa vie, Jésus ne cessa jamais de manifester sa divinité. Déja en s'incarnant, et en naissant mortel comme homme, comme Dieu il voulut naître d'une Vierge pure et sans tache contre l'ordre accoutumé de la nature. Le même contraste se retrouve dans toute la suite de sa vie: tantôt semblable à nous par ses besoins, tantôt par les plus éclatans miracles prouvant hautement qu'il était le Verbe de Dieu. Si la puissance de sa charité pour nous l'a appelé à

la mort, ici encore le même contraste continue à se faire remarquer : comme homme, son corps a été enseveli, a reposé dans le tombeau; comme Dieu, il a poursuivi la mort en vainqueur, il a fait luire les clartés de sa divine lumière dans le séjour des éternelles ténèbres; et en sortant glorieux du sépulcre, il a ouvert aux morts un chemin inconnu jusqu'à lui pour revenir à la vie.

EUSÈBE DE CÉSARÉE, *Démonst. évangél.*, liv. IV.

Jésus avait dit : *Mon Père, l'heure est venue; glorifie ton Fils, afin que ton Fils te glorifie*[1]. Cette heure était celle de sa passion, pendant laquelle, bien qu'expirant sur une croix, il n'en fut pas moins glorifié par son Père. Car alors le soleil cacha sa lumière; la terre trembla; les rochers s'entr'ouvrirent; et au milieu de tant de prodiges, le Centenier s'écria : *Véritablement cet homme était le Fils de Dieu*[2].

A son tour, le Père s'est vu glorifié par son Fils; ce qui indique une égale divinité dans l'une et l'autre personne. En effet, ce n'est que par le Fils que nous connaissons le Père;

[1] Jean, XVII, 1. — [2] Matth. XXVII, 54.

toute la gloire que le Père reçoit ici-bas lui vient du Fils.

HILAIRE, *De la Trinité*, liv. III.

Le Père et le Fils sont deux personnes distinctes. Mais la nature de l'un et de l'autre étant une et la même, il faut attribuer au Fils tout ce qui est dit du Père, excepté le nom de Père.

ATHANASE, *Discours contre les Ariens.*

Les Ariens ont fait grand bruit de ce passage de l'Évangile, où Jésus-Christ, répondant au jeune homme qui l'interrogeait sur les moyens d'obtenir la vie éternelle, lui dit : *Pourquoi m'appelles-tu bon? Il n'y a qu'un seul bon, c'est Dieu*[1]. Mais je le demande à tout homme sincère, le sens des réponses ne se règle-t-il pas toujours sur celui des demandes? Est-ce parce qu'il l'appelle bon, que Jésus-Christ reprend le jeune homme? N'est-ce pas parce qu'il lui donne ce titre, en ne le considérant que comme un docteur de la loi, et non comme Dieu? Ce fut pour lui expliquer en quel sens la qualité de *bon* lui conve-

[1] Marc, x, 18.

nait, qu'il lui dit : *Il n'y a qu'un seul bon, c'est Dieu.* Et au même instant, il lui prouva qu'il était et *bon* et *Dieu*, en lui promettant *un trésor dans le ciel*[1], s'il se décidait à le suivre.

HILAIRE, *De la Trinité*, liv. IX.

VIII.

Génération éternelle du Fils de Dieu.

Le Père est éternel et sans principe; et avant tous les temps, il a engendré un Fils, à qui il a donné tout ce qui constitue l'essence divine. Ainsi ce Père éternel et parfait a un Fils unique éternel et parfait aussi bien que lui. Recevant toutes choses de Celui qui possède toutes choses, ce Fils est Dieu, parce que son Père est Dieu ; il est esprit, parce que son Père est esprit; il est lumière, parce que son Père est lumière; et voilà comment il peut dire: *Je suis en mon Père, et mon Père est en moi*[2].

Souvenons-nous ici qu'un mystère impénétrable environne tout ce qui tient à la nature de Dieu. Notre raison est impuissante

[1] Marc, X, 21. — [2] Jean, XIV, 10 et 11.

pour le comprendre; la foi seule nous apprend ce que nous devons croire à cet égard. Et sans nous perdre dans les vaines investigations de la raison humaine, rappelons-nous seulement que c'est en déployant toute la puissance d'un Dieu, que le Fils de Dieu, paraissant sur la terre, nous a révélé, avec une autorité qui ne saurait être contredite, les mystères qui concernent la nature divine.

HILAIRE, *De la Trinité*, liv. III.

L'éternité du Père est au-dessus de toutes nos pensées; la filiation éternelle du Fils ne l'est pas moins: l'une et l'autre sont également ineffables, et cela parce qu'en toutes choses le Fils unique est la vive et fidèle image de son Père.

HILAIRE, *De la Trinité*, liv. II.

Vous me demandez comment s'est faite la génération éternelle du Fils de Dieu? Je l'ignore, et je ne cherche pas même à le concevoir. Les Anges ne le savent pas plus que moi. La connaissance n'en a point été donnée au monde. Le devoir de la foi est de croire ce mystère, et de croire en même temps qu'il est incompréhensible. O homme curieux et

téméraire ! tu voudrais connaître la génération de ton Créateur, toi qui ne connais pas celle de la créature. Car dis-moi comment tu as obtenu l'être, comment tu le donnes à d'autres? Apprends-moi comment tu as reçu la vie, l'intelligence, le goût, la vue, l'entendement? Tu ne saurais me répondre. Ce qui se passe au-dedans de toi-même, tu l'ignores; et tu prétendrais connaître ce qui se passe en Dieu!

HILAIRE, *De la Trinité*, liv. II.

Des hérétiques osent dire : « Comment le « Fils peut-il être coéternel à son Père? Chez « les humains, le père existe nécessairement « avant son fils. » Les téméraires! s'ils croient ne parler que d'un homme, qu'ils s'en tiennent à ces idées grossières; mais s'il s'agit d'un Dieu, qu'ils laissent là ce langage, et qu'ils élèvent leurs pensées bien au-dessus de notre misérable nature. Tel qu'est celui qui engendre, tel doit être celui qui est engendré; tel qu'est le Père du Verbe, tel doit être le Verbe lui-même. Ainsi un homme engendré dans le temps engendre à son tour dans le temps : mais Dieu est éternel, et par la même raison sa Parole est éternelle; elle est toujours

avec son Père, comme le rayon avec le principe de la lumière.

Gardons-nous de vouloir pénétrer plus avant. Entreprendre d'approfondir ce mystère, serait une témérité criminelle, puisque ce serait scruter une chose ineffable, et vouloir expliquer dans la langue des hommes ce que le Père seul connaît avec son Fils.

ATHANASE, *IIe Discours contre les Ariens.*

Pour moi, ô Dieu! Père saint et tout puissant, tant que ta volonté permettra que je respire sur cette terre, je t'adorerai comme Père de toute éternité, de même que comme Dieu de toute éternité. Et jamais je ne prétendrai que tu aies été un seul instant sans ta Sagesse, ton Verbe, ton Fils unique, en un mot notre Seigneur Jésus-Christ. Sa naissance est avant tous les temps, puisqu'il est éternel; il n'est ni une partie, ni une extension, mais il est Fils, il est ton Fils, Dieu véritable d'un Dieu véritable. Il faut aussi bien reconnaître qu'il est de toi, que reconnaître qu'il est avec toi, puisque tu es l'éternel auteur de son origine éternelle.

HILAIRE, *De la Trinité*, liv. XII.

IX.

Le Saint-Esprit.

Le Saint-Esprit est la troisième personne de la Trinité. C'est une personne divine, distincte du Père et du Fils. A lui appartient d'éclairer notre entendement, d'échauffer notre cœur, de prier avec nous et pour nous. Il est la source des plus hautes graces; il est la lumière de notre esprit, la ferveur de notre ame, notre consolation dans l'attente de la vie future, le gage de nos espérances immortelles. Aussi ne pouvons-nous solliciter ses dons avec assez de zèle, ni les conserver avec assez de soin.

HILAIRE, *De la Trinité*, liv. III.

X.

L'Homme.

L'homme, sorti des mains de son divin Auteur, avait été créé pour l'innocence et pour la félicité. Son ame, tant qu'elle con-

serva l'image de son Dieu, commandait à ses sens; mais libre de déterminer ses actions, elle cessa de contempler son Créateur pour se contempler elle-même, et chercha hors de son Père céleste le bonheur qu'elle ne pouvait rencontrer qu'en lui. Elle crut l'avoir trouvé dans des satisfactions grossières. Elle donna le nom de bien à tout ce qui frappait ses regards et flattait ses passions. Son ivresse allant toujours croissant, emportée de plus en plus par l'impétuosité de ses désirs loin du but vers lequel elle devait tendre, elle s'égara jusqu'à croire qu'il n'y avait pour elle de Divinité que dans ce qui apparaissait à ses yeux ou à son imagination. L'idée du Créateur suprême s'effaça. Tout devint Dieu pour l'homme, à commencer par les astres et les élémens divers. Les vivans et les morts, ceux qui s'étaient rendus fameux, soit par leurs exploits ou leurs bienfaits ou leurs découvertes, soit par leurs crimes, et jusqu'aux diverses modifications de la matière, eurent part à ces hommages. A mesure que le genre humain allait s'enfonçant dans l'idolâtrie, il ne connut plus de frein, plus de règle. Les animaux eux-mêmes reçurent les honneurs du culte divin; et tout eut des autels. Des créatures insensi-

bles, des êtres purement fantastiques furent érigés en autant de puissances supérieures à la nature humaine. L'ignorance, mesurant la Divinité à sa faiblesse, la distribuait dans tout ce qui l'environnait, et la dégradait chaque jour davantage en la multipliant. Le génie mélancolique ou guerrier, voluptueux ou grave des diverses nations, prêta à ses dieux des formes ou des caractères analogues. La poésie leur composa des mœurs, des aventures, des besoins et des faiblesses semblables aux nôtres. Et la philosophie elle-même, complice de toutes les superstitions populaires, les accrédita ou par son silence, ou par ses hommages, ou par de solennelles apologies.

Athanase, *Discours contre les Gentils.*

XI.

L'Homme

RAPPELÉ A LA CONNAISSANCE DE SON CRÉATEUR.

Comment ramener de si loin les hommes à l'unité de l'Essence divine? Deux moyens avaient été disposés pour cela par le Seigneur

lui-même. Le premier était cet instinct religieux imprimé dans toutes les ames créées raisonnables, et qui devait les faire souvenir de Celui à qui elles devaient l'existence: mais cette lumière s'éteignit bientôt sous les ténèbres épaisses dont les passions humaines la couvrirent. L'autre moyen était celui qu'indique saint Paul (Rom. I, 19, 20): la divine Providence avait pris soin de se manifester à tous les yeux par la beauté des choses visibles, dont la magnificence et l'harmonie démontrent un seul Dieu, principe et régulateur de tout ce qui existe. Car s'il y en avait plusieurs, comment existerait l'uniformité si majestueuse et si constante que l'on observe dans le gouvernement de l'univers, malgré le choc des élémens opposés qui le composent et semblent le menacer de sa ruine? Toutefois, à cet égard encore, le témoignage des yeux et de la raison se trouva insuffisant pour amener les hommes à la conséquence à la fois si simple et si naturelle que nous venons d'indiquer.

C'était donc à une autre école qu'il fallait conduire les humains. Il n'y avait que Dieu lui-même qui pût leur révéler son existence, en les arrachant à leurs ténèbres. Or, quel sera son intermédiaire et son organe? Le même

dont il est dit : *Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et cette Parole était Dieu*[1].

ATHANASE, *Discours contre les Gentils.*

(En effet,) quand est-ce que l'idolâtrie a cessé de régner sur la terre, quand les oracles ont-ils été réduits au silence, quand les fausses divinités sont-elles tombées de leurs autels dans le mépris, quand le Paganisme a-t-il commencé à n'être plus réputé que folie, si ce n'est depuis que la vraie Sagesse de Dieu s'est montrée elle-même sur la terre, revêtue de notre nature? De même qu'à la présence du soleil les ténèbres s'évanouissent, ainsi, à la lumière de la vérité évangélique, la nuit épaisse de l'idolâtrie s'est dissipée. Les démons qui usurpaient insolemment le nom de la Divinité ont pris la fuite au moment où elle s'est fait voir, à peu près comme ces téméraires qui, profitant de l'absence du Monarque enfermé dans l'intérieur de son palais, osent prendre son nom et trouvent quelquefois des dupes, mais sont confondus et rentrent dans leur obscurité aussitôt que le vrai Monarque s'est fait reconnaître.

ATHANASE, *Discours sur l'Incarnation.*

[1] Jean, 1, 1.

XII.

L'Homme racheté par Christ.

Comment exprimer ce que nous devons à ce divin Jésus qui, non content de nous faire connaître notre Père céleste, a daigné nous sauver lorsque nous étions perdus? Ce Fils unique de Dieu, dont la puissance et la bonté égalent celles de son Père, s'est revêtu volontairement de la faiblesse de notre nature, afin de nous arracher à notre corruption; il a pris à lui nos misères et nous a retirés du sein de la mort; *il s'est chargé véritablement de nos langueurs et a porté nos douleurs*[1]. Lui seul était capable de nous procurer le salut.

EUSÈBE DE CÉSARÉE, *Hist. ecclés.*, liv. x, ch. IV.

Il n'a pas hésité à mourir de la manière la plus infamante, parce que, voulant nous racheter de la malédiction où nous étions tombés par le péché, il devenait nécessaire qu'il subît une mort de malédiction, la mort de la croix, selon ce qui est écrit: *Maudit est celui qui est pendu au bois*[2].

ATHANASE, *Discours sur l'Incarnation.*

[1] Esaïe, LIII, 4. — [2] Gal. III, 13.

(Ainsi) Jésus nous a tellement aimés, qu'il n'a pas craint de se livrer, lui qui était l'innocence même, pour nous qui ne sommes que des pécheurs. Lui qui était *la Vie*, s'est dévoué à la mort, afin de communiquer la vie à notre mortalité. Quel amour!

JAQUES DE NISIBE, *Sermon sur la Charité.*

Qu'un médecin vînt d'une contrée lointaine vous apporter la promesse de guérir les maladies de votre corps, quel concours autour de lui! quel empressement! quel accueil! Vous vous abandonneriez à ses soins; rien ne vous coûterait pour vous procurer ses remèdes. Jésus-Christ est venu vous annoncer un moyen infaillible d'être relevé de vos maux spirituels; c'est votre salut éternel qu'il vous offre; et vous pourriez méconnaître la plus haute des graces, ne pas vous en prévaloir!

ARNOBE, *Contre les Gentils*, liv. I.

XIII.

La Foi.

Notre Seigneur disait à ceux qui venaient le trouver pour obtenir leur guérison: *Qu'il*

vous soit fait selon votre foi[1] *!* C'est ainsi qu'il parla à des aveugles, à un père dont le fils était malade, à diverses autres personnes. *Quiconque croira*, disait-il encore, *et sera baptisé, sera sauvé; mais celui qui ne croira pas sera condamné*[2]. Il n'est donc aucun trésor désirable pour nous, aucun qu'il nous importe d'obtenir, comme la foi.

JAQUES DE NISIBE, *Sermon sur la Foi.*

Le fondement de notre foi, c'est Jésus-Christ. Il est le rocher; notre foi est la base assise sur le rocher; et tout l'édifice de la vie chrétienne repose sur cette base. Ainsi, dès que quelqu'un reçoit le don de la foi, il est placé sur le rocher solide qui est Jésus-Christ; et les édifices construits sur ce fondement ne sauraient être ébranlés ni par la pluie, ni par les vents, ni par les eaux.

Ecoutez maintenant ce que c'est que cette foi. L'homme croit d'abord; et lorsqu'il croit, il aime; et lorsqu'il aime, il est justifié; et lorsqu'il est justifié, il devient le temple, la demeure de Jésus-Christ[3]. Pour perfectionner cet édifice, il faut de fréquentes et ferventes

[1] Matth. IX, 29. — [2] Marc, XVI, 16.
[3] 2 Cor. VI, 16.

prières; c'est la foi qui les rend agréables à Dieu : il faut beaucoup d'humilité et de douceur; c'est la foi qui est la racine de ces vertus: il faut s'adonner assidûment à toutes les bonnes œuvres; et c'est la foi qui les produit et les vivifie, comme, à leur tour, elles prouvent que la foi est vivante dans le cœur.

JAQUES DE NISIBE [1], *Sermon sur la Foi.*

Par la foi, Jésus nous élevant aux choses célestes et divines, opère en nous, au lieu d'une circoncision charnelle, la circoncision spirituelle qui entraîne avec elle et l'abandon de nos vices et le renouvellement de notre cœur. Car il n'est mort pour nous, qu'afin que nous ressuscitions avec lui.

HILAIRE, *De la Trinité*, liv. 1.

XIV.

La Grace.

Dès que la vertu d'en-haut a pénétré dans le cœur de l'homme, elle en chasse le péché

[1] Voyez, sur Jaques de Nisibe, la page 48 de ce volume. Sa vie n'est pas assez connue, pour que nous lui ayons consacré une notice spéciale.

qui le déshonore. Ce n'est ni par le travail, ni par l'étude, ni à prix d'argent, que nous pouvons en triompher; c'est l'œuvre de la grace: il faut seulement une ame qui soit pressée du désir de recevoir ses impressions salutaires.

LACTANCE, *Institutions divines*, liv. III.

Notre faiblesse nous entraînant sans cesse au mal, le seul remède à cette déplorable misère est la force qui nous vient d'en-haut.

EUSÈBE DE CÉSARÉE, *Comment. sur le Ps. VI.*

C'est Dieu qui empêche nos chutes, et qui nous relève lorsque nous sommes tombés.

EUSÈBE DE CÉSARÉE, *Comment. sur le Ps. XIX.*

Nous ne nous portons à la vertu que par la puissance de Dieu qui agit en nous, nullement par nos propres forces.

EUSÈBE DE CÉSARÉE, *Comment. sur le Ps. LXIII.*

C'est être insensé et impie, que d'oublier l'entière dépendance où l'on est de Dieu, que de placer la moindre confiance en soi-même, que de croire qu'il puisse y avoir quelque bien en soi qui ne vienne du Seigneur.

HILAIRE, *Comment. sur le Ps. CXXIV.*

La grace est aussi nécessaire pour éclairer notre entendement que pour diriger notre volonté.

HILAIRE, *Comment. sur le Ps. CXIX.*

Je ne saurais me passer du secours de Dieu, et d'un secours de tous les momens, pour l'observation du moindre précepte, et pour la fuite de la moindre des vanités du siècle.

ATHANASE, *Œuvres (d')*, pag. 1125.

S'il se trouve quelque bien en nous, c'est à Dieu qu'il faut en rapporter toute la gloire, aucune à nous-mêmes.

ATHANASE, *Œuvres (d')*, pag. 1053.

Sans le secours de la grace, jamais nous n'aurions échappé au péché, jamais nous n'aurions été admis au rang des serviteurs de Dieu.

ATHANASE, *Œuvres (d')*, pag. 1211.

XV.

Crainte et amour de Dieu.

N'ayons qu'une seule crainte, celle de Dieu. C'est la seule qui soit légitime; et elle a l'heureux privilége de nous délivrer de toutes les autres.

LACTANCE, *Institutions divines*, liv. VI.

La crainte du Seigneur, dans l'ame fidèle, consiste toute dans l'amour. Et le principal devoir de notre amour envers lui est d'obéir à ses commandemens et de croire à ses promesses.

HILAIRE, *Comment. sur les Psaumes*.

Le Chrétien doit donner à Dieu ce qui est dû à Dieu, son cœur, son ame, sa volonté tout entière.

HILAIRE, *Comment. sur saint Matthieu*.

Dieu nous demande notre amour. En retire-t-il quelque profit? Aucun. C'est dans notre seul intérêt qu'il le réclame, par un effet de

son immense bonté, pour nous faire jouir des délices attachées à notre union avec lui.

HILAIRE, *Comment. sur les Psaumes.*

XVI.

Prière.

J'élève mes yeux vers toi, qui demeures dans les cieux[1]. Ainsi parlait le Roi-Prophète. Ainsi doit parler et agir toute ame chrétienne. C'est à Dieu qu'elle doit s'adresser sans cesse.

Élevons donc habituellement nos regards vers lui. Osons contempler par la foi ce Dieu qu'invoquaient les Prophètes, et qui remplissait les ames de ces hommes inspirés d'une joie ineffable; voyons-le assis au plus haut des cieux, entouré de toute sa gloire, remplissant de sa divine splendeur les ames des justes. Voilà quel est notre Dieu. Pouvons-nous craindre qu'il manque de puissance pour nous secourir?

Le Prophète connaissait bien tout ce qu'il en devait attendre. Aussi nous apprend-il que les yeux de son ame étaient continuellement

[1] Ps. CXXIII, 1.

occupés à contempler ce Dieu puissant. *Voici*, disait-il, *comme les yeux des serviteurs regardent à la main de leurs maîtres, ainsi nos yeux regardent à l'Éternel notre Dieu*[1]. Admirable comparaison! Et il ajoute: *jusqu'à ce qu'il ait pitié de nous*[2]. Remarquez bien, il n'a gardé de se rebuter: Dieu a beau retarder l'effet de ses miséricordes pour éprouver ses serviteurs; il persévère, il sait tout ce que le Seigneur a promis à la constance, et que le défaut d'espérance est une injure à sa bonté. Voilà pourquoi les regards du saint Prophète sont sans cesse tournés vers Dieu, jusqu'à ce qu'il ait pitié de lui.

HILAIRE, *Comment. sur le Ps. CXXIII.*

Ainsi que l'a prescrit le Seigneur, *priez en tout temps*[3]. Demandez, louez, rendez graces. Demandez le pardon de vos péchés, louez le Seigneur à la vue de ses œuvres magnifiques, rendez-lui graces pour tous les biens dont il ne cesse de vous combler. Dans vos périls et dans vos angoisses, adressez-lui vos requêtes; et dans ces momens de ravissement où il daigne, par fois, inonder votre ame

[1] Ps. cxxiii, 2. — [2] *Ibid.*
[3] Luc, xxi, 36.

d'une joie véritablement céleste, exaltez avec transport son saint nom.

JAQUES DE NISIBE, *Sermon sur la Prière.*

Quand nous demandons à Dieu que *son nom soit sanctifié*, que *son règne vienne*, que *sa volonté soit faite*, ce n'est certes pas pour lui, c'est pour nous seuls. Quel profit lui revient-il de nos hommages? Mais ce qui est pour nous de la dernière importance, c'est de ne rien faire qui ne tende à la gloire du Seigneur, c'est de voir son règne s'établir de jour en jour plus complètement au fond de notre ame, c'est de n'avoir point d'autre volonté que celle qui peut nous conduire à le louer un jour éternellement dans son ciel.

HILAIRE, *Comment. sur les Psaumes.*

XVII.

Amour du Prochain.

Si le premier caractère de la justice est de connaître nos devoirs envers Dieu, le second est de connaître nos devoirs envers le prochain qui est l'image de Dieu. L'un est la

religion; l'autre l'humanité. Tous deux remontent à une source commune, Dieu, principe et auteur de tout ce qui est bien.

LACTANCE, *Institutions divines*, liv. VI.

Qu'est-ce que l'humanité? C'est aimer le prochain, par cela seul qu'il est homme, et qu'à ce titre il est tout ce que nous sommes.

LACTANCE, *Institutions divines*, liv. VI.

« Mais, » dites-vous, « cet homme ne reconnaîtra pas le service que je lui rends. » Que vous importe? L'humanité est-elle un trafic? Et pour faire le bien par principe de religion, ne faut-il pas le faire sans espoir de retour?

Si vous avez quelques prédilections, qu'elles soient pour ceux de qui vous n'avez rien à attendre.

LACTANCE, *Institutions divines*, liv. VI.

Dans toute œuvre de miséricorde, c'est à Dieu seul qu'il faut regarder. Si vous cherchez la reconnaissance des hommes, ce n'est plus humanité, mais spéculation; c'est s'obliger soi-même, et non le prochain.

LACTANCE, *Institutions divines*, liv. VI.

La volonté de Jésus-Christ est que ceux qui lui appartiennent s'appliquent soigneusement à marcher sur ses traces, qu'ils soient pleins de miséricorde et de charité comme lui, qu'ils ne rendent à personne le mal pour le mal, mais qu'ils endurent pour l'amour de lui, s'ils y sont appelés, les injures, les calomnies et les plus durs outrages. Toute espèce d'amertume doit leur être devenue étrangère.

ATHANASE, *Apologie adressée à Constance.*

Nous nous appelons tous frères, parce que nous nous croyons tous égaux. Car comme nous jugeons des choses spirituellement et non charnellement, bien que nos conditions ici-bas soient différentes, ceux qui nous servent sont regardés comme les enfans du même Dieu que nous et comme les serviteurs du même Maître. Les riches ne sont pas considérés pour leurs richesses, mais pour le bon usage qu'ils en font. Les pauvres sont riches en réalité, parce qu'on ne les laisse manquer de rien, et parce que leurs désirs ne s'élèvent pas au-delà de la situation où Dieu les a placés.

LACTANCE, *Institutions divines*, liv. V.

XVIII.

Bonheur d'une Société

OU RÉGNERAIT LE CHRISTIANISME.

Si Dieu était généralement honoré et servi ici-bas, il n'y aurait plus parmi les hommes de dissentions ni de guerres; car ils sauraient, et mieux encore, ils sentiraient qu'ils sont tous les enfans d'un même père. Il n'y aurait plus de piéges tendus à la bonne foi, plus de fraudes; car ils songeraient aux châtimens terribles que la Justice divine tient en réserve pour les coupables, elle à qui rien n'échappe, pas même les plus secrètes pensées. Les hommes, se bornant à l'usage de ce qui leur appartient, préféreraient à des richesses périssables les biens qui subsistent toujours. Il n'y aurait plus de voluptés coupables, plus de ces infamies qui souillent le monde, si la société tout entière suivait l'exemple que lui donnent aujourd'hui les fidèles. Ce serait l'âge du bonheur, de la paix, de la tendre commisération, du support mutuel, de la justice, de la tempérance. Dans cet heureux état de cho-

ses, il n'y aurait besoin ni de ces codes si divers, si multipliés, qui régissent les hommes, ni de prisons et de châtimens pour contenir ou réprimer le crime, puisque la loi de Dieu suffirait à tout, et que sa douce influence, pénétrant le cœur, se répandrait dans la conduite de chacun.

LACTANCE, *Institutions divines*, liv. v.

XIX.

Sincérité.

Le Chrétien doit être vrai dans les moindres détails de ses discours; jamais il ne lui est permis de s'écarter de la sincérité la plus exacte. Dans la voie de justice qu'il suit, il ne reste plus aucune place pour le mensonge. Eh! pourquoi sa langue lui a-t-elle été donnée, si ce n'est pour être l'interprète fidèle de son ame, et pour reproduire sans nulle altération ses sentimens et ses pensées?

LACTANCE, *Institutions divines*, liv. vi.

XX.

Plaisirs des Sens.

Tous les plaisirs des sens sont dangereux. Je ne parle pas seulement de ces affections criminelles auxquelles s'applique plus particulièrement le mot de volupté; mais tous, quels qu'ils soient, dissipent le cœur, le détournent du ciel pour l'attacher à la terre, lui font perdre de vue les biens de l'éternité, et l'exposent à perdre la vie bienheureuse pour avoir en partage des châtimens qui ne finiront point.

LACTANCE, *Abrégé du Livre des Institutions.*

XXI.

Soucis terrestres.

Ne soyez point en souci pour le lendemain [1], a dit Jésus. De vaines inquiétudes ne doivent appartenir qu'à l'infidèle qui ne connaît que

[1] Matth. VI, 34.

la terre et ses biens, qui ignore le ciel et ses joies, et dont toutes les pensées sont retenues captives dans l'étroit espace de cette vie.

Hilaire, *Commentaire sur saint Matthieu.*

XXII.

Afflictions.

Il importera peu au fidèle quelles auront été ses traverses et ses peines dans ce monde vain et misérable, puisqu'il n'en restera pas le moindre vestige, une fois qu'il aura pris possession de l'ineffable repos qui l'attend dans la vie future.

Athanase, *De la Virginité.*

XXIII.

Vigilance chrétienne.

Quelle sagesse dans la dispensation par laquelle le Seigneur nous a caché la connaissance de notre dernier jour! Il a voulu ôter par là tout prétexte à une sécurité criminelle.

Notre mort est certaine; le moment en est incertain; l'avenir qui la suivra est éternel et immuable. Il faut donc toujours veiller, toujours nous tenir prêts, toujours attendre ce grave et solennel appel qui peut, d'un instant à l'autre, nous arracher à la terre des vivans.

HILAIRE, *De la Trinité*, liv. IX.

XXIV.

Les deux Routes.

L'homme se trouve placé ici-bas entre deux chemins qui aboutissent, l'un au séjour des joies célestes, l'autre au lieu des châtimens. Le premier, qui est le chemin de la foi, est, à son entrée, rude, escarpé, couvert de cailloux, hérissé d'épines, bordé de précipices et de torrens. Il faut, pour y avancer, de continuels efforts; il faut ne marcher qu'avec la plus sévère circonspection. Mais plus l'on avance, plus la route s'aplanit; la scène change, ce n'est plus qu'une avenue délicieuse, éclairée d'une douce lumière, où se trouvent le repos et des jouissances inaltérables. Malheur à ceux qui se sont laissé effrayer

par les difficultés de l'abord! le pied leur manque, et ils tombent dans l'autre route. Celle-ci, au premier coup-d'œil, est douce et riante; elle est large et spacieuse, abondante en fleurs; tout ce que l'on appelle ici-bas biens, richesses, distinctions, plaisirs, s'y trouve; mais on y rencontre en même temps l'injustice, l'orgueil, l'intempérance, la discorde, la perfidie, toutes les passions. Quelle en est l'issue? Après avoir marché quelque temps dans cette route, les aspects enchanteurs s'effacent, tous disparaissent. Et à peine a-t-on le temps de reconnaître son erreur, que l'on se trouve au fond de l'abîme.

LACTANCE, *Institutions divines*, liv. VI.

XXV.

Le droit Chemin.

Il faut s'enquérir de la voie que nous devons suivre ici-bas, de la même manière que les navigateurs étudient la route qu'ils doivent tenir sur la vaste mer. Ce sont les cieux qu'ils regardent; sans les directions qu'ils y trouvent, ils ne feraient que s'égarer. De

même, celui qui veut, dans cette vie, marcher dans le droit chemin, doit élever ses regards vers le ciel et non les arrêter sur la terre, s'étudier à plaire à Dieu et non aux hommes, tout rapporter au bien de son ame et non aux satisfactions passagères de son corps, travailler non pour la vie présente, mais pour la vie future et éternelle.

LACTANCE, *Institutions divines*, liv. VI.

Peut-on, avec la moindre lueur de bon sens, ne pas aimer mieux se trouver du côté du petit nombre, en marchant dans la voie étroite qui mène au salut, que d'être du côté du grand nombre, en marchant dans la voie large qui aboutit à la mort? Préférez donc, vous en êtes bien le maître, la foule de ceux qui périrent dans le déluge universel; mais laissez-moi me sauver dans l'arche avec le petit nombre. Joignez-vous, si vous le voulez, au grand peuple de Sodome; quant à moi, j'aime mieux, avec Loth, me séparer de la multitude, pour n'avoir pas à périr comme elle.

ATHANASE, *Contre ceux qui jugent de la vérité*, etc.

SECTION IV.

PENSÈES DIVERSES.

1

Il vous paraît étrange que nous préférions de tout souffrir, plutôt que de brûler quelques grains d'encens sur les autels de vos idoles. C'est que nous savons ce qui est dû au Dieu des cieux et de la terre. Fut-il jamais permis à un serviteur de trahir les intérêts de son maître, à un fils de déshonorer son père?

LACTANCE, *Institutions divines*, liv. v.

2

Puisque vos persécutions n'ont fait qu'étendre le règne de Dieu, bien loin de l'anéantir, que n'employez-vous d'autres argumens que les échafauds? Qu'on veuille bien substituer le raisonnement à la violence : à quoi servent ici et les fureurs et les injures? Que l'on nous combatte par la discussion, non

par la tyrannie; car la religion ne se contraint pas. Si vous avez quelques argumens légitimes, produisez-les : nous sommes prêts à vous entendre. Mais ce n'est pas à vos édits de proscription que nous céderons jamais. Suivez notre exemple. Nous ne forçons personne à rester avec nous, malgré soi, Dieu ne voulant à son service aucune ame qui manque de foi et d'amour.

LACTANCE, *Institutions divines*, liv. v.

3

De deux choses l'une : ou nous sommes des sages, alors imitez-nous; ou des insensés, alors méprisez-nous. Mais pourquoi nous accabler de tourmens? Nous ne vous envions pas votre sagesse; laissez-nous donc notre folie : nous l'estimons heureuse, car elle nous commande de vous aimer, et de faire tout le bien qui dépend de nous à ceux qui nous font le plus de mal.

LACTANCE, *Institutions divines*, liv. v.

4.

Soutenir une religion par la violence, ce n'est pas la venger, c'est l'outrager, c'est

l'avilir. Rien n'est plus libre que la conscience.

LACTANCE, *Institutions divines*, liv. v.

5

La vraie religion a en horreur toute violence, elle ne connaît que les voies de la persuasion. Jésus-Christ ne contraignit personne, il laissa la liberté à tous. Ecoutez-le : *Si quelqu'un veut venir après moi*[1] *!.. Et vous, ne voulez-vous point aussi vous en aller*[2] *?* disait-il à ses Apôtres.

ATHANASE, *Histoire de l'Arianisme.*

6

L'incrédulité est une espèce de folie. C'est mesurer les choses les plus élevées sur la faiblesse de ses vues, c'est croire que ce que l'on ne saurait expliquer ne peut être. Et l'on oubliera toujours dans quel cercle étroit nos conceptions se renferment!

HILAIRE, *De la Trinité*, liv. III.

[1] Matth. XVI, 24. — [2] Jean, VI, 67.

7

Il est ridicule de donner pour preuve de la bonté d'une doctrine le grand nombre de ses sectateurs. Montrez-moi qu'elle est vraie : voilà ce qui me convaincra. Mais ne me parlez plus d'une multitude dont les opinions ne reposent sur aucun fondement : son exemple m'inspirerait de la crainte bien plutôt que de la confiance.

ATHANASE, *Supplément à ses Œuvres.*

8

Quelle obstination, chez un grand nombre d'hommes, à croire non ce qui est, mais ce qui leur plaît! S'éclairer, est la dernière chose à quoi ils songent; soutenir leurs opinions, chercher des argumens pour les faire valoir, est toute leur étude. Voilà ce qui entretient dans leurs erreurs tant d'adversaires de la saine doctrine. Et cependant, si la raison avait conservé sur eux quelques droits, ils ne soutiendraient pas leurs opinions comme vraies, simplement parce qu'ils désirent qu'elles le soient; mais ils commenceraient

par s'enquérir si elles sont vraies, avant que de les soutenir.

HILAIRE, *De la Trinité*, liv. x.

9

Dire que l'on ignore ce que le Seigneur veut de nous est une excuse inadmissible; car ignorer, quand il est si facile de savoir, prouve qu'on a refusé de s'instruire.

HILAIRE, *Comment. sur les Psaumes*.

10

Ceux qui enseignent le bien et ne le font pas, ôtent à leurs leçons toute leur force: comment obéir à des maîtres qui apprennent par leur exemple à ne pas obéir?

LACTANCE, *Institutions divines*, liv. III.

11

Peut-on réfléchir sans admiration à la nature de l'ame humaine, à cette rapidité de conception qui embrasse à la fois le ciel, la terre et les mers, qui parcourt et franchit en un moment les distances les plus éloignées? Etonnez-vous, après cela, que l'Esprit de

Dieu soit répandu partout, que son intelligence gouverne tout, que son immensité le rende présent à la fois dans tous les lieux de l'univers, et que sa puissance suprême gouverne tout ce qui existe?

Lactance, *De l'ouvrage de Dieu.*

12

On demande pourquoi Jésus-Christ envoyé sur la terre pour sauver les hommes, a fait attendre si long-temps sa venue. Que vous importe? Il vous suffit de savoir que le salut vous est offert. La source de la vie vous est ouverte : le reste ne vous regarde pas.

Arnobe, *Contre les Gentils*, liv. II.

13

Vous riez de la simplicité de notre foi, vous vous égayez sur ce que vous appelez notre crédulité; mais citez-nous donc quelque chose de tant soit peu important dans la vie, qui ne suppose pas une foi qui en soit le préliminaire et le mobile? Vous vous mettez en voyage, vous courez les mers, vous labourez la terre et lui confiez de nombreuses semences, vous vous mariez, dans vos maladies

vous appelez le médecin : tout cela est la foi de vos espérances; vous croyez au succès de votre voyage, de vos spéculations, de votre récolte, du bonheur dans votre ménage, vous croyez recouvrer la santé. Et nous, quand nous croyons à Jésus-Christ, ce n'est certes pas sur de légers motifs : la divinité de ses miracles, la toute-puissance de ses œuvres, voilà les fermes, les inébranlables appuis de la foi que nous lui portons.

Arnobe, *Contre les Gentils*, liv. II.

14

Du haut de la croix, le Sauveur étend les bras et mesure en quelque sorte la terre, pour faire voir que d'un bout à l'autre du monde, un grand peuple, formé de toute langue, de toute tribu, viendrait successivement se rassembler sous ses ailes.

Lactance, *Institutions divines*, liv. IV.

15

Ce qui prouve que l'empire de la mort a été anéanti par Jésus sur la croix, c'est que tous ceux de ses disciples qui lui sont vraiment fidèles, n'ayant pour appui que la pensée de

cette croix et leur foi, contemplent maintenant la mort sans crainte, la bravent, et consentiraient à la souffrir mille fois plutôt que de trahir les sermens qui les ont rendus Chrétiens : tant ils sont assurés qu'un jour leurs corps sortiront triomphans du sépulcre.

ATHANASE, *Discours sur l'Incarnation.*

16

Paul ne voulait savoir que Christ et Christ crucifié. Avec ce partage, on possède bien plus que toutes les sciences et toutes les richesses de la terre.

HILAIRE, *Comment. sur les Psaumes.*

17

Jésus-Christ est le chef de tous les saints; le démon, celui de tous les pécheurs.

HILAIRE, *Comment. sur les Psaumes.*

18

Ceux qui n'ont pas Jésus-Christ dans leur cœur, n'ont pas le droit d'appeler Dieu leur père.

ATHANASE, *IIIe Discours contre les Ariens.*

19

Le Seigneur est mon partage, disait le Psalmiste. Qu'il est peu d'hommes qui puissent répéter ce langage!

HILAIRE, *Comment. sur les Psaumes.*

20

Quels ont été les jours les plus heureux de notre vie, ceux où nous avons vécu dans l'oubli de Dieu, ou ceux où nous nous sommes préparés à l'héritage du ciel?

HILAIRE, *Comment. sur les Psaumes.*

21

Les philosophes ont cherché la vérité; mais ils l'ont cherchée sur la terre, où elle n'est pas. Ils se sont égarés ainsi que sur une vaste mer où l'on voyage sans guide. Leur vue aurait dû se diriger vers le ciel: ils ne l'ont pas fait; le navire, marchant au hasard, a donné dans tous les écueils.

LACTANCE, *Institutions divines*, liv. VI.

22

Avec l'oubli de Dieu sont venus tous les maux qui ont désolé la terre. Les hommes ont perdu de vue qu'ils étaient tous les enfans d'un même père : de là les dissentions, les guerres, les désordres sans nombre qui se sont introduits dans la société. C'est une même loi qui enchaîne l'homme à son Dieu et à ses semblables.

LACTANCE, *Abrégé des Institutions divines.*

23

On se fait un titre à la gloire, à l'immortalité, d'avoir sous ses ordres des armées puissantes auxquelles on commande d'aller ravager les provinces, incendier les cités, égorger les peuples ou les soumettre à sa domination ; et plus un conquérant a multiplié le nombre de ses victimes, plus on le proclame un héros. Vous assassinez un seul homme ; l'on vous appelle un brigand, on vous juge digne du dernier supplice : voilà un homme qui égorge ses semblables par milliers; et l'on en fait un Dieu.

LACTANCE, *Institutions divines*, liv. 1.

24

Qui peut secourir le malheureux qui périt et ne le fait pas, l'assassine.

LACTANCE, *Institutions divines*, liv. VI.

25

Tuer par le glaive ou par la langue, est-ce une chose bien différente aux yeux de la souveraine Justice ?

LACTANCE, *Institutions divines*, liv. VI.

26

L'homme véritablement humble ne s'enquiert point des fautes de son prochain, il ne se plaît point à les juger ; il s'occupe des siennes propres.

ATHANASE, *Supplément à ses Œuvres.*

27

L'étrange folie, d'oublier Dieu pour l'or que Dieu a fait !

HILAIRE, *Comment. sur les Psaumes.*

28

Direz-vous que ce ne soit pas un grave écueil pour les mœurs, que ces spectacles où des aventures imaginaires vous apprennent à faire bientôt vous-même sans honte ce que vous y avez vu sans rougir?

LACTANCE, *Abrégé des Institutions divines.*

29

L'humilité chrétienne ne va pas sans un certain courage; et jusque dans la déférence qui nous est commandée à l'égard de tous, il faut savoir conserver la liberté franche des enfans de Dieu.

HILAIRE, *Comment. sur les Psaumes.*

30

La meilleure garantie de la fidélité, c'est la défiance de soi-même.

HILAIRE, *Comment. sur les Psaumes.*

31

Il n'y a rien d'étroit dans l'ame chrétienne. Ce sont les passions qui nous rétrécissent.

HILAIRE, *Comment. sur les Psaumes.*

32

Quiconque établit son repos en ce monde, ne doit pas espérer de jouir du repos de l'éternité.

Athanase, *De la Virginité.*

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE SECOND VOLUME.

Docteurs de l'Église du quatrième siècle.

LIVRE I.

SECTION I.

Notices biographiques.

SECTION II.

Fragmens historiques.

SECTION III.

Doctrine.

SECTION IV.

Pensées diverses.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Pages	lignes	au lieu de	lisez
26	1	mystère	mystère,
29	4	Justice [1].	Justice [1];
Id.	10	LUI SEUL [6].	LUI SEUL [6];
73	2	sœur de Constantia	sœur de Constantin
106	6	pécheurs	pêcheurs
128	3	d'évêque,	d'évêques,
138	3	Eusèbe	Eusèbe [1]
216	7	grand	grand le
236	4	L'an 311.	L'an 313.

